

Fuite à Opar

**Philip José Farmer - Le cycle
d'opar - 2**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FANTASY

Philip José
FARMER

LE CYCLE D'OPAR II

HADON, LE GUERRIER

Fuite à Opar

Super-Fiction

Albin Michel

Édition originale américaine :

FLIGHT TO OPAR

© 1976, Philip José Farmer

Traduit de l'américain par

GEORGES H. GALLET

Traduction française :

© ÉDITIONS ALBIN MICHEL, 1977

22, rue Huyghens, 75014 Paris

isbn-2-226-00408-4

Avant-Propos

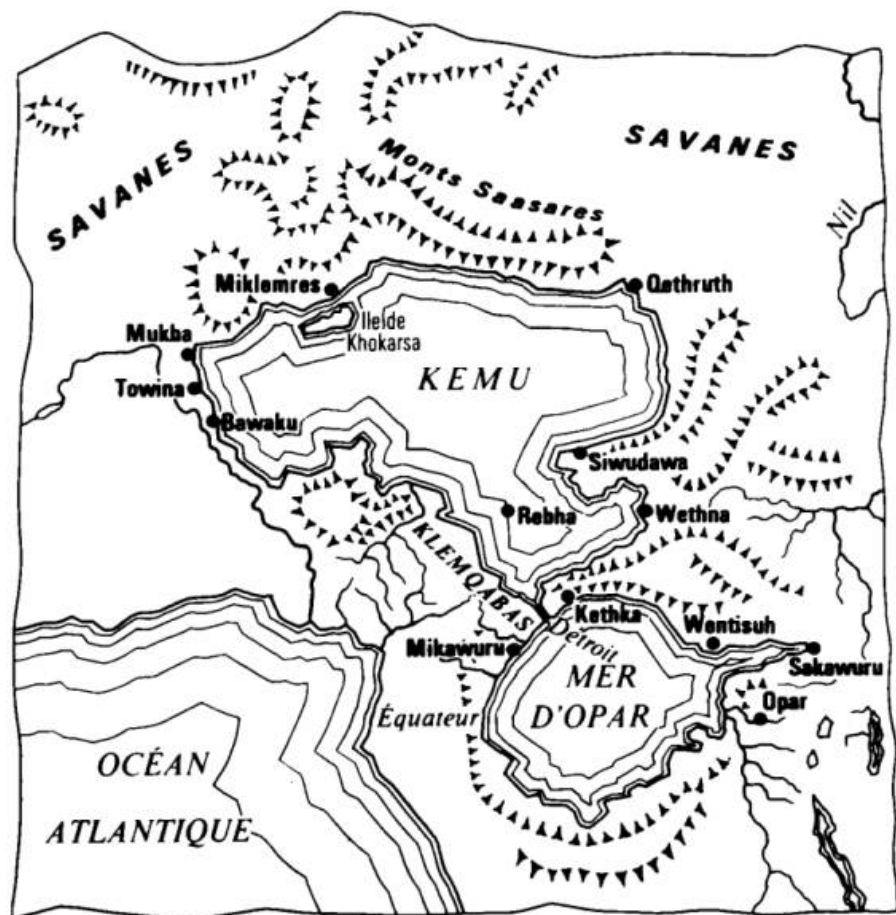
Ceux qui n'ont pas lu *Hadon, Fils de l'Antique Opar*, premier volume de la série de l'Antique Opar, auront avantage à se référer à la carte ci-après. Elle montre les deux mers de l'Afrique Centrale qui existaient vers 10 000 avant J.-C. À cette époque, le climat était beaucoup plus humide (pluvieux) que de nos jours. Ce qui est maintenant le bassin du Tchad et le bassin du Congo était recouvert par des masses d'eau douce dont la superficie égalait ou peut-être même dépassait celle de la Méditerranée d'à présent. L'Ère glaciaire se terminait, mais de grandes parties des Îles britanniques et de l'Europe du Nord étaient encore couvertes de glaciers. Le niveau de la Méditerranée était de trente à soixante mètres plus bas qu'actuellement. Le Sahara d'aujourd'hui était alors constitué d'immenses prairies avec des fleuves et des lacs, et abritait des millions d'éléphants, d'antilopes, de lions, de crocodiles et beaucoup d'autres animaux dont certains sont maintenant disparus.

La carte montre également l'île de Khokarsa qui donna naissance à la première civilisation de la Terre, et les plus grandes villes qui se développèrent autour de la Kemu, la Grande Eau, et la Kemuwopar, la Grande Eau d'Opar. La préhistoire et l'histoire des peuples des deux mers sont résumées dans la *Chronologie de Khokarsa*, dans le premier volume.

Cette carte est une modification de celle du premier volume. Celle-ci, à son tour, était une version modifiée de la carte présentée par Frank Brueckel et John Harwood dans leur article : *L'Héritage du Dieu flamboyant, un essai sur l'Histoire d'Opar et ses relations avec d'autres Civilisations anciennes* paru dans *The Burroughs Bulletin*, publié par Vernell Coriell, House of Greystoke, 6657 Locust, Kansas City, Missouri 64131.

La présente série dérive à la base des romans d'Opar de la série des Tarzan, et l'auteur tient à remercier de nouveau Hulbert Burroughs de la permission qu'il lui a accordée d'écrire ces récits.

Selon une rumeur qui court, cette série est fondée sur la traduction de certaines des tablettes d'or décrites par Edgar Rice Burroughs dans *Le Retour de Tarzan*. Cette conjecture fera l'objet d'un addenda à un prochain volume de cette série.



Chapitre premier

Hadon s'appuya sur son sabre et attendit la mort.

Il regarda en bas de la montagne, de l'entrée du défilé. De nouveau, il secoua la tête. Si seulement Lalila ne s'était pas tordu la cheville, ils n'auraient peut-être pas été dans une situation aussi désespérée.

La pente qui menait à l'étroit passage était abrupte ; on ne pouvait en grimper les cinquante derniers pas que sur les mains et les genoux. Sur une centaine de pas, des escarpements de près de cent pieds de haut et soixante de large longeaient l'accès du défilé. Ils formaient une sorte d'approche extérieure, dont les murs se resserraient rapidement en flèche. La pente et les murs se rejoignaient à la pointe. Hadon était debout dans l'étroite ouverture. La piste commençait là, d'une saillie rocheuse d'environ dix pouces de haut. Elle montait à un angle d'un peu moins de quarante-cinq degrés sur une centaine de pieds ; les escarpements qui l'encadraient diminuant rapidement de hauteur.

Elle sortait au sommet des falaises, où le sol était assez plat. Au-delà se trouvait la vaste forêt de chênes.

L'écartement entre les falaises dans le défilé était juste suffisant pour qu'un homme puisse manier un sabre. Il avait cet avantage que quiconque tenterait de l'attaquer devrait se redresser avant de pouvoir gagner la pente moins raide. Ce guerrier n'aurait pas un bon équilibre. Hadon, campé sur la saillie rocheuse, serait dans une position relativement ferme.

Cependant les falaises se dressaient verticalement des deux côtés sur cinq milles ; les poursuivants ne seraient donc pas obligés de tenter une attaque de front. Ils pourraient suivre le bas des escarpements jusqu'à ce qu'ils arrivent à un endroit qui puisse être escaladé. Après quoi, ils pourraient revenir en arrière par le haut des falaises mais cela leur prendrait au moins huit ou neuf heures. Ils ne pourraient pas avancer de plus d'un demi-mille à l'heure sur ce terrain en pente rude.

Ces soldats auraient leur amour-propre. Ils ne pourraient tolérer qu'un homme seul en effraie quarante. Dans un cas ou l'autre, attaque directe ou indirecte, ils donneraient à Awineth, Abeth, Hinokly, Kebiwabes et Paga du temps pour s'enfoncer à bien des milles dans la forêt. Ils ne pouvaient rien savoir de la cheville tordue de Lalila et

supposeraient donc qu'il restait là simplement pour donner le plus de temps possible aux fugitifs pour se perdre dans les bois. Il ne leur faudrait cependant pas longtemps pour savoir qu'ils étaient en face de l'homme qui avait été le vainqueur des Grands Jeux, qui avait tout appris du plus grand escrimeur de l'empire de Khokarsa.

En bas de la pente, à une vingtaine de minutes de distance, les soldats continuaient de monter. En tête, cinq chiens tiraient sur leur laisse, enfonçant leurs pattes dans la terre à l'herbe rare, glissant de temps en temps. Trois étaient des chiens traqueurs au flair très fin, qui aboyaient en reniflant l'odeur des fugitifs. Les deux autres étaient des chiens de guerre. Ils descendaient du chien sauvage des plaines ; amenés à la taille de léopards mâles, ils n'avaient plus l'endurance de leurs ancêtres mais aucune crainte de l'homme. Une partie de leur dressage consistait à attaquer des esclaves armés. Si l'esclave tuait trois chiens lâchés sur lui, il était libéré. Cela arrivait rarement.

À quelque distance plus bas, derrière les chiens et leurs meneurs, venait le seul officier. Un colosse, qui portait un casque de bronze conique, arborant une longue plume de corbeau au sommet. Son sabre, encore dans son fourreau de cuir, était la longue lame un peu recourbée du *numatenu*. Du même genre que l'arme sur laquelle s'appuyait Hadon, ce qui signifiait que cet officier serait son premier adversaire.

Le code du *numatenu* l'imposait. L'officier serait déshonoré s'il envoyait des hommes de rang inférieur affronter un autre *numatenu*.

Toutefois, les choses n'étaient plus toujours ce qu'elles avaient été dans les anciens jours. Maintenant, il y avait des hommes qui portaient le *tenu* et qui n'en avaient pas le droit, des hommes qu'on laissait souvent passer sans objection. Les codes moraux s'effondraient avec beaucoup d'autres choses par ces temps troublés.

Derrière l'officier, traînaient en désordre trente soldats. Ils portaient des casques ronds en bronze avec des couvre-oreilles et des couvre-nez en cuir, des cuirasses et de courts jupons de cuir. Ils avaient aussi des boucliers ronds de bronze accrochés dans le dos, tenaient en main de longues piques à pointe de bronze qu'ils enfonçaient dans le sol pour aider leur montée. Leurs glaives étaient dans leur fourreau de cuir. Sur leur dos, sous le bouclier, ils portaient encore des sacs de vivres en cuir. Quatre paysans vêtus de pagnes en fibres de papyrus suivaient les soldats. Ils portaient des boucliers ronds de bois dans le dos, et de courtes épées dans le fourreau pendu à leur large ceinture de cuir. Ils avaient leur épieu de chasse à la main ; des frondes et des sacs de projectiles étaient également pendus à leur ceinture.

Ils étaient maintenant assez près pour qu'Hadon les reconnaisse. C'étaient les fils du fermier à la maison duquel Hadon et ses

compagnons s'étaient arrêtés pour se procurer de quoi manger. Après un bref semblant de résistance, les paysans s'étaient enfuis. Mais Awineth, en fureur parce qu'ils avaient refusé l'hospitalité, leur avait imprudemment dit qui elle était. Ils devaient être, allés au plus proche poste militaire pour en aviser le commandant. Celui-ci avait envoyé ce petit détachement à la poursuite de la fille de Minruth, empereur de Khokarsa. Et de Hadon, et des autres aussi. Awineth, bien entendu, serait ramenée vivante, mais qu'étaient les ordres concernant les autres ? Les capturer afin de les emmener pour qu'ils soient jugés par Minruth ? Les hommes seraient probablement torturés publiquement puis exécutés. Minruth qui semblait s'être pris de passion pour Lalila la garderait comme maîtresse. Peut-être, ou il pourrait la faire torturer et exécuter elle aussi. Et il était assez dément pour exercer sa vengeance sur Abeth, la fille de Lalila.

Les meneurs de chiens étaient sans armes à part des poignards et des frondes. Cela faisait neuf frondeurs en tout. C'étaient les armes les plus dangereuses qu'il affronterait. Il n'avait pas la place d'esquiver un projectile filant à soixante milles à l'heure, mais eux auraient de la difficulté à se mettre en bonne position, s'il pouvait agir à sa façon.

Hadon se retourna pour regarder Lalila en haut de la pente rude du défilé. Elle était assise à l'extrémité, à environ deux cents pieds de lui. Le soleil brillait sur sa peau blanche et ses longs cheveux d'or. Ses grands yeux violets semblaient noirs à cette distance. Elle était penchée en avant et massait sa cheville gauche. Elle tenta de sourire mais n'y réussit pas.

Il monta vers elle et, en approchant, se sentit douloureusement étreint de désir et de chagrin. Elle était si jolie, il était tellement amoureux d'elle, et ils allaient tous deux mourir si tôt.

« Je voudrais que tu le fasses, Hadon », dit-elle. Elle montrait le long poignard mince qui gisait sur le sol poussiéreux près d'elle. « Je préférerais que tu me tues maintenant et que tu t'assures que je suis bien morte. Je ne suis pas certaine que j'aurai la force de m'enfoncer la lame dans le cœur quand sera venu le moment. Je ne veux pas tomber dans les mains de Minruth. Pourtant... je ne peux pas m'empêcher de penser que je pourrais peut-être m'en échapper plus tard. Je ne veux pas mourir !

— Tu peux être sûre que tu ne lui échapperas pas de nouveau.

— Alors tue-moi maintenant ! dit-elle. Pourquoi attendre le dernier moment possible ? »

Elle courba la tête comme pour l'inviter à abattre son sabre sur elle.

Au lieu de cela, il mit un genou à terre et posa un baiser sur sa chevelure. Elle frémit en sentant ses lèvres.

« Nous avons tant de raisons de vivre ! murmura-t-elle.

— Nous les avons toujours, dit-il après s'être relevé. J'ai été un idiot, Lalila. Je pensais me battre ici selon les règles de la tradition. Un homme dans un défilé, luttant vaillamment, tuant jusqu'à ce qu'une pile de guerriers soit devant moi, et puis mourant lorsqu'une pique passera entre mes bras trop fatigués pour brandir encore mon sabre.

« Mais c'est stupide. Je peux faire d'autres choses et je les ferai. D'abord, toutefois, nous allons t'emmener d'ici – pas très loin, puisque nous n'en avons pas le temps. Viens. »

Il la mit sur ses pieds. La douleur de sa cheville la fit grimacer. Mais elle ne cria pas. « Cela prendrait trop longtemps pour que tu y ailles en boitillant même avec moi pour te soutenir. » Il mit son sabre au fourreau et l'enleva dans ses bras. Elle voulut lui demander ce qu'il avait l'intention de faire. « Chut ! fit-il. J'ai besoin de tout mon souffle », et il marcha rapidement vers la forêt. Arrivé à sa lisière, il s'arrêta quelques secondes tandis qu'il jetait un coup d'œil autour de lui. Puis il plongea dans la demi-obscurité sous les grands chênes, la portant jusqu'au pied d'un arbre géant moucheté de blanc et de brun.

La plus basse branche était à deux pieds au-dessus de lui. Il la souleva afin qu'elle puisse l'atteindre et il la poussa. Elle s'y allongea sur le ventre et le regarda.

« Cela te fera peut-être mal, mais il faut que du le fasses de toute façon, dit-il. Grimpe le plus haut que tu pourras et cache-toi dans le feuillage. Je n'ai pas le temps d'attendre et de voir comment tu te débrouilles pour grimper.

— Mais que vas-tu faire ?

— En tuer autant que je pourrai. Puis je filerai en courant, pour les entraîner loin de toi et des autres.

— Tu me laisseras ici pour... ?

— Mourir de faim, peut-être. Ou être dévorée par les léopards ou les ours, ou être capturée par les hors-la-loi, dit-il. C'est une chance à courir, Lalila. Cela vaut mieux que d'attendre une mort certaine. Je reviendrai te chercher : d'une manière ou d'une autre, je te retrouverai. Je te conduirai au temple et là tu seras dans un asile sûr. »

Lalila eut un sourire, quoique ce ne fût certainement pas de joie. Il était bien peu probable qu'il revienne. Elle ne pourrait pas marcher pendant tant de milles et de milles à travers la forêt, à monter et descendre des montagnes. Elle se perdrait facilement et il y avait des ours, des léopards, des hyènes et bien d'autres bêtes de proie aux alentours. Même si, par miracle, elle réussissait à atteindre le temple à Karneth, elle pourrait découvrir que son asile n'était plus sacré. Les partisans de Minruth le violeraient probablement.

Elle n'exprima pas ses doutes, mais dit : « Va-t'en vite, alors, Hadon ! Je prierai mes dieux, et ta déesse, pour que nous nous

revoyions ! Et bientôt ! »

Elle lui tendit la main, il la baisa et partit sans un mot.

Chapitre II

Hadon suivit en courant la piste tracée entre les chênes sur une soixantaine de pas. Puis il coupa sur la droite, et parallèlement au sentier retourna vers la sortie du défilé. Si les chiens le suivaient jusqu'au chêne où il avait laissé Lalila, ils ne flaireraient que son odeur. Les pisteurs ne verraient que ses empreintes. Le sol n'était pas assez mou pour montrer que ses pieds s'étaient trop enfoncés dans la terre pour une seule personne. Les chiens suivraient sa trace sur le sentier puis, espérait-il, reviendraient vers le défilé à travers la forêt... s'il restait encore des chiens alors et il n'en resterait plus si les choses allaient à son gré.

Cependant rien ne pouvait empêcher les poursuivants de négliger tout simplement ses traces et de suivre celles des fugitifs. Il espérait que lorsqu'ils auraient franchi le défilé, ils seraient dans une telle fureur de vengeance qu'ils ne penseraient qu'à lui donner la chasse et le tuer.

Il revint toujours courant au défilé. Au lieu d'y entrer entre ses hautes murailles resserrées, il le contourna par la droite. Il grimpa une pente et, bientôt, se trouva au bord de l'escarpement. Sur sa gauche, se trouvait la large embouchure de son approche extérieure, à une centaine de pieds au-dessous de lui.

Il regarda par-dessus le bord. L'aboiement frénétique des chiens s'entendait à présent très fort. Le couple de tête n'était plus qu'à une soixantaine de pas de l'entrée du défilé. Mais la pente de plus en plus forte ralentissait leur avance. Il revint en arrière le long du bord jusqu'à ce qu'il se trouve au-dessus de l'endroit où le passage étroit commençait.

Il chercha des pierres assez petites pour les porter mais assez grosses pour l'usage qu'il avait dans l'esprit. Lorsque les chiens de tête ne furent plus qu'à quelques pas de l'entrée, il avait sept petits rochers empilés près du bord.

L'officier avait donné l'ordre aux meneurs de chiens de s'arrêter, quoiqu'il ait eu de la difficulté à s'en faire entendre. L'un des meneurs vit finalement les lèvres de l'officier remuer et le dit aux autres, qui hurlèrent aux chiens traqueurs de se taire. N'y réussissant pas ainsi, ils les frappèrent de leurs mains. Les bêtes jappèrent mais obéirent.

Les chiens de guerre ne firent aucun bruit. Ils se tapirent bas sur le sol, les yeux jaunes tout ronds, la bave coulant de leurs longues

dents jaunes.

L'officier donna quelques ordres, pas tout à fait assez fort pour qu'Hadon distingue ses mots. Les hommes ne cessaient de lever leur regard, mais ils surveillaient surtout le défilé et ainsi ne virent pas sa tête un peu plus loin au bord de la falaise. Ils s'apercevraient assez tôt de sa position.

Deux des meneurs lâchèrent soudain leurs chiens et leur parlèrent. Les animaux se mirent à aboyer de toutes leurs forces et s'élancèrent comme des flèches sur la pente. Hadon attendit. Il pourrait s'occuper d'eux plus tard. Les chiens enfilèrent le défilé en donnant de la voix, tandis que les hommes écoutaient attentivement d'en bas. Lorsque les aboiements devinrent plus faibles, ils comprirent que personne n'était dans le passage pour les combattre. L'officier eut un sourire et dit quelque chose aux trois autres meneurs de chiens. Ceux-ci, les tenant toujours en laisse, poussèrent leurs bêtes furieuses en avant. Hadon se recula en roulant afin de n'avoir aucun risque d'être aperçu par un regard fortuit. Lorsqu'il fut à quelques pas du bord de la falaise, il se leva. Il prit un rocher, le souleva au-dessus de sa tête et avança jusqu'au bord. Les trois chiens étaient juste au-dessous de lui, à la file, tirant chacun tant qu'il pouvait sur la laisse tenue par son meneur.

Hadon évalua leur allure, se raidit, brandissant le lourd rocher, et le jeta à quelques pieds en avant de lui.

Il tomba tout droit, enfonçant le casque de l'homme qui était en tête.

Son chien s'échappa, traînant la laisse derrière lui. Les deux autres hommes s'arrêtèrent d'un coup et levèrent leur regard. Leur bouche était béante et leur visage tout pâle.

Hadon se tourna, ramassa un rocher plus petit, et le lança. Les deux hommes firent volte-face pour redescendre le défilé en courant, mais la pierre en frappa un à l'épaule, la fracassant, et l'abattit sur le sol. Le survivant poussa des cris perçants, bondit hors du passage et roula sur la pente raide.

Hadon prit un autre rocher aussi gros que le premier et alla au bord de l'escarpement. Il regarda par-dessus, vit que l'homme en roulant avait culbuté l'officier et deux piquiers. Tous les quatre dégringolaient à la dérive.

Il donna un puissant effort et la pierre jaillit, tomba, frappa le sol, rebondit et entra comme un boulet dans un groupe de quatre piquiers. Un dut être tué sur le coup, les autres furent précipités en bas de la montagne. L'un d'eux en heurta un autre, le jetant violemment à terre.

Le rocher, son allure à peine ralentie par le choc avec le soldat, alla donner dans les jambes d'un autre piquier, l'abattit, rebondit et frappa au ventre un des fils du fermier. Il continua ensuite à dévaler la

montagne. Aucun des hommes qu'il avait atteint ne se releva, ni donna signe d'être capable de le faire.

Hadon, au lieu de courir chercher un autre rocher, revint à l'endroit où il ne pouvait être vu de ceux qui étaient au-dessous du défilé. Il prit son sabre avec son fourreau et le lâcha par-dessus le bord. Puis il franchit lui-même le bord, s'y accrocha et se laissa tomber. La hauteur était là d'une quinzaine de pieds, mais avec six pieds deux pouces, il était l'un des hommes les plus grands de Khokarsa, et ses bras étaient exceptionnellement longs. Il roula à terre sans dommage, se releva et ramassa son sabre. Après avoir raccroché le fourreau à sa ceinture, il courut aux deux hommes abattus. L'un était mort, l'autre inconscient. Il leur enleva leurs frondes et les sacs de projectiles. Puis il se servit du poignard du blessé pour s'assurer qu'il ne serait plus un danger pour personne.

Il sortit du fourreau Karken, l'Arbre de Mort, et en piqua l'extrémité large dans la terre dure peu épaisse. En quelques secondes, il eut placé un projectile biconique de plomb dans une fronde. Il avança jusqu'au débouché du défilé.

L'officier s'était remis sur ses pieds, et rameutait ses soldats. Tout en criant, il leva les yeux et vit Hadon. Celui-ci eut un sourire narquois et fit tourner sa fronde au bout de ses lanières en un cercle horizontal au-dessus de sa tête. L'officier lança un cri, le visage blême. Peut-être protestait-il contre un *numatenu* utilisant une fronde, alors qu'il n'était pas en péril. Mais Hadon estimait que l'officier avait perdu tout droit à un combat individuel lorsqu'il avait lâché les chiens. De plus, il avait décidé de ne pas jouer le jeu selon les règles. Il serait stupide de donner sa vie pour un code d'honneur si cela signifiait que Lalila et les autres ne s'échapperaient pas. Son premier devoir était envers Awineth, la grande prêtresse de Kho, en fuite devant le blasphémateur Minruth. Et aussi envers Lalila et sa fillette.

L'angle était difficile pour un frondeur. Il n'était pas facile d'estimer la trajectoire du cône. Un frondeur dans sa position avait tendance à sous-estimer, à lancer le projectile trop bas. Mais Hadon avait passé des centaines d'heures à s'entraîner à la fronde et s'en était servi avec succès pour chasser dans la jungle autour d'Opar.

Il lâcha l'extrémité d'une lanière lorsque la fronde descendit et le cône fila bien droit. Il fut à peine visible tandis qu'il volait, mais soudain il rebondit sur le nez de l'officier. Le nez disparut dans un jaillissement de sang ; l'homme fut rejeté en arrière sur la pente de la montagne. Il tomba sur le dos et glissa sur une soixantaine de pieds vers le bas, s'arrêtant finalement quand le sommet de sa tête alla heurter une saillie rocheuse.

Les frondeurs avaient maintenant placé leurs projectiles de plomb dans leurs frondes et les faisaient tourner. Il se recula à l'abri.

Quelques-uns des projectiles allèrent passer au-dessus du bord de la falaise, d'autres frappèrent les pierres au-dessous de lui, faisant voler des éclats.

Durant ces quelques secondes d'observation, Hadon avait vu que deux des chiens avaient été ramenés en bas de la pente. Le troisième était encore visible ; sorti du défilé, il fonçait en aboyant sur les traces d'Hadon. Il les suivrait jusque dans la forêt puis reviendrait en arrière et le trouverait finalement. Hadon avait, néanmoins, encore un peu de temps avant qu'il ait à s'en occuper.

Brusquement, le défilé fut empli d'abois et de grondements. Hadon jeta un regard rapide par-dessus le bord de la falaise. C'était comme il l'avait pensé. Le *rekokka*, ou sergent, qui commandait à présent avait lâché les autres chiens. Et il criait après ses hommes qui grimpaient la pente à quatre pattes. Le sous-officier espérait évidemment que les chiens occuperaient Hadon pendant qu'ils franchiraient l'approche du défilé. Ce sergent était intelligent, Hadon devrait l'éliminer le plus tôt possible.

Hadon se retourna vivement, plaça un autre projectile dans sa fronde et la fit tourner. Quatre chiens apparurent à l'autre bout du défilé, les deux chiens traqueurs, plus rapides, en tête, les deux chiens de guerre très près derrière eux. Le projectile frappa le dernier chien à la patte gauche de derrière, le jetant à terre. Il se releva, hurlant, traînant la patte et essaya de courir après les autres. Il retomba et ne put se relever.

Hadon alla au bord du défilé, un peu en arrière de la falaise pourtant. D'un coup d'œil, il vit que six frondeurs s'étaient redressés, quoique avec quelque difficulté, et faisaient tourner leurs frondes. Ils lanceraient leurs projectiles sur lui, s'il se montrait.

Il poussa un rocher par-dessus le bord dans le passage étroit, se laissa tomber derrière lui, le ramassa et avança en chancelant jusqu'au débouché du défilé. Le reposant à terre, il attendit son sabre à la main.

Bientôt, il entendit un souffle court. Il se replia, leva son sabre au-dessus de sa tête. Soudain, des mains agrippèrent la saillie de l'entrée. La tête du sergent suivit. Ses yeux s'écarquillèrent, son visage congestionné blanchit. Il se mit à hurler et ses mains lâchèrent prise. Le *tenu* s'abattit. Le sergent retomba en arrière, laissant ses deux mains sur le rocher, giclant le sang brièvement.

D'autres cris vinrent d'en bas. Hadon se dressa, souleva la pierre au-dessus de sa tête, la lâchant presque à cause de son poids. Il fit un pas en avant et la lança. Elle frappa un soldat qui était à quatre pattes, le regard fixé sur le cadavre du sergent juste devant lui. Elle fracassa son casque, roula sur son corps et continua sa course sur la pente. Un homme cria et tenta de s'écarter de son chemin en roulant de côté, mais le rocher lui passa sur un bras.

Hadon recula vivement à l'abri quand les frondeurs lancèrent leurs projectiles sur lui. Les cônes frappèrent les murailles rocheuses au-dessus de lui, détachant des éclats qui lui tailladèrent le visage et les bras.

Il remonta le défilé en courant. Il était peu probable que les soldats repartiraient bientôt à l'assaut. Il aurait le temps de s'occuper des chiens. Il l'espérait, en tout cas.

Les bêtes revenaient. Elles surgirent des ombres de la forêt de chênes, juste comme il arrivait à la sortie du défilé. Les chiens traqueurs s'arrêtèrent en le voyant. Le chien de guerre, grondant, bondit vers lui. Hadon lâcha sa fronde. Il attendit et, quand le chien sauta pour le saisir à la gorge, il abattit son sabre. La lame lui fit voler la tête et le choc rejeta le corps de côté. Hadon se tourna et s'écarta, mais le sang qui jaillissait lui inonda les pieds.

Là-dessus, les chiens traqueurs intervinrent. Quoique d'abord entraînés pour le pistage, ils étaient également dressés pour l'attaque. L'un des deux fonça directement sur lui, puis s'arrêta juste hors de portée de son sabre. L'autre le contourna afin de pouvoir se précipiter et venir lui mordre les jambes. Hadon fit passer le *tenu* dans sa main gauche, sortit son couteau et le lança. Le chien qui l'attaquait esquiva de côté trop tard. La lame s'enfonça dans son corps juste en avant de sa patte droite de derrière.

Hadon fit volte-face, reprit le *tenu* de la main droite. Le chien, qui s'était élancé pour lui mordre la jambe, freina des quatre pattes et se mit à sauter de gauche et de droite, en aboyant. Hadon recula, gardant les yeux fixés sur la bête. Il repassa le *tenu* dans sa main gauche, se pencha, arracha vivement son couteau, l'essuya sur l'herbe et attendit. Le chien s'agitait trop pour offrir une bonne cible au couteau.

Au bout de quelques secondes, Hadon avança sur le chien. Celui-ci recula, gardant une distance d'une dizaine de pas, en avançant et reculant. Hadon continua de marcher vers le bord de la falaise. Soudain, le chien se rendit compte de ce qui arrivait. Il n'avait plus que quelques pas et il reculerait dans le vide.

Quand il tenta de fuir de biais, Hadon courut sur lui. Il ne sautait plus de côté et d'autre à présent, il courait en ligne droite. Hadon lança son couteau et la lame s'enfonça dans le cou du chien.

Un moment plus tard, il jetait un regard prudent pardessus le bord de la falaise. La plus grande partie des soldats était rassemblée à une douzaine de pas du passage. Deux hommes étaient presque à l'entrée. Ils étaient à quatre pattes mais tenaient des piques. Ils projetaient évidemment de se redresser ensemble juste avant le seuil et de lancer leurs piques si Hadon était là à l'affût.

Hadon courut au chien, ramassa son cadavre et le ramena en courant, au-dessus du défilé. Lorsque les deux soldats se dressèrent sur

leurs pieds, il lança la carcasse. Elle en frappa un et le rejeta en arrière sur la pente, dans le groupe qui était au-dessous de lui. L'autre parut surpris et, durant un instant, sembla ne pas savoir ce qui était arrivé.

Hadon regarda aux alentours. Il n'y avait pas de pierres qu'il put lancer, ni de rocher à faire basculer. Il roula rapidement par-dessus le bord et se laissa tomber sur le sol du défilé. Le soldat le vit alors et grimpa vivement, se hissant dans le passage. Il se redressa quand Hadon courut vers lui et il leva sa pique pour la lancer. Le couteau d'Hadon vola, plongea jusqu'à la garde dans la bouche de l'homme qui s'effondra en arrière.

Le couteau était perdu, mais la pique était tombée à sa portée.

Chapitre III

Une heure avait passé. Hadon, tapi près de l'entrée, attendait. Les soldats avaient battu en retraite à une distance d'une soixantaine de pas vers le bas et d'environ quarante pieds sur le côté. Ils étaient assis et discutaient entre eux. Ils semblaient ne pas être d'accord. Pas étonnant. Leurs chiens étaient morts, ce qui signifiait que s'ils avaient à suivre une piste, ils devraient le faire sans leur aide indispensable. Trois d'entre eux étaient blessés, hors de combat. Huit étaient morts. Cela en laissait encore vingt-neuf, mais ils ne pouvaient entrer dans le passage qu'un à la fois et leur adversaire était mieux armé à présent que lorsque l'attaque avait débuté.

Hadon regarda de l'autre côté de la large vallée. Sur sa droite, loin en bas, une partie de la route qui en suivait le fond était visible ; ici et là, parmi les arbres, on y apercevait de très petites silhouettes. De temps en temps, le soleil étincelait sur un casque, une pointe de pique. Des renforts arrivaient avec d'autres chiens. Il leur faudrait jusqu'à la tombée de la nuit pour atteindre le col, mais ils n'attendraient pas le jour, sachant qu'Hadon pouvait s'esquiver dans l'obscurité. De plus, leur principale proie, Awineth, s'éloignerait de plus en plus.

Ils allumeraient leurs torches et lâcheraient les chiens. Cette fois, ils auraient trop de chiens pour qu'il puisse s'en débarrasser, et ils se lanceraient à l'assaut du défilé pendant qu'il serait occupé par eux.

Il semblait que les soldats sur la pente n'avaient pas encore vu les hommes sur la route. Mais ils les verraient. Alors que feraient-ils ? Attendraient-ils les arrivants ? Ou reprendraient-ils l'attaque ?

Loin sur la droite, au-delà de l'épaulemont montagneux de l'autre côté de la vallée, s'élevait le Khowot, la Voix de Kho, la Grande Déesse, la Mère de Tous. Un peu en arrière se distinguait une tache sombre, tout ce qu'il pouvait voir de la ville de Khokarsa. La Voix de Kho avait craché de grandes quantités de lave et de gaz délétères pendant qu'il s'enfuyait avec Lalila et les autres de la geôle souterraine de Minruth. Par chance pour lui, le séisme qui avait précédé l'éruption leur avait ouvert un chemin, et le tremblement de terre avait fait écrouler les maisons, et semé la panique dans la ville. Après quoi, le puissant Khowot avait vomi la lave incandescente et d'énormes blocs de pierre et de lave durcie. Dans la confusion de la fuite des citoyens, le groupe d'Hadon avait réussi à s'échapper dans la campagne.

Déjà, les soldats de Minruth s'étaient mis à leur poursuite – et auraient pu les rattraper – mais Kwasin, le cousin herculéen d'Hadon, avait sauté dans le canot plein de soldats. Et tout ce qu'Hadon avait vu en dernier, avant que la fumée voile le combat, avait été la formidable hache de Kwasin qui se levait et s'abattait.

Hadon était reconnaissant envers Kwasin de son sacrifice, quoique celui-ci ait été motivé davantage par l'outrecuidance que par toute autre chose. Kwasin se croyait l'homme le plus fort du monde – et l'était probablement. Mais il haïssait Hadon et il avait promis de les retrouver plus tard, et d'enlever Lalila.

Mais il faudrait d'abord que Kwasin tuât Hadon.

Aussi redoutable que fût Kwasin, ce serait un combat qu'il ne pourrait jamais oublier – s'il survivait. Kwasin était beaucoup plus massif et plus fort, mais pas aussi vif qu'Hadon. Ni aussi habile au sabre que son cousin. Pourtant il y avait sa hache, cette grande hache faite d'une étoile tombante par Paga... elle était si lourde que seul un géant comme Kwasin pouvait la manier comme si elle était faite de papyrus.

Hadon se remémora le temps où il avait quitté Opar pour les Grands Jeux à Khokarsa. Qui aurait pu prévoir la chaîne d'événements qui le conduirait à ce défilé dans la montagne ? Seule Kho elle-même, et Elle n'avait laissé tomber que quelques vagues allusions par la bouche de Sa porte-parole, la prêtresse oraculaire dans la caverne près du sommet du volcan.

Hadon avait été en compétition aux Petits Jeux d'Opar avec d'autres jeunes athlètes ambitieux. Trois avaient été choisis. Lui, son ami Taro et l'odieux et brutal Hewako. Avec leurs remplaçants, ils avaient voyagé sur une galère à travers la Kemuwopar, la mer du Sud d'Opar. Ils étaient passés par le terrible détroit de Kethna puis avaient traversé toute la longueur de la Kemu, la mer du Nord, la Grande Eau.

Awineth, reine de Khokarsa et grande prêtresse, fille de Minruth, voulait un mari, un roi de son âge. Minruth lui avait demandé de l'épouser mais elle avait refusé. La rumeur courait qu'Awineth avait couché avec son père avant de prendre sa décision et n'en avait pas été satisfaite. Hadon doutait de cette histoire parce qu'il était évident que la fille et le père avaient été depuis longtemps ennemis. Une autre rumeur prétendait qu'Awineth suspectait son père d'avoir empoisonné sa mère. Hadon en doutait aussi, quoique Minruth n'était pas appelé le Fou sans de bonnes raisons. Mais même lui n'aurait pas osé assassiner son épouse, la grande prêtresse, vicaire suprême de Kho. Il aurait sûrement eu trop peur de la colère de la Déesse. Pourtant peut-être *l'avait-il* fait, et constatant que la foudre ne le frappait pas, que la terre ne s'ouvrait pas sous lui, avait-il perdu beaucoup de sa crainte envers Elle. Il se pouvait qu'alors il ait osé penser à la renverser et faire de

Resu, le Dieu flamboyant, la divinité suprême. En donnant en même temps aux rois la domination en toutes choses spirituelles et temporelles. Entraînant par-là une révolution dans le rôle du sexe masculin à Khokarsa.

Minruth n'était pas satisfait d'être le maître de l'armée et de la marine, et chargé de la construction des routes et des grands édifices. Il voulait avoir le contrôle des impôts, du système postal et des organisations religieuses. Par-dessus tout, il désirait terminer l'érection de la Grande Tour de Kho et Resu, ce projet commencé cinq cents ans avant par le roi Klakor. La légende voulait que le roi qui l'achèverait pourrait monter au ciel, au palais bleu du Dieu flamboyant, et devenir immortel. La Tour était à demi terminée à présent et Minruth avait cinquante-huit ans. Il voulait dépenser tout l'argent possible, tout mettre en œuvre pour accélérer la construction. Mais les prêtresses s'en étaient mêlées depuis un demi-millénaire, ralentissant les travaux. Les époques de troubles en avaient également bloqué l'avancement. Les prêtresses soutenaient que l'Empire serait ruiné si tous ses efforts étaient consacrés à l'achèvement de la Tour. C'était de toute évidence vrai. De plus, il était également évident que la structure actuelle ne pourrait pas supporter beaucoup plus de poids. La Tour devrait être abandonnée à moins que quelqu'un puisse inventer un nouveau type de brique très légère. Minruth avait offert une récompense équivalant au montant des taxes annuelles de la ville de Bawaku à quiconque parviendrait au matériau de construction désiré.

Hadon avait été vainqueur des Grands Jeux, même s'il avait eu une peine profonde quand son ami Taro avait été tué. Fier de sa victoire, il était allé en cortège au palais s'attendant à être proclamé comme époux d'Awineth et empereur de Khokarsa. Au lieu de cela, il avait appris des nouvelles qui l'avaient stupéfié et outragé.

La Voix de Kho, l'oracle dans la caverne en haut du volcan, avait annoncé que les honneurs qui lui revenaient devaient être différés. Il devait d'abord conduire une expédition dans le nord lointain jusqu'aux rivages de la Mer Extérieure. Il devait y retrouver et en ramener trois personnes venues d'au-delà de cette mer. Elles avaient été amenées sur sa côte sud par Sahhindar. Mais le dieu exilé du bronze, des plantes et du temps, les y avait laissées, en envoyant Hinokly, un membre d'une expédition précédente, à Khokarsa avec ses ordres.

Pourquoi ? Seule Kho le savait. Hadon avait, dans un accès de colère, soupçonné Minruth d'avoir combiné, d'une façon ou d'une autre, cet injuste ajournement. Mais en se calmant, il s'était rendu compte qu'il avait été coupable de pensées blasphématoires. Aucune prêtresse de Kho n'aurait osé parler mensongèrement. Pas lorsqu'il s'agissait d'ordres de Kho. Sa punition aurait été rapide et terrible.

Hadon avait à contrecœur conduit l'expédition vers le nord, au-delà des monts Saasares et à travers les immenses savanes qui s'étendaient plus loin. En cours de route, il était tombé sur son cousin Kwasin. Le géant était poursuivi par une troupe de sauvages et n'avait été sauvé que parce que les hommes d'Hadon les avaient repoussés. Kwasin avait été banni de Khokarsa quelques années auparavant pour avoir violé une prêtresse et tué quelques-uns des gardes du temple qui la défendaient. Normalement il aurait dû être castré et son corps jeté aux chiens.

Mais la Voix de Kho parla et son châtiment fut l'exil pour une durée indéterminée.

Kwasin les accompagna le reste du chemin. Les trois étrangers : Lalila, Paga et Abeth avaient été retrouvés. Lalila affirmait que Sakhindar les avait vraiment amenés d'au-delà de la Mer Extérieure. Pour des raisons que lui seul connaissait, il les avait ensuite laissés. Ils se joignirent à l'expédition d'Hinokly qui retournait à Khokarsa, mais des sauvages les avaient attaqués, tuant tout le monde sauf eux trois et Hinokly. Ils avaient ensuite été séparés de lui et il était alors rentré dans son pays natal.

Lalila, toutefois, disait que Sakhindar avait nié sa divinité. Il n'était, disait-il, que seulement un homme. Mais il admettait avoir vécu plus de deux mille ans. Et il était né, prétendait-il, dans un très lointain avenir. D'une manière ou d'une autre, dans une « machine à voyager dans le temps », il était remonté jusqu'à une époque précédant de deux mille ans le présent. Et c'était vraiment lui qui avait rendu la civilisation de Khokarsa possible.

Pendant le voyage de retour, Hadon était tombé amoureux de Lalila. Il n'était pas le seul. Elle semblait émettre un rayonnement qui attirait les hommes vers elle, comme l'odeur d'un papillon femelle attire les mâles. Elle était indiscutablement belle, mais beaucoup de femmes à Khokarsa étaient aussi belles. Paga avait dit qu'elle portait une malédiction, qui rendait les hommes fous et en même temps les menait à la mort.

Hadon ne s'en était pas soucié. Il fut transporté de joie lorsque Lalila lui dit qu'elle l'aimait. Elle était prête à oublier son chagrin pour Wi, son amant défunt.

À leur arrivée à Khokarsa, des nouvelles choquantes les accueillirent. Minruth avait emprisonné Awineth dans ses appartements et s'était proclamé souverain suprême. Hadon fut fait prisonnier avec les hommes de son groupe et conduit à Khokarsa, la capitale de l'empire. Kwasin s'était échappé mais fut repris plus tard.

Durant le tremblement de terre précédant l'éruption, Hadon, Kwasin et Paga s'étaient évadés, avaient délivré Lalila, sa petite fille et Awineth, et s'étaient enfuis dans les montagnes au nord-est de la ville.

Awineth et les autres pouvaient encore s'échapper. Lalila pouvait peut-être se sauver elle aussi, mais ses chances de survie dans ces bois infestés de hors-la-loi et de bêtes sauvages étaient faibles. Plus probablement mourrait-elle de faim.

Cependant, il avait fait mieux que ce qu'il avait espéré. Et maintenant, il se laissait aller à l'espoir, à la fois pour lui et pour Lalila.

Chapitre IV

Le soleil était très bas. Hadon avait roulé un gros rocher depuis la lisière de la forêt jusqu'au bord de la falaise à une quarantaine de pieds en avant du défilé. Il le poussa et le regarda dégringoler sur la pente. Les hommes, en dessous, entendant le fracas quand il frappa le bas de l'escarpement, levèrent les yeux. Ils roulèrent de côté, espérant être hors du chemin de cette mort qui bondissait sur eux, ou se dressèrent sur leurs pieds et s'enfuirent en courant. Quelques-uns perdirent pied sur la pente abrupte et tombèrent.

Le gros bloc de pierre heurta une saillie rocheuse et rebondit, frappant le meneur de chiens en pleine poitrine. L'homme fut rejeté en arrière, glissa sur le dos sur au moins une centaine de pieds et ne bougea plus. Le rocher à peine freiné par l'impact roula, bondissant et rebondissant jusqu'au bas de la montagne, poursuivit son chemin cahotant à travers la prairie qui était au pied et s'arrêta en heurtant le tronc d'un arbre.

Hadon avait espéré tuer plus d'un homme. Il ne fut cependant pas trop désappointé. Son but principal avait été de faire savoir aux soldats qu'il était toujours là. Il voulait qu'ils pensent que son intention était de garder le défilé jusqu'à la tombée de la nuit et peut-être même après.

Il y avait réussi. Les hommes redescendirent la pente jusqu'à la prairie. Là, ils discutèrent un moment, levant les yeux vers le défilé de temps à autre. Ils allaient visiblement attendre jusqu'à ce que les renforts arrivent.

Non, il se trompait. Maintenant ils marchaient à travers la prairie. Et tandis qu'il regardait, ils se mirent à monter, cette fois en oblique. Le bout de leur chemin était à environ cinq milles de distance, là où les falaises s'abaissaient. Ils projetaient de gravir ces hauteurs escaladables et de revenir le long du bord de l'escarpement. Au train où ils avançaient, cela leur prendrait au moins neuf heures. Hadon alla vers la forêt. Il marcha sur l'arbre abattu que soutenaient les deux chênes. Il appela doucement « Lalila ! » mais n'eut pas de réponse. Il grimpa jusqu'à une branche juste au-dessus de la grosse sur laquelle elle était couchée. Elle reposait sur le côté et dormait, mais elle ouvrit les yeux quand il l'appela de nouveau.

Il la rejoignit en disant « N'aie pas peur », et lui expliqua la situation.

« Que vas-tu faire à présent » ? demanda-t-elle. Ses yeux violets tout grands ouverts étaient rougis. Elle avait le visage défait et quand elle remua le pied sans y réfléchir, la douleur tordit ses traits.

« Nous allons partir, dit-il. Je te porterai sur mon dos pendant un moment, puis je te soutiendrai tandis que tu marcheras clopin-clopan. Crois-tu que tu pourras le faire ?

— Il faudra bien, dit-elle, essayant de sourire. Il n'y a pas le choix, n'est-ce pas ? Mais tu devais me laisser ici...

— J'ai changé d'idée parce que la situation a changé. Je devrai peut-être t'abandonner de nouveau pendant peu de temps s'ils se rapprochent trop. Mais plus profondément je pourrais t'emmener dans les bois, moins j'aurais de chemin à faire pour venir te retrouver. De plus, on a peut-être une chance de les perdre complètement. Mais...

— Mais tu devras toujours me quitter. Tu ne peux pas les laisser suivre la piste des autres.

— S'ils la trouvent. Il faut nous fier à la chance... et à Kho. »

Il l'aida à descendre de l'arbre ; ce ne fut pas facile. Lorsqu'ils furent à terre, il fit passer sur sa poitrine le sac de vivres qu'il avait pris sur un cadavre. Il se pencha et Lalila, se mordant la lèvre pour ne pas gémir, monta sur son dos. Il se releva, lui prit les jambes et il se mit à marcher. Ils furent bientôt sous les branches des chênes qui s'étendaient au-dessus du sentier. Hadon ne chercha pas à aller vite car il lui fallait économiser ses forces. Il avait un long, très long chemin à faire. De plus, les événements de la veille et de la journée l'avaient affaibli. Il n'avait pas pu beaucoup dormir et avait dépensé autant d'efforts musculaires et de tension nerveuse que quatre guerriers.

Il gardait les yeux fixés sur le sentier, notant que les traces du groupe d'Awineth étaient visibles même à quelqu'un de non entraîné. Ses propres traces l'étaient également pendant un moment ; puis elles cessèrent. À cet endroit, il s'était enfoncé dans les bois pour revenir en arrière. Il n'avait pourtant pas perdu de temps. Il avait égaré les chiens assez longtemps pour se donner le temps de s'occuper d'eux.

Il faisait frais dans l'ombre des chênes. Et il y régnait un silence relatif, à part le croassement d'un corbeau tout proche, et le babil lointain de quelques singes. Un moment après, il vit quelques-uns de ces singes des chênes, petites créatures guère plus grosses que les écureuils auxquels ils disputaient les noix et les baies. Ils étaient roussâtres, à part leur visage entouré d'un collier de fourrure blanche. Une petite bande le suivit un moment en sautant d'un chêne à l'autre, avant de perdre tout intérêt. Mais il entendit encore longtemps leurs cris.

De temps en temps, Hadon se baissait et Lalila descendait de son dos. Ils marchaient ensuite lentement, lui la soutenant et elle boitillant

sur une jambe. Et quand sa bonne jambe était trop fatiguée pour qu'elle pût continuer, ils se reposaient une quinzaine de minutes. Après quoi, elle remontait sur son dos.

Le sentier allait régulièrement en montant mais doucement. À la tombée de la nuit, ils se trouvèrent en haut d'un col entre des pics. Devant eux, se dressait une montagne au sommet neigeux illuminé par le soleil couchant et deux fois plus haute que celle sur laquelle ils se trouvaient. La vallée qui les en séparait était trop sombre pour qu'ils puissent y distinguer des détails. À présent, ils étaient entourés de pins ; il faisait trop froid pour des chênes.

Lalila, assise sur des feuilles humides, grelottait : « Nous allons geler. »

Hadon mâchait un bout de pain dur et un morceau encore plus dur de bœuf séché au soleil. Il avala. « Il ne fait pas trop froid pour dormir, dit-il. Nous allons prendre un peu de repos jusqu'à ce que la lune se lève. Ce devrait être dans deux heures d'ici. Puis nous repartirons. La marche nous réchauffera.

— Mais tu ne pourras pas. Tu seras trop fatigué. N'avons-nous pas une grande avance sur eux ? Ne pourrions-nous pas dormir jusqu'au lever du soleil au moins ? »

Avant de répondre, il alla à une source qui était tout près et y puisa un peu d'eau dans ses mains. « Cela dépend, dit-il après avoir bu, s'ils nous suivent dans le noir ou décident d'attendre jusqu'au jour. Ordinairement, ils n'oseraient pas entrer dans ces bois à la nuit, on dit... »

Il s'arrêta. « On dit... ? » fit-elle, tout bas.

Hadon se mordit la lèvre. Il n'avait pas voulu lui faire peur mais s'il se taisait, elle serait encore plus effrayée.

« On dit que cette forêt est hantée par des démons. Et il y a aussi les léopards et les hyènes. Ce qu'on dit sur les démons n'est peut-être qu'un conte absurde, des sornettes pour des gens qui aiment à se faire peur. J'en ai entendu beaucoup ; et si je n'ai, en vérité, jamais vu un démon, j'ai cependant entendu des histoires de gens qui prétendent en avoir vu... ou qui connaissaient des gens qui le prétendaient. Mais il n'y a pas de doute que les forêts des montagnes de Khokarsa sont habitées par des léopards, des hyènes et des ours. Si nous marchons, il est peu probable que nous soyons attaqués. Mais si nous dormons, qui sait... »

Il ne lui parla pas du *kokeklakaar*, le Tueur des arbres aux longs bras. On disait que c'était un être à demi humain qui guettait sur une branche le voyageur imprudent. Lorsque sa proie passait au-dessus de lui, il se pendait par un bras à sa branche et allongeait l'autre en refermant ses pinces semblables à celles d'un crabe autour du cou de sa victime. Crac ! les pinces lui coupaient le souffle dans la gorge,

entraient dans la chair et lui tranchaient à demi la tête.

Puis l'être lançait le cadavre dans les branches, y grimpait et s'installait pour en sucer le sang au moyen de sa bouche cornée en forme de trompe.

Non, il ne lui parlerait pas de cela. Elle avait déjà suffisamment de quoi être inquiète.

« Les hommes de Minruth peuvent penser qu'ils sont assez nombreux pour que les démons n'osent pas les attaquer. Ils peuvent marcher beaucoup plus vite que nous le pouvons. S'ils forcent l'allure, ils pourraient être ici à l'aube. Ou peut-être même avant. »

Hadon lui fit remarquer que la source devenait une petite rivière. Elle semblait descendre en biais à travers la montagne, du moins aussi loin qu'il avait pu voir. Peut-être formait-elle des cascades çà et là plus bas. Mais ils pouvaient la suivre, en laissant l'eau effacer leurs traces.

« Pourquoi n'ont-ils pas, dit-elle en parlant du groupe d'Awineth, suivi la rivière, eux aussi ?

— Je ne sais pas. Peut-être l'ont-ils fait plus bas.

— Mais les soldats ne sauront-ils pas que c'est ce que nous avons fait quand nos traces disparaîtront ?

— Tu es trop logique. Bien entendu qu'ils le sauront. Ils enverront quelques hommes après nous pendant que les autres suivront le sentier. Mais si nous pouvons nous débarrasser de ceux qui seront à notre suite, je pourrai peut-être te mettre à l'abri quelque part. Ensuite, je reviendrai et je verrai ce que je peux faire. »

L'eau de la petite rivière était très froide. Ils ne firent pas beaucoup de chemin avant que leurs pieds fussent engourdis. Lalila ne se plaignit pas jusqu'à ce qu'ils glissent et tombent durement sur leur séant. Hadon, jurant, se redressa vivement. Lorsqu'il l'aida à se relever, elle dit : « Je ne sens absolument plus rien au-dessous de mes genoux.

— C'est un avantage, dit-il. Tu ne peux plus sentir la douleur de ta cheville tordue. Tu devrais pouvoir marcher sur cette jambe à présent. »

C'était vrai, mais ses propres jambes étaient aussi raides et aussi insensibles que des béquilles. Cette perte de sensibilité le rendait incapable de tâter les rochers et les trous dans le lit du cours d'eau, ce qui faisait qu'il tombait de temps à autre et était saisi par ce bain glacé. Il grelottait, certain que s'il avait pu voir sa peau, elle aurait été bleue. Lalila claquait des dents et il sentait son corps trembler lorsqu'il la soutenait.

Au bout d'un temps indéterminé presque insupportable, ils arrivèrent à une cascade. Il faisait trop sombre pour savoir jusqu'où elle tombait. Non que cela fit une quelconque différence. Ils durent sortir de la rivière et passer à travers les bois, là où la pente n'était pas

trop forte. La moitié du temps, ils glissaient sur le derrière dans les feuilles humides et la boue. Les buissons les griffaient et les pierres leur écorchaient les jambes et les fesses.

La lune se leva. Cela ne les aida pas beaucoup là où ils étaient, à cause de l'épaisseur de la forêt. Au bout d'un certain temps, ils aperçurent l'eau qui brillait et y retournèrent. La rivière leur fournit un passage sur peut-être un mille, mais redevint une cataracte. Ils se trouvaient à l'entrée d'une gorge profonde mais étroite, les obligeant à en suivre le bord mais pas de trop près. Une fois Hadon glissa sur une flaque de boue et tous deux furent presque précipités dans le ravin. Et Lalila se fit de nouveau mal à la cheville.

Lorsque, enfin, ils atteignirent la vallée, ils virent que des nuages couvraient les étoiles vers l'ouest. En une quinzaine de minutes, la lune fut voilée puis cachée. Une lourde pluie s'abattit sur eux un petit moment plus tard. Ils prirent refuge sous un arbre et s'assirent à son pied. La pluie tombait à travers les feuilles et coulait le long du tronc dans leur dos. Elle était froide mais pas autant que la rivière de la montagne.

« Si j'avais su qu'il pleuvrait, dit Hadon, j'aurais continué par le sentier. La pluie va faire disparaître les empreintes et l'odeur aussi.

— Alors nous ne pourrons pas retrouver Abeth, s'écria Lalila.

— Nous pourrons retrouver le sentier et le suivre. Mais s'ils ont un peu de jugeote, ils l'auront quitté au premier endroit où ils ne laissaient plus de traces. Ne t'inquiète pas. S'il y a la plus petite possibilité, nous les retrouverons. Si nous rencontrons un temple, les prêtresses nous aideront à les trouver. Elles savent tout ce qui se passe dans ces montagnes. »

Il la prit dans ses bras, la tint serrée un moment tandis qu'elle s'accrochait à lui. Puis il rompit leur étreinte et, parlant d'un ton rude pour cacher sa propre fatigue et son propre désespoir, dit : « Nous ne pouvons pas retourner au sentier maintenant. Nous couperons en biais vers la gorge que nous avons vue. Le sentier y passe certainement, mais lorsque nous y arriverons, nous verrons si nous ne pouvons pas passer plus haut d'une façon ou d'une autre. Et ne pas laisser de traces. »

Ils atteignirent la gorge vers l'aube. Elle avait une centaine de pas de large et était encadrée de hautes murailles de calcaire. Toutefois, quelques endroits étaient escaladables, et au sommet de l'un d'eux se trouvait une corniche.

« Nous allons y grimper et dormir bien cachés. Les chiens ne pourront pas nous flairer si nous sommes là-haut... j'espère. Et les pierres ne garderont pas beaucoup d'odeur après nous. Elle sera partie, d'ailleurs, quand ils arriveront ici. » Il ajouta en silence un autre... *j'espère*.

Normalement, ils auraient pu atteindre la corniche en une quinzaine de minutes. Dans la circonstance, ils durent s'arrêter fréquemment pour reprendre leur respiration, calmer leurs halètements et les tremblements de leurs jambes. Il lui fallut porter Lalila sur son dos la moitié du temps. Ils continuèrent cependant d'avancer et au bout d'un temps assez long se hissèrent sur la corniche. Elle avait environ quinze pieds de long et dix de large.

« Une caverne ! » s'écria Lalila.

Hadon se dressa, tira son sabre et avança avec prudence. Lorsqu'il fut près, il put sentir une odeur fétide, cette puanteur de hyènes, qu'il avait souvent rencontrée au cours de l'expédition à travers les savanes du nord de Khokarsa. Mais aucune de ces bêtes lâches, au dos oblique, aux mâchoires puissantes, ne se précipita sur lui. Jetant un regard à l'intérieur, il vit quelques os broyés, des poils et des excréments. Ceux-ci étaient vieux.

Il entra, toujours prudemment, avança jusqu'où le plafond s'abaissait brusquement. Il se mit à quatre pattes, et scruta l'obscurité. Encore des os et puis ce qui semblait être le rocher.

Il sortit. « Nous pouvons dormir ici, dit-il. Mais d'abord... »

Il regarda au loin dans la vallée qu'ils avaient quittée. De petites silhouettes en traversaient le fond, une forte troupe. Deux cents, estima-t-il en gros.

« Je suis bien contente que cette corniche soit du côté du soleil, dit Lalila. Je ne crois pourtant pas que je me réchaufferai jamais.

— Ils viennent », dit Hadon.

Elle eut un tel air accablé, qu'Hadon se hâta d'ajouter : « Mais il faudra longtemps avant qu'ils arrivent ici. Il est inutile que nous continuions, nous tomberions morts d'épuisement avant d'atteindre le fond de la prochaine vallée. Nous allons dormir.

Et ensuite ?

Les chiens feront assez de bruit pour nous réveiller. Alors, eh bien, alors Lalila, il faudra que je te laisse. Ce que je ferai au juste après cela, je ne sais pas. J'improviserai. Prie Kho de venir en aide à son fidèle serviteur contre les hommes de Resu. »

Il mangea encore un peu de pain et de viande séchée, et insista pour qu'elle mange aussi. Puis ils se couchèrent à l'entrée de la caverne, dans les bras l'un de l'autre. Hadon au contact de ses seins nus contre sa poitrine fut surpris de ressentir une poussée de désir. Il avait cru qu'il était trop fatigué pour pouvoir relever la tête pour ne rien dire de quoi que ce soit d'autre. Il se dit que ce n'était vraiment pas le moment de penser à ce genre de chose.

Et tandis qu'il y pensait, il s'endormit.

Chapitre V

Depuis quelques instants, il avait vaguement conscience qu'on le secouait. Soudain, il sentit une main qui lui tirait les cheveux. « Laisse-moi ! » grogna-t-il, puis il s'éveilla en recevant une bonne gifle. Il s'assit et regarda Lalila. « Qu'est-ce... ? »

Des aboiements de chiens et des voix d'hommes répondirent à sa question.

Grimaçant sous la douleur de ses muscles rouillés par la fatigue, il se leva. Il s'avança à quatre pattes et jeta un regard par-dessus le bord de la corniche. Tout en bas marchait une longue colonne de soldats armés et cuirassés. Et au moins quarante chiens. Leur vacarme, s'il n'était pas suffisant pour réveiller les trépassés, aurait éveillé les pires morts de fatigue.

Hadon recula sa tête. S'il arrivait que l'un des hommes lève les yeux...

Lalila s'était glissée près de lui. Elle allait regarder pardessus le bord mais il appuya sur son épaule.

« Attends que le dernier homme soit passé. »

Il recula en rampant jusqu'à ce qu'on ne put pas le voir d'en bas. Il se leva, entra dans la caverne et tira les provisions du sac. Il revint à Lalila et lui passa son petit déjeuner. Tandis qu'ils mangeaient et faisaient descendre leur nourriture avec l'eau de la gourde en céramique, il lui dit ce qu'elle devait faire. C'était simple : attendre jusqu'à ce qu'il revienne.

« Je peux supporter d'être laissée ici, dit-elle. Mais si tu n'es pas revenu dans deux jours, je n'aurai le choix qu'entre deux choses : mourir de faim ou me tuer. Je ne peux pas descendre de cette corniche sans ton aide. »

Hadon ne répondit pas immédiatement. Il regarda vers le nord. La vallée qui se trouvait là était beaucoup plus large que celle qu'ils avaient quittée. Des monts encore plus hauts l'emmuraient. À cause du contrefort de la montagne sur laquelle ils étaient, il ne pouvait voir que la moitié est de cette vallée. Elle était couverte de bois épais, à part l'extrémité d'un lac vers l'ouest. S'il y avait des villages au bord du lac, ils devaient être cachés derrière l'épaule rocheux. Et en supposant qu'il y ait des villages ? Pouvait-il se fier à leurs habitants pour prendre soin de Lalila ? C'était une région dominée par les adorateurs de Kho et il était censé y avoir plusieurs temples quelque

part dans ces montagnes. Elle pouvait trouver asile dans l'un d'eux, sauf que ce qui avait été jusque-là un lieu sacré, inviolable, intouchable même par les pires des hommes, pouvait ne plus l'être.

« Peut-être as-tu raison, dit-il. Je vais t'aider à descendre dans la vallée, et ensuite tu devras prendre des risques. D'une manière ou d'une autre, il faut que je les détourne de la piste d'Awineth et des autres, bien qu'il soit possible qu'ils aient déjà perdu leur trace. Mais ils sont si nombreux qu'ils pourraient se diviser et envoyer des petits groupes dans toute la vallée. Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire – dans la mesure où un homme seul peut faire quelque chose contre tant. Mais tu seras plus en péril là-bas qu'ici.

— Je veux retrouver ma petite fille. Je ferai ce que tu voudras. J'ai simplement pensé que je devais te dire ce qui arriverait si... tu ne reviens pas. »

Il examinait la vallée à sa gauche tout en parlant. À ce moment, il sursauta. « Regarde là-bas ! »

Lalila commença à ramper vers lui, mais il la mit debout. Elle regarda où il indiquait.

« D'autres soldats !

— Je ne pense pas. Ils ne semblent pas porter de cuirasse. Ce pourrait être des chasseurs. Ou des marchands ; ils portent de gros ballots. Ils doivent savoir ce qu'ils font, puisque les traces des soldats doivent être bien visibles. Ils viennent très vite eux aussi. Comme s'ils essayaient de les rattraper. »

Il marqua un temps. « Cela rend les choses différentes. Je ne peux pas te faire descendre dès que les soldats auront disparu. Ces hommes seraient trop près derrière nous. Ils nous rejoindraient.

— Je ferai ce que tu croiras être le mieux, Hadon. Cela ne me plaît pas du tout d'être laissée ici, mais je peux me débrouiller seule. »

Il se permit un rapide coup d'œil par-dessus le bord. L'affaiblissement du bruit laissait penser que les soldats étaient maintenant passés. Oui, l'arrière-garde s'éloignait sans un regard en arrière. Il se releva. « Je n'aime pas non plus de te laisser ici mais il n'y a pas d'autre moyen. Et il faut que je m'en aille immédiatement. Je dois atteindre la forêt avant que ces hommes arrivent ici et me voient.

— Très bien. Kho fasse que tu reviennes bientôt. Avec Abeth.

— Avec l'aide de Kho, je l'espère. »

Il se pencha et baisa ses lèvres tendues. Elles étaient gercées et sèches, mais bien qu'elle parut épuisée et que sa bouche fût rêche, il sentit de nouveau s'éveiller son désir. Il se redressa : « Même sur ton lit de mort, dit-il avec un sourire, tu serais encore capable d'éveiller le désir chez les hommes.

— Quoi ?

— Je t'aime », dit-il, et il s'en fut.

Après avoir contourné l'épaule de la montagne, il vit mieux la vallée. Le bout du lac grandit, prit une forme ovale. Au milieu, se trouvait une petite île, dominée par un édifice éclatant de blancheur au soleil. Il était rond et surmonté d'un dôme. Il devait être fait de pierre calcaire – il aurait été trop difficile d'amener du marbre – et ce devait être un temple de Kho ou de l'une de Ses nombreuses filles. Ce qui signifiait qu'Awineth et les autres pouvaient avoir pris sa direction.

Du moins, s'ils étaient venus jusque-là. Il était possible qu'ils fussent restés cachés dans la vallée derrière lui.

Mais les soldats l'auraient su. Ils auraient détaché plusieurs petits groupes pour les chercher pendant que les autres poursuivaient leur chemin. Ils ne l'avaient pas fait : cela voulait dire que leur commandant connaissait le temple et qu'Awineth devait le connaître aussi. Comme Hadon, l'officier avait supposé que le temple serait le but des fugitifs.

Vers l'ouest, le lac devenait une rivière qui serpentait à travers la forêt. Il se glissa dans l'ombre propice et se dirigea aussi droit que possible vers le lac le plus proche. Sous les pins, il y avait un peu de broussailles, mais en descendant il arriva aux chênes. Entre leurs troncs serrés et sous leurs vastes branches, peu de végétation pouvait pousser. Il marcha rapidement, courant de temps en temps, chassant peu à peu la raideur de ses muscles endoloris. Quoiqu'il fût en terrain plus rude que les soldats, il avançait plus vite. Le sentier, sur lequel ils se trouvaient, tournait un peu vers le nord-est, puis, supposa-t-il, devait revenir vers le lac. À moins que quelque chose ne survienne, il y arriverait le premier.

Deux fois, il traversa des ruisseaux et s'arrêta pour boire. Il finit le pain et la viande séchée qu'il avait emportés. Ce n'était pas suffisant mais il n'avait pas le temps de chasser. De plus, que pourrait-il attraper avec seulement un couteau et son *tenu* ? Cette question fut résolue, lorsque, voyant soudain sa chance, il saisit son couteau et le lança sur un singe. C'était un plus gros animal que le petit singe des chênes et il s'était aventuré sur une branche basse pour crier après lui. Le couteau le frappa juste comme il se tournait pour s'enfuir d'un bond, la lame s'enfonça à moitié dans son flanc. Il tomba avec un bruit mou tandis que sa centaine de compagnons de troupe sautaient, criaient et hurlaient.

Hadon s'arrêta le temps d'en enlever la tête, la queue, les pattes et la peau. Il découpa des morceaux de viande et reprit sa marche en les mâchant. Il aurait préféré qu'ils fussent cuits mais il avait mangé de la viande crue étant adolescent dans les jungles des alentours d'Opar. Il se retourna une fois et vit plusieurs corbeaux qui se posaient autour des restes. Peut-être M'adesin, la déesse-corbeau, le bénirait-

elle pour avoir donné de la nourriture à ses protégés.

Mais aussi, et, à cette idée, il en perdit presque son appétit, les singes étaient peut-être sacrés dans cette forêt. On ne savait jamais quels pouvaient être les tabous locaux jusqu'à ce qu'on l'ait demandé et, ici, il n'y avait personne à qui le demander.

« Si j'ai péché, ô Déesse, dit Hadon à voix haute, pardonnez-moi ! Je ne l'ai fait que par besoin et par ignorance.

Il me fallait manger afin de pouvoir accomplir ma mission, qui est de sauver la grande prêtresse de Kho et de combattre pour Kho contre ses ennemis. »

En réalité, il était beaucoup plus inquiet, à ce moment, au sujet de ses amis Hinokly et Kebiwabes, et le nain Paga – qu'aimait tant Lalila – et la fillette de celle-ci, Abeth. Il n'était, toutefois, pas nécessaire d'en parler.

Pas plus qu'il n'y avait de raison d'ajouter qu'Awineth, bien qu'elle fût la principale représentante de la Toute-Puissante Kho, était une garce.

Hadon fit un détour jusqu'au ruisseau pour laver le sang qui couvrait son visage, ses mains et sa poitrine. Il jeta le reste de la carcasse et poursuivit son chemin. Il vit une harde de cerfs qui paissait dans les plus larges espaces entre les chênes. Là où se trouvaient des cerfs, se trouveraient des léopards. Il n'en vit pas signe, sauf quelques empreintes de pattes dans la boue près du ruisseau.

À la tombée de la nuit, il était encore loin du lac. Il continua d'avancer dans l'obscurité, bien qu'il sût que l'absence de lumière lui donnerait une tendance à tourner en rond. Lorsque la lune se leva, il marchait toujours, quoique plus lentement que le matin. Son envie de se coucher et de dormir était contrebalancée par deux motifs. Primo, il devait arriver au temple avant les soldats. Si leurs officiers les poussaient, refusant de camper, ils y parviendraient les premiers. Secundo, il entendait le feulement d'un léopard quelque part dans les environs. Le fauve devait chasser des cerfs, mais pourrait le considérer bon pour son souper, s'il le trouvait en train de dormir.

Il marmotta une prière à l'adresse de Khuklaqo, Notre Dame des Léopards. Mais il ne put s'empêcher de penser qu'elle pourrait estimer que son premier devoir était envers le léopard.

Cette idée lui fit hâter le pas. Et puis au bout d'une heure ou deux – il n'était pas sûr du tout du temps passé –, il aperçut une lumière.

Elle était tout droit devant lui et faible, mais un quart d'heure après, elle n'avait pas beaucoup grandi. Il était à la lisière de la forêt ; le lac était là, séparé de lui par un étroit chemin de terre, et vingt pieds d'herbe rase. La lumière se révéla être celle de trois énormes feux de joie, tout près les uns des autres. Ils flamboyaient devant le temple blanc qu'il avait vu de la corniche. Des clameurs et des cris lui

parvenaient de trois quarts de mille, par-dessus l'étendue entre l'île et le rivage, des voix de femmes mêlées au son aigu de trompettes, au battement de tambours et aux notes vibrantes d'une harpe. De temps à autre, une planchette vrombissante ronflait.

Ses poils semblèrent se dresser sur sa nuque ; un froid glacial lui descendit du cou tout le long du dos.

Les prêtresses célébraient l'une de leurs cérémonies orgiaques. Et lui, en tant qu'homme, n'était pas même censé regarder les feux et les petites silhouettes qui dansaient devant leurs flammes. Tout passant du sexe mâle avait l'obligation de détourner les yeux et de filer rapidement. Le chemin était probablement interdit aux hommes en ce moment. Les gens d'alentour devaient être restés dans leurs logis cette nuit et ne s'aventureraient pas dehors jusqu'à l'aube.

Il examina la route de derrière un arbre. À une centaine de pieds plus loin, près du bord du lac, se dressait une statue. Il ne pouvait pas en distinguer les détails : la clarté de la pleine lune et la lueur des feux ne fournissaient pas un éclairage suffisant.

Incapable de réprimer sa curiosité – prétextant pour lui-même que l'urgence de sa mission exigeait qu'il se rendît compte –, il avança vers la statue le long de la forêt. Plus près, il put voir qu'elle avait environ trente pieds de haut et qu'elle était sculptée dans le bois. Elle représentait un être à demi-femme, à demi-arbre. Des branchages garnis de feuilles couronnaient sa tête ; ses bras étendus étaient des branches se terminant en doigts crochus. Ses seins étaient énormes ; un écureuil en tétait un. Ça et là sortaient de trous des têtes d'oiseaux et d'animaux, civettes, chats, servals, cerfs, porcs, corbeaux, outardes, singes des chênes et lémurs. Le plus gros de ces détails sculptés était un bébé sortant à demi du gigantesque vagin.

Hadon alla vers l'idole et l'examina plus attentivement.

Le bébé tenait un gland dans une main, symbolisant, supposa-t-il, les dons de la déesse aux habitants de la forêt.

L'image était celle de Karneth, divinité du chêne. Il ne savait pas grand-chose sur elle, puisqu'il n'y avait pas de chênes autour d'Opar. Bien que la ville fût dans les montagnes, elle était trop loin au sud et son climat était par conséquent trop chaud pour que cet arbre y prospère.

Le temple était donc dédié à Karneth et les prêtresses célébraient leurs rites secrets sous la pleine lune.

Awineth et Abeth étaient peut-être déjà sur l'île. Les hommes du groupe se seraient alors vu interdire de poser le pied sur le sol sacré de la petite île. Où étaient-ils ?

Il regarda à droite et à gauche sur la rive. Tout près, se trouvait un long embarcadère en planches mais aucun bateau n'y était amarré. Ils avaient été ramenés à l'île afin qu'aucun mâle stupide – non, fou –

ne s'en serve pour aller épier les cérémonies.

Hadon sentit encore passer un frisson quand il se rappela les récits de ce qui arrivait aux indiscrets qui étaient pris là où ils n'avaient pas à mettre leur nez. Ils y avaient perdu plus que le nez.

Il s'assit et examina la situation. Si Awineth était sur l'île, elle devrait assister aux cérémonies en tant que grande prêtresse. Mais Abeth, à présent qu'il y réfléchissait, n'y serait pas. Elle serait avec les hommes. Et puisqu'il ne voyait pas de maison sur la rive, il était raisonnable de supposer que les hommes avaient été envoyés, avec la fillette, au village de pêcheurs sur l'autre lac.

Du moins si le groupe était bien arrivé ici. Pour autant qu'il sût, ce n'était pas le cas.

Il laissa échapper un soupir et se leva. Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir. Il fallait qu'il fasse le long chemin jusqu'au village. La route y conduisait sûrement, mais il lui faudrait au moins cinq heures pour y parvenir. Et le jour serait levé dans deux heures.

Il n'allait certainement pas nager jusqu'à l'île et demander Awineth. Nulle excuse ne serait acceptée pour avoir enfreint l'inviolabilité sacrée du temple.

À ce moment, il entendit du bruit sur sa droite. Il sortit sur la route et regarda vers l'est. Il gémit. Une masse sombre avançait dans sa direction. Des échos de voix lui parvinrent. Et quand la masse sombre fut plus proche, il distingua des hommes. Et des chiens !

Les chiens étaient toutefois silencieux, ce qui signifiait qu'ils devaient être muselés.

Les soldats avaient marché plus vite même qu'il s'y était attendu.

À présent, le clair de lune faisait, par instants, luire des pointes de piques.

Hadon se figea à demi ramassé sur lui-même. Les chiens le flaireraient bientôt. Leurs geignements et leurs grognements frénétiques avertiraient les hommes que quelqu'un était dans le voisinage. Les muselières seraient enlevées, les laisses détachées... et les chiens se lanceraient à sa poursuite.

Il était trop fatigué pour leur échapper à la course. Même s'il avait été très frais, il n'avait pas une assez bonne avance sur eux.

Il gémit de nouveau. Il ne lui restait qu'un moyen de leur échapper... le lac.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Toujours courbé, il entra dans l'eau derrière l'embarcadère. Elle était froide, moins toutefois que la rivière de la montagne. Elle se trouvait au fond de la vallée et avait absorbé la chaleur du soleil d'été. Mais pas assez, pas du tout assez.

Un instant, il envisagea de laisser son sabre caché sous l'embarcadère. L'arme était lourde et il avait besoin d'être le plus léger possible pour nager. Ce serait idiot de vouloir à tout prix l'emporter et

de couler ; se noyer simplement parce qu'il ne pouvait supporter de s'en séparer.

Bon, c'était idiot. Il ne voulait pas être sans son sabre quand il aborderait l'autre rive. Qui pouvait savoir s'il n'en aurait pas bientôt désespérément besoin ?

Il se mit à nager comme un chien. Il fallait qu'il s'éloigne assez loin pour que les soldats ne le voient pas. Utiliser une nage plus rapide aurait trop agité l'eau et peut-être attiré leurs regards.

Il avançait régulièrement, nageant de biais vers le nord-ouest, sinon le courant l'aurait déporté vers l'est, vers la sortie du lac. Mais sa fatigue, plus le poids de son sabre, le ralentissait trop. Il était entraîné vers l'île.

Peut-être était-il maintenant assez loin de la rive pour nager autrement. Il se mit à se servir énergiquement de ses bras et de ses jambes pour se propulser. Le clair de lune faisait briller des reflets argentés sur l'eau remuée, mais peut-être les soldats penseraient-ils que cela venait de poissons qui sautaient hors de la surface.

Non. Un cri retentit, porté par l'eau. Il se tourna et nagea sur place pour examiner la rive. Les hommes étaient à présent au bord du lac et sur l'embarcadère, et le regardaient, quelques-uns le montraient du doigt. Ils l'avaient repéré. Mais dans cette mauvaise lumière et à cette distance, ils ne pouvaient pas le reconnaître. Et même s'ils le reconnaissaient, qu'est-ce que cela faisait ? Il avait de l'avance sur eux et ils étaient tout aussi fatigués que lui. Ils n'avaient pas de canots, ils devraient donc se débarrasser de leur cuirasse et de toutes leurs armes à part des poignards. Cela prendrait quelques minutes qui lui permettraient de mettre encore plus de distance entre lui et eux. Ils ne le rattraperaient jamais.

Bien entendu, ils pouvaient envoyer des hommes de l'autre côté du lac pour l'intercepter. Mais il y arriverait avant eux.

Puis le désespoir s'empara de lui. Il n'atteindrait pas l'autre côté. Il était vraiment trop fatigué. Ses bras et ses jambes lui semblaient faits de bronze massif, et il respirait avec difficulté. Son sabre était comme un bras qui se tendait vers le fond, essayant de le faire couler.

Quoiqu'il continuât de nager en crabe, vers le nord-est, il se dirigeait en fait tout droit sur l'île. Au bout de quelques minutes, il se rendit compte que cela avait changé aussi, que sa route le ferait dépasser l'île. Cela avait toutefois un avantage ; s'il parvenait à atteindre son côté sous le vent, il y trouverait un courant plus faible.

Il se remit à nager comme un chien, le nez au ras de l'eau, parfois au-dessous. De ce fait, il fut entraîné encore plus vite au-delà de l'île, mais il n'y avait pas d'alternative. Continuer la brasse l'aurait épuisé complètement.

Peu après, il eut dépassé l'île d'une douzaine de brasses.

Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il nagea vers le nord et fut bientôt de son côté est. Le courant y était nettement plus faible et s'affaiblit encore davantage quand il approcha de la terre. Puis, dans l'une de ses tentatives exploratrices, son pied toucha le fond. Il réussit à avancer un peu et put se mettre debout, l'eau juste au-dessous du menton. Il resta là plusieurs minutes, attendant que ses halètements se fussent calmés et qu'il pût reprendre un peu son souffle. Puis il avança jusqu'à ce qu'il n'eût de l'eau que jusqu'aux genoux. Il s'assit, et sentit la vase molle s'enfoncer sous ses fesses. Il allait se reposer là et, ensuite, il continuerait vers l'autre rive. Mais pourquoi nager ? se dit-il. Il volerait – emprunterait, plutôt – l'un des canots amarrés du côté ouest. Il n'aurait même pas à commettre un acte impie puisqu'il ne mettrait pas le pied sur l'île. Il resterait dans l'eau.

Quand il sentit qu'il avait assez de force, il se leva et se mit pesamment en marche dans l'eau à quelques pieds de la rive herbue. La musique et les clameurs, les cris et les chants étaient très bruyants. Il garda la tête détournée. Tant qu'il ne voyait pas les participantes, il ne les espionnait pas, donc Karneth et ses adoratrices n'auraient pas de raison d'être irritées contre lui.

Il était à une centaine de pas du débarcadère quand il regarda de l'autre côté du lac. Il se figea. Il y avait des canots sur l'eau. Six. De longs canots portant au moins dix hommes chacun.

Chapitre VI

À présent, il pouvait voir qu'en ligne droite derrière eux, se trouvait une masse sombre sous quelques arbres, dans le coin sud-est du lac. Il devait y avoir là des maisons et un embarcadère, probablement utilisé par des pêcheurs qui approvisionnaient le temple en poisson. Les soldats les avaient trouvés après l'avoir vu. Ou peut-être les avaient-ils remarqués en arrivant. Cela ne faisait pas de différence. Ils allaient à sa poursuite.

Ou croyaient-ils simplement qu'il n'était qu'un des fugitifs, leur principal objectif étant de capturer Awineth ? Seraient-ils venus dans l'île même s'il n'avait pas été vu ?

Ils devaient être poussés par de puissants motifs. Aucun homme ne se risquerait sur ce sol tabou sauf s'il était sous l'empire d'une grande terreur ou d'un grand désir de récompense. Dans ce cas, les soldats devaient être poussés par les deux. Minruth n'admettrait aucun obstacle, n'accepterait aucune excuse. Il ferait exécuter quiconque invoquerait l'inviolabilité sacrée – après quelque torture convenable, bien sûr. Et il devait avoir offert une somme énorme pour la capture de sa fille. Ainsi doublement stimulés, les soldats en oubliaient toutes leurs craintes.

Hadon avait encore de la difficulté à croire que quelqu'un pourrait violer délibérément une île et un temple sacrés.

Et pourtant ils venaient.

Ce qui était pire, pour lui, c'était qu'il serait vu quand il trouverait un canot et s'enfuirait à la rame. Et ces longs canots, à dix rameurs chacun, pourraient le rattraper avant qu'il ne soit arrivé à mi-chemin du reste du lac.

Grinçant les dents de frustration, il s'enfonça dans l'ombre d'un arbre qui s'étendait au-dessus de l'eau. Il s'assit, prenant garde à ne pas toucher la rive.

Tout n'était pas perdu... pas encore.

Les canots se dirigeant vers le débarcadère, passèrent à moins de trente pieds de lui. Chacun portait onze hommes, dix rameurs et un officier à l'aviron-gouvernail. La lune éclairait des visages tendus. Quoique la fatigue pût en partie expliquer leur expression, la peur, Hadon en était certain, expliquait le reste. Le roi Minruth proclamait Resu comme divinité suprême et Kho sa subordonnée, mais ses hommes avaient été conditionnés depuis l'enfance à adorer Kho

comme la Créatrice et la Pourvoyeuse de toutes choses. Que cette île ne Lui fût pas consacrée ne faisait aucune différence. Karneth était Sa fille. De plus, ils se préparaient à attaquer au nom de Resu et c'était donc Elle qu'ils attaquaient.

Hadon se demanda si ces hommes avaient été désignés pour armer les canots ou s'ils étaient des volontaires. C'était une chose que de poursuivre la grande prêtresse et une autre de porter réellement les mains sur elle. Le commandant, s'il était sensé, avait probablement demandé des volontaires. Il y a toujours des hommes qui mettent leur cupidité au-dessus de leur religion, et aussi des hommes qui ont des doutes secrets sur la réalité des divinités.

Hadon les vit relever leurs pagaies et laisser les canots aborder doucement la rive. Puis ils en descendirent et les tirèrent sur la plage.

Le commandant, un homme de haute taille dont le casque portait trois plumes de perroquet, alla à un arbre qui se dressait en haut d'un escalier de pierre. Il s'accroupit derrière et regarda le spectacle.

Hadon regarda aussi – il ne put réprimer sa curiosité – et ses yeux s'arrondirent. Autour des trois feux serpentait, dansait, sautait une foule de femmes nues. Elles variaient en âge de douze ans à une vieille bonne femme décrépite qui pouvait à peine se traîner et devait en avoir au moins quatre-vingts. Leurs visages étaient déformés par une expression à la fois sauvage et extatique, une bave noire coulait de leur menton sur leurs seins. Leurs cheveux étaient défaits et volaient de tous les côtés. La sueur faisait luire leur corps et elles gesticulaient frénétiquement. Elles tournaient et cabriolaient – en avant et en arrière, en arrière et en avant.

Les musiciennes étaient nues, elles aussi, la même salive noire couvrait leur bouche et leur poitrine. L'une d'elles jouait d'une harpe en écaille de tortue à sept cordes de boyau de chèvre, trois autres soufflaient dans des trompettes d'airain, six battaient du tambour, neuf faisaient tourner des planchettes vrombissantes au-dessus de leur tête.

Le vent apportait une odeur âcre, qu'il supposa venir de la substance qu'elles mâchaient. Certains disaient que c'étaient des feuilles de laurier, d'autres prétendaient que c'étaient des feuilles de lierre. D'autres encore supposaient que c'était autre chose. Aucun homme ne le savait ; ils n'en discutaient qu'à mots couverts quand les femmes n'étaient pas là.

Quelle que fût cette substance, elle était censée les faire entrer dans un violent délire, leur permettre de voir Karneth elle-même, on disait aussi qu'elle leur donnait le pouvoir de déceler les espions masculins.

À trente pieds du plus grand feu, celui du milieu, se trouvait une cage en barreaux de bois. À l'intérieur était tapi un léopard mâle,

terrifié. C'était, présuma Hadon, la bête destinée au sacrifice. Dans les anciens temps, il y avait plus de cinq cents ans, un homme aurait été dans la cage, enfermé jusqu'au moment où il serait mis en pièces sous les ongles et les dents des adoratrices. On disait que des mâles humains étaient encore les victimes de tels rites dans des régions écartées. Bien que cette pratique eût été proscrite par la loi, il n'y avait eu que peu d'exécutions pour avoir transgressé cette interdiction. Il était défendu à la police masculine de pénétrer sur les lieux du crime allégué et les prêtresses chargées de l'enquête avaient nettement tendance à être indulgentes.

Sauf pour les cérémonies de cette nuit, aucun animal mâle n'était gardé dans l'île. Mais ce soir, un léopard mâle avait été amené et serait mis en pièces. Le fauve tuerait et blesserait sûrement quelques femmes, mais dans leur frénésie, celles-ci seraient intrépides, sans aucune crainte de ce qui pourrait leur arriver.

La cérémonie allait être interrompue, ce qui était, d'une certaine manière, regrettable. Puisqu'il était, de toute façon, coupable de regarder. Hadon aurait aimé voir au juste comment le léopard se comporterait. Combien de femmes le félin emporterait-il avec lui dans la mort ?

Hadon s'était attendu que les soldats se déploient à ce moment, sur un signe de leur commandant, pour foncer sur les femmes. Mais l'officier avait apparemment d'autres idées. Il regardait toujours, attendant quelque chose.

Soudain, Hadon sut ce que c'était. Bien sûr ! Awineth n'était pas là ! Il n'y avait aucune raison d'attaquer si elle n'était pas présente.

Où était-elle ? Probablement quelque part dans le pays sauvage, peut-être dans le village de pêcheurs ou peut-être encore dans la vallée au-delà des montagnes de l'ouest. Ou elle pouvait avoir continué avec les autres dans les montagnes de l'est mais cela semblait peu vraisemblable. Ils auraient laissé des traces et les soldats les auraient suivies.

L'officier quitta l'arbre et retourna sur la plage.

Hadon regarda de nouveau vers les feux et vit pourquoi il l'avait fait. Awineth était à présent debout devant le feu du milieu, criant si fort que cela s'entendait par-dessus la musique et les clameurs des autres.

Elle offrait une image à la fois sauvage et splendide, d'une taille moyenne, avec sa longue chevelure d'un noir de jais. Son visage était d'une beauté frappante et hardie, ses yeux étaient grands et gris foncé mais semblaient noirs à cette distance. Sa peau était d'une blancheur de lait. Ses seins étaient lourds mais magnifiques et leur bout était peint d'écarlate ; son épaisse toison pubienne était teinte en vert en l'honneur de Karneth. Elle était baignée de sueur, son visage, ses seins

et ses cuisses étaient couverts de salive noire. Ses mains étaient tachées de sang, ce qui signifiait qu'elle avait fait un sacrifice préliminaire à l'intérieur du temple, assistée des plus importantes prêtresses seulement. La victime devait avoir été un corbeau si ce qu'Hadon avait entendu dire était exact.

Derrière elle se tenaient les grandes prêtresses de l'île, une jeune femme, une femme d'âge moyen avec de nombreuses taches de naissance et une très vieille femme toute ratatinée avec les cheveux blancs, et des seins qui lui pendaient presque jusqu'au nombril. Sa bouche était barbouillée de sang ; elle devait avoir bu au cou de l'oiseau décapité. Oui, elle tenait sa tête dans une main griffue.

La musique se tut, les voix s'éteignirent quand toutes les assistantes se tournèrent vers Awineth. Elle continua son chant hurlant mais Hadon, quoiqu'il pût distinguer les syllabes, n'en comprenait pas un mot. Elle devait s'exprimer dans ce langage rituel secret dont son ami Hinokly avait dit qu'il était en réalité la langue parlée au temps où le héros Gahete avait débarqué sur l'île inhabitée de Khokarsa.

Hadon se rapprocha des soldats, restant dans l'ombre des arbres, se laissant flotter en s'accrochant aux herbes et à la boue. Il s'arrêta quand il fut à une quarantaine de pieds du plus proche piquier.

« Nous avancerons par groupes de six en courant, disait le commandant. Nous nous emparerons d'Awineth, ensuite toi, Tahesa, et ton escouade, vous fouillerez le temple à la recherche de la petite fille. Je ne crois pas qu'elle y soit. Ce n'est pas l'habitude, autant que je le sache, d'admettre des fillettes ici. Mais elle pourrait avoir été enfermée dans une pièce afin qu'elle ne puisse pas voir les rites. Ces femmes vous attaqueront, alors défendez-vous.

« Après que nous aurons saisi Awineth, nous irons au temple lui-même et formerons un demi-cercle à l'entrée pendant que Tahesa cherchera la petite fille. Je te donne deux minutes, Tahesa ; le bâtiment n'est pas grand. Puis nous regagnerons les canots. »

Hadon, l'oreille près de l'eau, entendit l'homme le plus proche de lui murmurer : « Je n'aime pas ça, Komseth.

— Moi non plus, répondit ce dernier, mais on s'en fout, nous sommes sous la protection de Resu, non ? Et qu'est-ce que des femmes nues, sans armes, peuvent faire contre nous ? De plus, pense à la prime. Nous pourrions prendre notre retraite, quitter cette maudite armée.

— C'est tout de même un sacrilège », fit celui qui avait parlé le premier.

Silence là-bas ! dit le commandant. Tahesa, prends le nom de ces hommes. Et puis non, laisse tomber ; ils nieront le fait, de toute façon. On n'a pas de temps à perdre pour ça. »

Les soldats se levèrent et attendirent l'ordre de charger. Hadon

regarda les femmes. Awineth, psalmodiant un chant plaintif, marchait vers la cage. Les femmes se rangèrent en rond autour d'elle, la cachant à la vue ainsi que la cage. « Bon ! fit le commandant. Elles ne nous verront pas jusqu'à ce que nous soyons sur elles. »

Awineth avait interrompu son chant. Ce fut le silence, à part les grondements du léopard, puis, sur un cri d'Awineth, les femmes se ruèrent, en hurlant et vociférant.

« Suivez-moi ! » beugla le commandant. Il bondit en avant, les soldats sur ses talons, entre les deux chênes qui encadraient le haut des marches.

Hadon attendit que les six derniers hommes eussent monté l'escalier. Il se leva, courut à la plage – pas moyen d'aller à l'aide d'Awineth et de Kho sans marcher sur le sol de l'île, que la Toute-Puissante Kho et Karneth le pardonnent – et empoigna la proue du long canot le plus proche. Le bateau glissa dans l'eau où il le poussa à la dérive.

Il courut au second canot et fit de même.

Derrière lui s'entendaient des cris, des hurlements et le rugissement du léopard, mais il n'avait pas le temps de se redresser et de regarder.

Lorsqu'il eut poussé le sixième long canot sur le lac, il était hors d'haleine. Le vacarme dans l'île était effrayant, cependant il ne se détourna pas une seule fois de sa tâche. Il restait six canots plus petits à lancer à la dérive à la suite des longs canots, et un dernier dans lequel il embarquerait. Il poussa et tira, et au bout d'un temps qui lui sembla long, il fut dans un canot et rama pour contourner l'île. Quand il se trouva de l'autre côté, derrière le temple, il tira le bateau à terre.

Puis il s'assit un instant pour se reposer. Pour autant qu'il sût, les soldats pouvaient avoir capturé Awineth et être en train de l'emmener en hâte vers la plage. Il espérait que non. Plus sa capture prendrait de temps, plus les canots auraient dérivé loin.

D'après les bruits, les soldats n'avaient pas la tâche facile. Et ils ne pouvaient pas s'y attendre. Les femmes étaient environ quatre-vingts, prêtresses et femmes du village sur le lac ouest. Cette profanation les aurait mises en furie. Leur manque d'armes ne les empêcherait pas d'attaquer les hommes. Rendues folles par la drogue, elles se lanceraient sur eux sans crainte de la mort. Les hommes, bien que se battant pour leur vie, se sentiraient malgré tout gênés. Ils ne pourraient surmonter le conditionnement de toute une vie. Pas au début, en tout cas. Mais lorsqu'ils se trouveraient menacés, ils n'hésiteraient plus.

Il se leva et contourna le temple à grands pas sur un dallage de pierres plates et rondes. Arrivé près de la façade, il examina les alentours. Il n'y avait plus apparence d'ordre parmi les soldats à

présent. Ils tournaient en rond dans la mêlée, chacun se battant pour soi. Au moins vingt gisaient à terre devant les grands feux. À peu près le même nombre de femmes étaient mortes. Pendant qu'Hadon regardait, trois hommes tombèrent, chacun attaqué par deux ou trois femmes griffant, mordant, frappant. Une femme, les yeux vides, se releva au-dessus de l'un d'eux tenant dans sa main ses organes sexuels arrachés, un soldat lui enfonça sa pique dans le dos et s'écroula, les genoux pliant sous lui, quand une autre furie hurlante le saisit à bras le corps. Il tenta de sortir son glaive, mais une grosse femme musculeuse lui attrapa les oreilles, plaqua sa tête contre le sol et lui mordit le nez à pleines dents. Tous deux roulèrent hors du champ de vision d'Hadon.

Le léopard, la gueule dégoulinante de sang, tentait de s'échapper de la bagarre. Il bondit à travers la foule, fut à demi jeté à terre quand une paire de combattants tomba sur lui. Il roula de côté, se remit sur ses pattes et se trouva en face d'un homme, le glaive à la main. Le grand félin se ramassa, sauta et ses mâchoires saisirent le soldat à la gorge. Puis il virevolta, se dressa et lança une patte à toute volée. Une femme s'effondra, les seins arrachés.

Le fauve se rua à travers le tourbillon humain, esquivant, faisant des crochets, et il se trouva sur le chemin dallé qui menait à la plage. Sans doute traverserait-il le lac à la nage et s'enfuirait-il dans la forêt.

Hadon s'aventura un peu plus loin le long de la courbe de l'édifice. Maintenant il pouvait voir Awineth devant l'entrée, se débattant contre deux soldats. Le commandant sans casque, brandissant son *tenu*, et cinq piquiers étaient rangés en demi-cercle devant elle. Frappant d'estoc et de taille, ils luttaient contre une vingtaine de femmes. L'une d'elles empoigna la hampe d'une pique et se renversa en arrière, tirant d'un coup sec le soldat avec elle. Deux autres l'agrippèrent et les trois roulèrent dans la cohue. Là-dessus, Tahesa surgit de la porte, deux hommes derrière lui. Abeth n'était pas avec eux.

Tahesa cria quelque chose au commandant, qui se retourna un peu pour lui répondre. Une femme attrapa les chevilles de l'officier et lui tira les pieds. Il tomba lourdement sur le dos, sa tête frappant la pierre. Tahesa fendit le crâne de la femme, mais une autre saisit son bras et il disparut.

Voyant cela, le reste des hommes perdit tout courage. Ils s'enfuirent le long du temple à l'opposé d'Hadon – il en fut bien content –, poursuivis par une meute poussant des hurlements et des cris perçants.

Awineth s'appuya contre l'encadrement de l'entrée, la bouche pendante, les seins houleux.

Hadon jeta un regard sur le spectacle autour des feux. Les soldats

survivants fuyaient, jetaient leurs armes, uniquement décidés à gagner les canots. Peu d'entre eux atteignirent les chênes et ceux qui y parvinrent allaient se trouver pris au piège. Il leur faudrait nager pour s'enfuir et il était douteux qu'alourdis par leur cuirasse de cuir et leur casque, ils puissent échapper aux femmes.

Hadon courut rapidement le long de la façade du temple vers Awineth. Elle leva les yeux quand il fut devant elle, son visage se tordit et, hurlante, elle se jeta sur lui. Ce n'était pas inattendu puisque, pour elle, il n'était simplement qu'un autre intrus mâle. Même si elle l'avait reconnu, elle l'aurait probablement attaqué. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait été folle de rage contre lui parce qu'il était resté en arrière pour protéger Lalila. En fait, elle avait tenté de poignarder celle-ci.

Il lui lança un coup de poing au creux de l'estomac. Elle se plia en avant, vomissant un liquide noir sur lui, et s'affaissa dans ses bras. La jetant sur son épaule, il courut aussi vite qu'il put vers l'arrière du temple. Il y avait quelque agitation par-là, mais de l'autre côté. Hadon atteignit le canot sans être vu et déposa Awineth au fond. Il poussa l'embarcation à l'eau, y monta et se mit à ramer. Juste avant l'aube, il pénétra dans l'étroite rivière qui s'alimentait au lac. La végétation se referma autour d'eux, les cachant à la vue des soldats qui étaient restés à terre. Awineth avait repris ses sens, mais elle était trop malade pour faire autre chose que gémir et le regarder avec des yeux furieux. Peu après, elle fut suffisamment remise pour l'agonir d'injures. Il n'avait attendu aucune gratitude.

Chapitre VII

Trois heures plus tard environ, le canot quitta la rivière et fut sur le lac occidental. Celui-ci avait trois milles de large. À en juger d'après sa forme telle qu'il l'avait vue la veille de la montagne, sa longueur était de six ou sept milles. La forêt de chênes l'encerclait ; et au-delà, plus haut, poussaient les pins. Le soleil illuminait les voiles carrées vertes de nombreux bateaux de pêche de différentes tailles. Ici et là, des canots, propulsés par des pagayeurs, traînaient des seines derrière eux.

Hadon se dirigea vers l'île distante d'à peu près un mille, mais s'arrêta plusieurs fois pour répondre aux questions des pêcheurs. Ils étaient de race khoklem presque pure, descendants de ceux qui avaient peuplé les premiers la grande île de Khokarsa. Ils étaient de courte taille, avec le nez camus, les lèvres épaisses et les cheveux raides. Leur peau était plus sombre que celle des habitants des villes qui étaient des métis des Khoklems et des Klemsaasas arrivés plus tard. Les hommes portaient des chapeaux ronds en paille à large bord et des pagnes. Les femmes des chapeaux coniques en paille sans bord et des pagnes. Les enfants ne portaient rien. Sur le front de tous était peint un poisson cornu, bleu, stylisé.

Hadon avait quelque difficulté à se faire comprendre car ces gens parlaient un dialecte local. Leur vocabulaire était différent et ils avaient conservé quelques consonnes cliquetantes qui avaient été abandonnées dans le khokarsan courant plus de mille ans auparavant.

Awineth le remplaça alors. Elle les comprenait beaucoup mieux, bien que pas entièrement, parce que leur idiome ressemblait au langage rituel des prêtresses. Lorsqu'ils apprirent qu'elle était la reine Awineth, la grande prêtresse, ce fut un tumulte. Ils avaient su qu'elle était sur l'île de Karneth, parce qu'en arrivant au lac oriental, Awineth avait ordonné au reste du petit groupe de poursuivre sa route. Maintenant, en apprenant les événements de la nuit précédente, les villageois étaient inquiets. Plusieurs canots partirent immédiatement quand Awineth leur commanda d'aller à l'île et d'en ramener leurs femmes. Ils devaient aussi en ramener les prêtresses, si elles étaient encore vivantes et si elles ne refusaient pas d'abandonner leur temple.

Hadon et Awineth passèrent sur un bateau de pêche qui les emmena à un village sur une île d'environ cent pieds de large et un demi-mille de long, dont le rivage était parsemé çà et là de huttes. Le

village entouré d'une palissade était sur la rive nord. Les tam-tams des bateaux avaient averti les habitants de leur venue et une foule les attendait donc sur le débarcadère. Elle était surtout composée d'enfants, avec quelques hommes âgés et des femmes trop vieilles pour participer aux rites en l'honneur de Karneth.

Au premier rang, souriants, se trouvaient Hinokly, Kebiwabes, Paga et la petite Abeth. Mais leurs sourires s'évanouirent quand ils ne virent pas Lalila.

Hadon sauta sur le plancher du débarcadère et les embrassa l'un après l'autre. La belle petite Abeth, aux cheveux d'or et aux yeux violets, se jeta dans ses bras et réclama sa mère en pleurant.

« Lalila est en sécurité ! » cria Hadon pour se faire entendre par-dessus le bruit des voix. « J'ai dû la laisser dans le col du Sud. Nous irons la chercher dès que j'aurai pris un peu de repos. »

Awineth débarqua, aidée par le chef du village et elle lui parla rapidement. Il se retourna et cria jusqu'à ce qu'il obtînt l'attention de tous. Un homme courut au plus grand bâtiment, une maison longue construite en rondins de pin et de chêne, et couverte de têtes sculptées de bêtes, d'oiseaux, de poissons et de génies du lac et de la forêt. Une minute plus tard, l'homme apparut au sommet de la maison et se mit à tambouriner sur un grand tam-tam. Les bateaux qui étaient encore sur le lac se tournèrent pour revenir vers l'île.

Awineth appela Hadon à elle.

« Le reste des soldats devraient être en route pour venir ici. Ils n'auront pas eu de canots, mais ils ont des haches et peuvent construire des radeaux. Ces villageois sont des gens pacifiques ; ils ne connaissent pas grand-chose de l'art de se battre. Je pense qu'il vaut mieux que nous continuions notre chemin. Au-delà de la première vallée s'en trouve une autre qui est grande et bien peuplée de fervents fidèles de Kho. En fait, il y existe un collège de prêtresses où nous serons à l'abri. Le col qui mène à la vallée est piégé et peut être coupé à tout moment. Nous serons en sécurité pour longtemps et, de là, je pourrai conduire ma campagne de reconquête.

— Me demandez-vous un avis ou est-ce une décision ? dit Hadon.

— Je désire ton avis. Après tout, tu es un soldat. Et tu aurais été mon époux... si Kho n'en avait décidé autrement.

— Êtes-vous en état de continuer ? Vous avez été éveillée toute la nuit et devez être terriblement fatiguée après notre fuite et ces... rites effrénés. Quant à moi, je suis trop épuisé pour marcher, sans parler de courir.

— Si je le peux, tu le peux, dit-elle avec hauteur. De plus, je ne songeais qu'à aller juste assez loin pour que nous puissions nous terrer dans un coin et dormir. Nous n'avons aucune envie d'être sur cette île quand les soldats viendront.

— Nous ne pouvons pas essayer de passer par le col principal, dit-il. Pour autant que nous le sachions, des soldats peuvent y avoir été envoyés pour le tenir. Les pêcheurs ne connaissent-ils pas d'autres passages, que des étrangers ignoreraient ?

— Le chef m'a dit qu'il en existe un. Il est difficile mais peut être franchi. Quelques-uns de ses hommes nous guideront.

— Alors je pense que les autres de la tribu devraient nous suivre, en marchant sur nos traces afin d'embrouiller les soldats. Lorsque nous arriverons à un endroit où nous ne risquons pas de laisser d'empreintes, un endroit rocheux, par exemple, ils s'en iront dans une autre direction, ce qui égarera nos poursuivants.

— Voilà le genre d'avis que je désire », dit-elle. Elle le regarda dans les yeux un instant et reprit : « J'ai besoin de toi, Hadon. Je veux que tu prennes notre tête, pour protéger ta Reine et la principale représentante de la grande Kho. Si tu penses à retourner en arrière pour aller chercher cette sauvagesse à cheveux jaunes, cette chienne de Lalila, oublie-le.

— Elle ne peut pas marcher ! protesta Hadon. Vous le savez ! Elle mourra de faim !

— Ce sera une mort encore trop douce pour elle ! »

En entendant cela, et en voyant son sourire de triomphe et de haine, Hadon se sentit chanceler. Un choc le traversa et, durant un moment, il vit rouge.

« Oserais-tu ? » s'écria Awineth d'une voix aiguë. Il se rendit compte qu'il avait levé le poing et qu'elle avait reculé.

Il prit une profonde respiration et baissa la tête. « Ce n'est pas un ordre digne d'une grande souveraine, dit-il d'une voix qui tremblait. Condamner une femme qui ne vous a rien fait de mal...

— Rien fait de mal ! s'écria Awineth. Rien fait de mal ! Elle m'a volé ton amour ; elle t'a ensorcelé ! Elle est vraiment la Sorcière-venue-de-la-mer, Hadon ! Elle t'a enlevé toute ta raison, elle a fait de toi un traître ! Et tu sais ce qui arrive aux traîtres, Hadon ! Et tu n'es pas seulement un traître à la Reine, Hadon ! Tu es un blasphémateur, un infidèle ! Se retourner contre celle qui parle au nom de Kho, c'est se retourner contre Kho Elle-même !

— Je ne vous ai pas trahie. Je me suis battu pour vous, je vous ai aidé à échapper à Minruth ! Seriez-vous libre aujourd'hui si ce n'était moi ? Si je n'étais pas resté pour défendre le défilé, seriez-vous libre ?

— Tu es resté à cause de Lalila, pas à cause de moi ! rétorqua-t-elle.

— Je suis resté pour vous deux. Même si elle avait pu marcher, je serais resté !

— Oui, afin de les retarder assez longtemps pour *qu'elle* puisse s'échapper. »

Le chef lui dit quelque chose. Elle se tourna et parla rapidement. Puis elle dit à Hadon : « Il veut savoir si tu es un ami ou un ennemi. Il dit qu'on peut t'abattre maintenant si je l'ordonne. »

Hadon réprima les mots qui lui étranglaient la gorge.

« Et quels sont vos ordres ? »

— Que nous partions immédiatement. »

Elle se mit à parler de nouveau au chef. Hadon s'éloigna et s'assit sur le seuil de la maison longue. Abeth apeurée par leur dialogue coléreux courut à lui. Il la prit sur ses genoux et la serra dans ses bras. Ses trois amis l'entourèrent.

Paga, le nain, parla le premier.

« Avez-vous vraiment l'intention de laisser Lalila là-bas ? Pour qu'elle meure ? »

Hadon leva les yeux. « Vous êtes tous mes amis, dit-il à voix basse. Je sais que vous ne me trahirez pas. Non, je n'ai pas l'intention de l'abandonner. Mais je dois faire semblant d'obéir à Awineth. Si je ne le fais pas, elle me fera tuer. Quand nous serons dans la forêt, je vous quitterai à la première occasion. Mais c'est une chose difficile à faire, amis. Elle soulève des problèmes. Comment pourrai-je vous rejoindre si j'ai désobéi à Awineth et si je ramène Lalila avec moi ? Awineth est capable de nous faire tuer tous les deux.

« Alors que dois-je faire ? Si Lalila et moi ne vous rejoignons pas, elle ne reverra jamais Abeth. Elle ne pourrait pas le supporter, elle a déjà eu assez de chagrin.

— Allez d'abord chercher Lalila, dit Paga. Puis réfléchissez au moyen de reprendre Abeth à Awineth. Mais n'oubliez pas que je veux être avec Lalila et sa petite fille. Moi aussi j'aurais un profond chagrin si quelque chose devait arriver à l'une ou à l'autre. Mais je ferais alors en sorte qu'Awineth n'y survive pas. Elle n'aurait que très peu de temps pour jouir de sa vengeance. »

Kebiwabes et Hinokly furent choqués. Même s'ils n'aimaient pas Awineth, ils la tenaient en grande révérence. C'était un blasphème rien que de penser à faire du mal à la Grande Prêtresse.

« Il doit y avoir un moyen, dit Kebiwabes. Vous êtes trop fatigué pour réfléchir clairement pour le moment. Une fois que vous vous serez reposé, vous trouverez un moyen. Sans qu'il soit nécessaire de tuer Awineth.

— C'est Paga qui a dit cela, pas moi, dit Hadon. Quoique, en y pensant... »

Il se tut. Inutile de perturber davantage ses amis.

« Quand vous partirez, reprit Paga, emmenez-nous avec vous, Abeth et moi. Ainsi vous n'aurez plus besoin de revenir.

— Tes jambes sont trop courtes, Paga. Et la petite me retarderait aussi. Il faut que je retrouve Lalila le plus vite possible. Elle n'a pas

beaucoup d'eau ni de nourriture, et il y a les léopards et les hyènes contre lesquels elle ne pourrait pas se défendre.

— Emmenez-nous jusqu'à une certaine distance, alors. Laissez-nous là où nous serons cachés aussi bien des gens de Minruth que d'Awineh. Et puis revenez avec Lalila.

— Et où irez-vous après ? demanda Hinokly.

— Très loin.

Et vous passerez le reste de votre vie à fuir et à vous cacher ?

— Qu'avons-nous fait d'autre, Lalila, la petite et moi durant des années ? répliqua Paga irrité. Que fait à présent la grande et glorieuse Reine du puissant empire de Khokarsa ? Elle fuit et se cache. Mais je ne me propose pas de vivre le reste de ma vie à la manière d'un lièvre. Non, je connais un endroit où nous pourrions aller et être loin de Minruth et de tous les autres fléaux qui font de cette nation, prétendue *civilisée*, un pays maudit. »

Paga lança un regard courroucé autour de lui. Hadon l'étudia. Quoique le nain lui vînt à peine au creux de l'estomac et qu'il fût un sauvage venu des terres glacées au-delà de la Mer Extérieure, il était extrêmement intelligent. Peut-être même était-il le plus fin et le plus perspicace de leur groupe.

Il avait une grosse tête surmontée d'une masse touffue de cheveux bruns parsemés de gris. Ses épaules étaient aussi larges que celles d'Hadon ; ses bras étaient musculeux et longs. Son torse était épais, long et ventru. Si seulement ses jambes n'avaient pas été si courtes, il aurait probablement fait un homme d'une stature impressionnante. Effrayante peut-être. L'un de ses yeux était couvert d'une taie, laiteux et entouré d'un épais tissu cicatriciel. Sa barbe inculte en broussaille lui tombait presque jusqu'à son nombril couturé. Quand il ouvrait la bouche, il montrait des dents d'une taille extraordinaire, comme celles d'un animal.

Sa mère l'avait abandonné dans le désert peu après qu'il fut né. Quelque chose en lui la repoussait, quoiqu'il se pût que ce fût parce qu'elle était malade ou qu'elle avait fait un rêve de mauvais augure à propos de lui. En tout cas, il avait été lancé contre une pierre et avait perdu un œil en la heurtant. Sa mère était partie et son père, bien qu'il l'eût cherché, ne put le retrouver.

Paga prétendait qu'il serait mort si une louve ne l'avait découvert et emporté dans sa tanière. Au lieu de le dévorer, elle l'avait élevé avec ses louveteaux.

Hadon ne savait pas si c'était vrai, mais ne voyait pas de raison pour que Paga mente. On racontait dans tout Khokarsa des histoires de bébés qui avaient été adoptés par des femelles d'animaux : d'ours, de hyènes, de chiens sauvages, de lions. Il n'en avait jamais rencontré aucun ; c'était toujours arrivé dans le lointain passé ou dans des pays

éloignés.

Quelle que fût la vérité de son histoire, Paga avait été réadmis dans sa tribu natale. Là, il avait trouvé Wi, qui devint son seul ami. Paga avait fait une hache pour Wi d'une étoile tombée du ciel, un bloc de ferra-nickel. Wi s'était servi de cette hache pour tuer un géant qui tyrannisait la tribu.

Paga avait une autre amie, Lalila. Elle avait été trouvée dans une caverne par Wi, qui l'avait ramenée chez lui, bien qu'il eût déjà une compagne et un enfant. Les femmes ne l'aimaient pas, elles disaient qu'elle était une sorcière venue de la mer et qu'elle devait être mise à mort. Elle apportait le chagrin et le malheur avec elle.

Paga avait haï toutes les femmes à cause de ce que sa mère lui avait fait. Lalila, toutefois, le traita avec gentillesse et gagna ainsi son affection. Il était prêt à mourir pour elle, à mourir si elle s'en allait de sa vie.

Plus tard, le glacier près du village de Wi avait avancé et forcé les habitants à fuir. Lalila se trouva séparée de Wi, mais elle nagea à travers les eaux glacées jusqu'à l'iceberg sur lequel Wi et Paga s'étaient réfugiés. Malgré que cet iceberg fondit en flottant vers le sud, ils réussirent tous trois à atteindre la terre ferme. De la côte, ils gagnèrent le village natal de Lalila, très loin dans l'intérieur. Il était abandonné ; les habitants étaient morts d'une épidémie ou avaient fui des ennemis.

Là naquit l'enfant que Lalila eut de Wi. Peu après, celui-ci fut tué en défendant sa femme et son enfant, maniant sa grande hache jusqu'à ce qu'il y eût une pile de cadavres devant lui. Tout semblait alors perdu quand un étranger apparut armé d'un arc et de flèches. Il tua les sauvages et prit Lalila, son enfant et Paga sous sa protection. Puis Lalila avait été enceinte de lui, mais elle fit une fausse couche.

L'étranger les emmena vers le sud et, après avoir longtemps erré à l'aventure, ils se trouvèrent de l'autre côté de la Mer Extérieure. Là, ils rencontrèrent l'expédition dont Hinokly faisait partie. Les Khokarsans crurent que l'étranger était Sahhindar, le dieu exilé du bronze, des plantes et du temps, le jeune frère de Resu. Sahhindar, usant de son autorité en tant que dieu supposé, ordonna à cette expédition de ramener ses trois compagnons à Khokarsa. Il leur ordonna aussi de bien les traiter car il viendrait un jour à Khokarsa pour s'assurer de leur bien-être.

Jusque-là le dieu Sahhindar n'avait pas reparu mais souvent les divinités ne se montraient pas sous leur véritable apparence et se manifestaient sous un déguisement.

« Très bien, Paga, dit Hadon. Où se trouve cet endroit ?

— C'est l'endroit dont vous parliez souvent tandis que nous errions par les savanes. Un endroit qui est loin dans le sud, à

l'extrémité de la mer du Sud, dans les montagnes. Votre ville natale,
Hadon. Opar. »

Chapitre VIII

Kebiwabes le réveilla en lui secouant rudement l'épaule. Il resta un moment couché sans bouger ni parler jusqu'à ce que le barde lui chuchote avec véhémence : « Hadon, il est temps ! Hadon, pour l'amour de Kho, réveillez-vous ! »

Le ciel était noir, couvert de nuages qui promettaient encore de la pluie. Il tourna la tête et vit que le feu de camp était presque mort. Un homme enveloppé dans une couverture était assis à côté, la tête penchée en avant. Il ronflait.

Les autres étaient allongés sous les pins, dans leurs couvertures, et silencieux. Non. Quelques-uns n'étaient pas là. Hinokly, Paga, Abeth.

« Ils sont derrière un arbre, dit Kebiwabes, nous vous avons laissé dormir jusqu'à ce que nous ayons fait tous nos paquets. Vous avez besoin de tout le repos que vous pouvez prendre. »

Hadon se leva et enroula rapidement sa couverture autour de son propre paquet. S'assurant qu'il avait bien ses armes – il était encore si somnolent qu'il n'avait pas les idées très claires –, il partit en trébuchant derrière le petit barde. Hinokly, Paga et Abeth l'attendaient sous leur arbre comme Kebiwabes l'avait dit. Hinokly portait la fillette dans ses bras, mais elle était éveillée. Ses yeux semblaient de grands trous noirs dans une vague blancheur. Avant qu'ils s'en aillent sans bruit et lentement, il se retourna pour un dernier regard. Awineth était une forme noire sous un arbre, entourée de quatre des villageois. Avec la sentinelle et deux autres, cela faisait sept. Tous étaient des chasseurs, pas des pêcheurs, entraînés à pourvoir le village de gibier de la forêt, connaissant bien les montagnes. Ils seraient de bons traqueurs. Hadon, cependant, pariait qu'Awineth ne perdrait pas son temps à les envoyer à sa poursuite. Elle tempêterait et ragerait un moment, et parlerait de ce qu'elle lui ferait s'il était pris. Mais elle saurait aussi qu'elle était en danger tant qu'elle resterait dans cette vallée.

Bien que cela l'handicaperait, il avait décidé d'emmener ses amis et la fillette avec lui. Il ne pouvait pas prendre le risque qu'Awineth, dans sa fureur, puisse les tuer tous. Pour autant qu'il sût, elle avait peut-être déjà l'intention de le faire de toute façon. Une fois qu'elle se serait servie d'eux pour l'aider sur son chemin périlleux jusqu'à la forteresse, elle pourrait s'en débarrasser. Elle haïssait Hadon, Abeth était l'enfant de la femme qu'elle haïssait le plus ; elle serait donc

assassinée. Et Awineth tirerait satisfaction d'avoir supprimé des amis d'Hadon qui avaient été témoins de son humiliation.

Ils marchèrent silencieusement dans l'obscurité, butant de temps à autre dans des arbres ou des buissons. Le sentier qu'ils avaient pris était étroit et sinueux ; ils le sentaient plus qu'ils ne le voyaient. Deux heures plus tard, ils avaient descendu une bonne partie de la pente. Le soleil se leva et ils avancèrent plus vite. À midi, ils s'arrêtèrent pour manger les vivres qui étaient dans leurs paquets.

« Nous ne pouvons pas couper tout droit à travers la vallée, dit Hadon. Il faut que nous la contournions assez haut sur la pente. À partir d'ici, nous allons quitter le sentier. Les broussailles nous ralentiraient encore davantage plus bas. »

Après avoir mangé, il escalada un grand pin. Il était près du sommet quand il vit de la fumée s'élever du lac. Il examina soigneusement la vallée tout entière puis descendit.

« Le village est en feu. Les soldats doivent l'avoir pris.

— Et probablement massacré les pêcheurs, dit Kebiwabes.

— S'il en est ainsi, cela fera moins d'hommes pour venir à notre poursuite, dit allègrement Paga. Ces pêcheurs peuvent avoir l'air pacifique, mais ils auraient su se battre.

— Nous sommes dans une autre Époque de Malheurs, dit Hinokly le scribe. On comptera des milliers d'incendies comme celui-ci avant que ce soit fini. Il ne sera pas facile à Minruth de forcer les fidèles de Kho à admettre qu'Elle est inférieure à Resu. De plus, il y a bien des villes qui aimeraient être indépendantes. Elles saisiront cette occasion pour le faire.

— Espérons qu'Elle ne se dégoûte pas de nous tous et détruise le monde, dit Kebiwabes. Elle l'a fait une fois, voilà longtemps, avant que les Khoklem parviennent à la Kemu. Elle fut cependant clément et épargna un homme et une femme. Elle pourrait ne pas être aussi miséricordieuse la prochaine fois.

— Est-ce que ce fut un déluge qui engloutit tout sauf un unique couple ? demanda Paga.

— Oui, comment le savais-tu ? dit le barde.

— On racontait une histoire semblable dans ma tribu. Seulement ce ne fut pas Kho mais notre dieu, le Dormeur, qui envoya les eaux pour débarrasser la Terre de la race pernicieuse. Lui aussi laissa la vie à un couple. L'homme construisit un énorme radeau sur lequel il embarqua tous les animaux de la Terre. Un sacré radeau quand on réfléchit combien de bêtes, d'oiseaux et d'insectes il y a ! J'en ai vu assez pour surcharger un radeau aussi grand que cette montagne si elle était aplatie, même s'il n'en emportait que deux de chaque espèce. Et je sais qu'il doit exister beaucoup d'autres espèces de créatures que ce que j'ai vu. Il faudrait un radeau de six fois la taille de cette

montagne simplement pour qu'ils puissent y loger. Et un radeau vingt fois plus grand pour porter la nourriture nécessaire pour leur donner à manger jusqu'à ce que les eaux aient baissé.

« Et alors quoi ? Est-ce que les arbres et les plantes ne seraient pas noyés ? Qu'est-ce qui pousserait pour que les herbivores mangent ? Et les carnivores ne les dévoreraient-ils pas avant qu'ils meurent de faim ?

— Et aussi, d'où seraient venues les eaux ? Et où s'en seraient-elles allées ? »

Hinokly sourit, Kebiwabes et Hadon furent choqués. Puis Kebiwabes dit : « Tout est possible pour Kho.

— Selon les gens de mon peuple, ce ne fut pas Kho mais le Dormeur qui envoya le déluge. Votre divinité ressemble-t-elle à un éléphant, un éléphant velu, et dort-elle dans un énorme bloc de glace ?

— Kho prend bien des formes, dit Kebiwabes.

— Je pense que le Dormeur était un éléphant, plus gros et plus velu que celui que vous avez dans le Sud, dit Paga. Il a trouvé la mort dans la glace et cela l'a empêché de se putréfier. Et la glace a suivi doucement une vallée, entraînant l'animal mort jusqu'à la mer. Et ceux de ma tribu, ces stupides ignorants, l'ont pris pour un dieu^[1].

Tu penses donc que les prêtres et les prêtresses nous mentent ? dit Hadon.

Ils se sont d'abord menti à eux-mêmes.

Il serait plus sage, Paga, dit Hinokly, de ne pas exprimer ces pensées. Les prêtresses sont tolérantes. Elles veulent bien que des non-Khokarsans adorent d'autres divinités que Kho. Elles disent qu'en réalité ils adorent Kho parce qu'Elle est partout et est, en fait, toutes les divinités. Les divinités mineures ne sont que Ses différentes manifestations, mais les sans-dieu sont exilés et s'ils tentent de rentrer dans le pays, ils sont mis à mort.

« Les prêtres de Resu soutiennent que quiconque n'adore pas Kho et Resu doit être exécuté. Jusqu'ici leur manière de voir n'est pas devenue la loi mais si Minruth est vainqueur, il imposera la volonté des prêtres au peuple. »

Un long silence régna tandis qu'ils prenaient un autre sentier. Ils descendirent la pente des montagnes de l'ouest, se dirigeant vers le coin sud-ouest de la vallée. Ils s'arrêtèrent une fois en entendant des grognements d'ours quelque part aux environs. Hadon partit en avant, et repéra une femelle avec ses deux petits dans un trou. Il fit signe aux autres de le suivre. L'ourse, une grande bête brun roux, se dressa sur ses pattes de derrière et renifla l'air. Elle se laissa retomber au bout d'un moment et se remit à manger des baies.

À la nuit tombante, ils furent dans la forêt de chênes. Un feu

aurait eu trop de chances d'être vu ; ils mangèrent donc froid. Hadon trouva assez de grosses branches plates dans trois arbres pour qu'ils puissent s'y coucher, et ils s'y attachèrent pour passer la nuit. Leur sommeil fut interrompu de temps en temps par le feulement d'un léopard, les grognements d'une harde de porcs sauvages, le cri d'un animal saisi par un prédateur, le tapage d'une bande de singes inquiets. Ils s'éveillèrent à l'aube, avalèrent rapidement leur déjeuner matinal et reprirent leur marche sous les arbres épais. Ils avançaient plus vite à présent car le sous-bois était très peu broussailleux. Mais ils étaient de ce fait plus exposés à la vue.

Au bout d'un demi-mille, Hadon s'arrêta, la main levée. Les autres s'immobilisèrent derrière lui.

« Qu'y a-t-il ? dit Kebiwabes à voix basse.

— Des hommes. Qui viennent dans notre direction. Cachez-vous dans le creux derrière cet arbre. »

Tandis qu'ils s'y entassaient, Paga demanda : « Ont-ils des chiens ?

— Non, je ne pense pas. Nous les entendrions. Abeth, ne dis rien quoi qu'il se passe. Hinokly, si elle ouvre la bouche, fermez-la-lui avec votre main.

— Je ne dirai rien, dit Abeth. Je n'ai pas peur. » Mais sa pâleur et ses yeux élargis montraient qu'elle s'efforçait simplement d'être brave.

« Couche-toi, dit Hadon, et reste absolument tranquille jusqu'à ce qu'ils soient passés. »

Il se plaqua à terre, l'oreille contre le sol. Le barde, allongé près de lui, tremblait de tout son corps. Paga, de l'autre côté, était aussi ferme qu'un roc. Bientôt, un bruit assourdi de pas lui parvint faiblement. Les hommes ne passaient pas à plus de dix pieds d'eux. Ils étaient silencieux et marchaient à une allure rapide. L'odeur de corps qui n'avaient pas été lavés depuis longtemps parvint à son nez. Quelqu'un cracha bruyamment et on le fit taire. Hadon se demanda qui ils étaient. Les deux hommes qu'il avait vus en tête étaient sans cuirasse et portaient de gros paquets. Ce n'était certainement pas des soldats.

Puis il se souvint des hommes qu'il avait vus dans la vallée du haut de la corniche où il avait laissé Lalila.

Cependant, si c'étaient des marchands, comme il le pensait, pourquoi passaient-ils furtivement par la forêt ? Pourquoi si loin du village ? Était-ce parce qu'ils avaient été témoins de sa destruction ? Non, ils ne seraient pas aussi loin de la route. Ils seraient, soit retournés en arrière vers la plaine, soit passés par le col tout proche dans la vallée voisine.

Pouvaient-ils être des volontaires pour l'armée d'Awineth ? L'ordre avait-il été donné par les prêtresses de Kho de se rassembler

dans les montagnes où était le Temple, deux vallées plus loin ?

Cela ne semblait pas probable. À moins qu'il n'ait existé d'avance des plans pour une telle situation, prévoyant que ce Temple serait le quartier général d'Awineh.

À son idée, ces hommes étaient des hors-la-loi qui avaient emmené leur butin sur la côte pour le vendre. Ils y avaient trouvé la guerre civile et, comme les soldats étaient trop nombreux aux alentours, ils avaient battu en retraite.

Ou peut-être étaient-ce des bandits de la ville de Khokarsa qui avaient trouvé le pays plat trop dangereux pour eux et préféré se réfugier dans les montagnes – après avoir ramassé un peu de butin à emporter avec eux.

Le dernier de la bande passait. Hadon fit signe à ses compagnons de ne pas bouger. Il rampa hors du creux et regarda de derrière l'arbre. Au moins dix hommes étaient encore visibles, les autres avaient dépassé le tournant du sentier. Les deux premiers portaient un grossier brancard de branches.

Une femme y était couchée. Un rayon de soleil tomba sur une longue chevelure d'or.

« Lalila ! »

Chapitre IX

« Qu'avez-vous dit ? » chuchota Paga d'au-dessous.

Hadon se tourna, il était pâle, mais ne dit rien. Jusqu'à ce que le dernier homme ait dépassé le tournant, il ne leur parla pas.

« Abeth, ne crie pas. C'est promis ? »

Elle secoua la tête, le geste khokarsan pour oui. « Peut-être feriez-vous mieux, Hinokly, de lui fermer tout de même la bouche. Ils emportent Lalila ! »

Le scribe eut juste le temps d'empêcher la petite fille de crier. Elle se débattit contre lui puis, soudain, cessa et se mit à pleurer.

Les autres sortirent de leur trou. « Qui sont-ils ? gronda Paga. Que veulent-ils faire d'elle ?

— Qu'est-ce que n'importe quels hommes voudraient faire d'elle ? dit le barde. Quoique peut-être je puisse être injuste vis-à-vis d'eux.

— La seule chose que nous pouvons faire pour le moment, c'est de les suivre, dit Hadon. Ils sont peut-être très bien, mais si je me montre à eux, je pourrais bien découvrir qu'ils sont très mauvais. Et alors ce serait trop tard. Ils doivent être au moins trente-cinq, si c'est la même bande que j'ai comptée voilà deux jours. Beaucoup trop nombreux pour que nous puissions lutter, s'ils sont hostiles. »

Abeth monta sur le dos d'Hinokly et Paga porta le paquet du scribe. Tous les cinq se mirent en route, Hadon en tête à une cinquantaine de pas devant. Il garda en vue le dos du dernier homme, tout en restant assez loin en arrière et sur le côté de façon que si l'arrière-garde regardait derrière elle, il ne soit pas vu. En peu de temps, il eut une large avance sur ses compagnons. Le scribe avec sa charge et le nain avec ses jambes courtes ne pouvaient suivre son allure, et Kebiwabes avait reçu l'ordre de rester avec eux.

Au bout d'une heure, la caravane s'arrêta pour se reposer. Lalila s'assit alors et but un peu d'eau d'une gourde d'argile. Elle était pâle, les traits tirés, le visage fermé. Un homme grand et maigre à la barbe épaisse lui dit quelque chose. Elle détourna la tête tandis que lui et les autres ricanaient. Mais ils ne rirent pas. Apparemment, ils avaient des ordres de faire le moins de bruit possible.

Plusieurs d'entre eux conférèrent avec le grand maigre, très probablement leur chef, puis de nouveaux porteurs soulevèrent le brancard et ils reprirent la marche. Dans l'intervalle, ses compagnons avaient rattrapé Hadon.

« Je ne pense pas qu'ils soient amis, dit Hadon. Lalila ne semble pas à son aise. Ce doit être des hors-la-loi. »

La bande coupait à présent à travers la forêt vers l'ouest, quittant le sentier tracé. Hadon n'eut pas de difficulté à les suivre, bien qu'ils ne fussent pas visibles. Au bout d'un demi-mille de sous-bois de plus en plus épais, il tomba sur un autre sentier. C'était un layon dérobé, partant brusquement d'un chêne, et qui n'était apparemment pas souvent utilisé. Quelqu'un de peu habile à repérer des pistes ne l'aurait probablement pas remarqué.

Il ne savait pas s'il devait continuer ou retourner à son groupe. Décidant que Paga était assez bon pisteur pour voir son changement de route, il continua.

Après un quart de mille, les hors-la-loi firent de nouveau une pause. Hadon revint en arrière sur le layon pour s'assurer que ses compagnons ne l'avaient pas manqué. Les voyant qui sortaient justement des bois, il leur fit signe de suivre ses traces.

Les chênes s'éclaircirent, remplacés par des pins. La piste zigzaguait de droite et de gauche sur un terrain de plus en plus rude et escarpé. Hadon arriva au sommet d'un contrefort rocheux et vit en bas une petite vallée en cuvette. Au-delà, la montagne s'élevait encore de cinq cents pieds. À quelques centaines de pieds au-dessous de la cime, il aperçut une ouverture, de toute évidence une caverne. Plusieurs hommes étaient assis devant celle-ci, aiguisant des sabres de fer. En voyant cela, il fut certain qu'ils étaient des bandits, comme il était déjà persuadé qu'ils ne pouvaient pas être autre chose. Quelques-uns de ces sabres étaient ceux de *numatenus*, ce qui signifiait qu'ils les avaient volés ou avaient tué leurs possesseurs.

Des chèvres broutaient dans la petite vallée. Non loin d'elles, cinq hommes étaient étalés sous un chêne et buvaient à une outre en peau de bouc. Ils bondirent sur leurs pieds quand la caravane sortit des pins à la queue leu leu. Ils coururent à sa rencontre avec de grands cris et de vastes sourires.

Hadon se coucha à terre pour observer. Lalila fut portée vers la caverne tandis que les hommes qui étaient à l'entrée y pénétraient. Ils en resurgirent bientôt, suivis d'une douzaine d'autres. Lalila fut emmenée dans la caverne. Les porteurs de son brancard en sortirent bien vite pour aller se joindre à la beuverie et aux discussions. Tout le monde semblait très content à en juger d'après leurs rires.

Paga et les autres rejoignirent Hadon. « Ils ne doivent pas trouver souvent l'occasion d'avoir une femme, dit Kebiwabes. Pourtant ils ne la violent pas. Pourquoi ? La bande qui l'a amenée peut l'avoir déjà fait mais les autres... ils n'attendraient pas.

— Lalila est facile à reconnaître, dit Hadon. Minruth doit avoir fait savoir qu'il la veut et qu'il donnera une grosse récompense pour sa

capture – intacte. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ne l'ont pas ramenée à Khokarsa. »

Paga eut un sifflement et saisit le poignet d'Hadon. Il montrait de son autre main. « Voilà la raison ! »

Hadon regarda dans la direction de son doigt. Une femme s'était avancée hors de la caverne, dans le soleil. Elle se dressait là comme si elle se délectait de la chaleur et de la lumière. L'homme grand et maigre lui cria quelque chose. Deux hommes s'élancèrent vers elle et elle recula dans l'obscurité.

« Awineth ! » fit Hadon.

Chapitre X

Il n'était pas difficile d'imaginer ce qui s'était passé. Une partie de la bande de hors-la-loi, qui revenait de l'autre vallée, avait intercepté le groupe d'Awineth alors qu'il franchissait le col. Ses guides avaient probablement été tués, étant sans valeur en vue d'une rançon. Elle devait avoir annoncé qui elle était, espérant que cela pourrait les intimider et qu'ils la relâcheraient. Elle leur avait vraisemblablement promis une grosse somme s'ils la conduisaient au temple.

Au lieu de cela, ils l'avaient amenée là pour savoir ce que leur chef déciderait de faire d'elle. Lui, se rendant compte de quelle fortune il avait en main, la ramènerait à Khokarsa. Là, ses compagnons et lui seraient amnistiés, et deviendraient de riches citoyens. Leur caverne renfermait à présent un double trésor.

« Qui a dit que le crime ne paie pas ? gronda Hinokly.

— Ils vont se reposer cette nuit, dit Hadon. Demain leur chef enverra des messagers à la capitale pour annoncer à Minruth qu'ils ont les deux femmes. Ils négocieront pour obtenir tout ce qu'ils pourront puis ils prendront des dispositions pour amener les femmes. C'est pourquoi ils ont conduit Lalila ici. Et pourquoi ils ne l'ont pas violée. Le Roi ne voudrait pas d'une chair souillée par d'infests bandits.

— Alors nous avons le temps de faire quelque chose, dit Paga. Combien sont-ils ?

Environ cinquante et quelques, mais ils ne seront pas tous là en même temps. Une bande de cette importance mange une quantité de nourriture. Ils devront envoyer un certain nombre d'hommes à la chasse. Nous allons simplement rester bien tranquilles ici jusqu'à la tombée de la nuit. »

Peu après le crépuscule, les hommes, tous pris de boisson, se retirèrent dans la caverne. Deux d'entre eux empilèrent un grand tas de broussailles devant l'ouverture, et entrèrent par un passage qu'ils y avaient laissé. Avec des crochets, ils tirèrent encore davantage de broussailles afin de dissimuler même ce passage. Cette clôture était épaisse mais pas assez pour cacher toute la lumière d'un feu à l'intérieur de la caverne.

« Il doit exister une autre ouverture quelque part là-dedans, dit Hadon. Sinon, il n'y aurait pas de ventilation. »

Il partit après une brève discussion avec Paga qui voulait l'accompagner. Il descendit lentement la pente et contourna le

boqueteau où étaient gardées les chèvres. Elles bêlèrent après lui. Il n'y prêta pas attention, sachant que le bruit que faisaient les bandits couvrait celui des animaux. Il gagna le côté de la caverne et grimpa sur le haut de l'avancée rocheuse. Son nez le conduisit à la fumée qui s'échappait d'un orifice, une fissure naturelle dans le rocher.

Se tenant contre le vent, il approcha l'oreille du trou et eut la satisfaction de pouvoir distinguer quelques voix. Elles venaient d'hommes qui étaient autour du feu. D'autres voix n'étaient que des sons indistincts ou inarticulés, encore que l'ivresse avancée pût expliquer ceux-ci. Il en tira l'impression que la caverne était grande et s'enfonçait profondément dans la montagne. Il le fallait pour qu'elle pût abriter tant de monde confortablement.

Des heures lui semblèrent passer tandis qu'il essayait d'écouter. Il y avait tant de cris et de chansons à présent qu'il ne pouvait pas même entendre clairement la conversation de ceux qui se trouvaient presque directement au-dessous du trou. Soudain toutes les voix se turent, sauf une. Cette dernière, supposa-t-il d'après ses paroles, était celle du chef.

« Oui, par Kho, je l'aurai et moi tout seul ! Je n'ai pas eu de femmes depuis trois semaines ! La dernière était cette puante grosse femme de pêcheur que j'ai attrapée dans la forêt et j'ai senti le poisson durant une semaine après !

— Tu le sens encore ! » cria quelqu'un. De gros rires éclatèrent puis s'éteignirent.

« Vous avez entendu ce que la Reine a dit. Le Roi ne se soucie pas de sa chasteté. Tout ce qu'il veut c'est un corps en bon état qu'il puisse torturer. Il n'a pas l'intention d'en faire sa concubine, et il s'en fout complètement. N'est-ce pas Votre Majesté ?

— C'est vrai, fit la voix d'Awineth qui lui parvint faiblement.

— Alors, puisque Sa Majesté le Roi s'en fout, et Sa Majesté la Reine aussi, pourquoi ne pourrais-je pas l'avoir ?

— Et bon sang, dit un homme, si tu peux l'avoir, pourquoi donc ne pourrions-nous pas en profiter tous ?

— Vous le pourrez... demain ! Cette nuit, elle sera à moi tout seul ! Par les nichons d'Adeneth, regardez-la ! Avez-vous jamais vu pareille beauté ? Dans quel état sera-t-elle, tas de sales boucs, quand vous en aurez terminé avec elle ? Elle sera foutue ! Non, elle sera à moi d'abord... toute la nuit, ha, ha !

— Et qu'est-ce qu'on fera, nous ? demanda le même protestataire. On se masturbera pendant que tu la baiseras ? Par l'enfer, Tenlem, est-ce là une manière de tout partager en frères ? Tu avais promis...

— La ferme, Seqo, beugla Tenlem. La ferme ou je te tranche la gorge ! C'est moi qui commande ! Vous l'avez tous accepté ! Je dis donc que j'emmène cette femme et je me donne du bon temps ! J'y ai droit ! Si ce n'était moi, vous seriez tous pendus par les pieds sur la

place du marché, en train de saigner à mort, les couilles et le reste coupés ! Combien de fois vous ai-je sauvés, pauvres imbéciles ! Combien de fois vous ai-je dégoté un gros coup et ai-je tout arrangé de telle façon que nous l'avons réussi avec peu de pertes seulement ! Combien de fois, dis-je !

— Vas-y ! hurla Sequ. Mais pendant que tu seras dehors à nous frustrer du plaisir qui nous revenait – tu avais dit qu'on partagerait tout en frères, espèce de menteur – peut-être que, de notre côté, nous prendrons du bon temps avec cette femme-ci ! »

Un nouveau silence. Puis un rugissement, un cliquetis de métal et un cri.

Tenlem, un peu haletant, dit d'une voix forte : « Y en a-t-il d'autres qui veulent mourir ? S'il y en a, qu'ils le disent maintenant ! »

Awineth dit quelque chose, mais elle était trop loin pour qu'Hadon puisse distinguer ses paroles.

« Non, Votre Majesté, ils ne vous toucheront pas ! Ils ne vont pas perdre bêtement cent mille nasuhno et leur amnistie ! Ils sont saouls comme des cochons mais ils ne vous toucheront pas ! »

Les paroles d'Awineth, maintenant prononcées d'une voix plus haute, s'entendirent clairement.

« S'ils essayaient seulement, Kho les foudroierait !

— Ouais ! Kho les foudroierait, ha, ha ! Votre père ne semble pas se soucier beaucoup de Sa colère ! Il n'a pas été foudroyé, non ?... Viens ma belle aux yeux violets ! Je vais te montrer ce que c'est qu'un homme, un vrai ! »

Hadon se sentit envahi d'une tempête de rage, d'un désir presque irrésistible d'attaquer Tenlem quand celui-ci sortirait de la caverne. Mais il agrippa le rocher et s'y cramponna, tremblant de fureur. À son envie de tuer se mêlait la haine pour Awineth. Elle avait poussé le chef à violer Lalila, non pour se sauver elle-même, mais pour se venger.

La respiration courte, il rampa du trou jusqu'au bord du rocher, juste au-dessus de l'entrée de la caverne. Il se plaqua au sol quand une torche flamboya en bas. Deux hommes portaient Lalila. Tenlem marchait devant eux, la torche à la main. Lalila ne se débattait pas, elle semblait inerte, comme évanouie. Il ne croyait pas qu'elle s'était évanouie ; elle était trop énergique pour cela.

Quand le petit groupe fut à mi-pente, se dirigeant vers le boqueteau, Hadon se laissa glisser sur le rocher arrondi de la caverne. Il marcha rapidement dans l'obscurité, vaguement éclairé par la torche lointaine. Il ne fallait pas qu'il trébuche sur quelque chose et fasse du bruit.

Au lieu de les suivre directement, il obliqua sur la gauche. Les chèvres allaient et venaient au bout de leur longue corde, en bêlant.

Les hommes attribueraient l'inquiétude des bêtes à leur propre présence.

Il s'effaça derrière un arbre. Tenlem avait enfoncé la torche en terre. À présent, il piquait la pointe de son poignard dans le sol, près de la torche. Bien entendu, il s'assurait que Lalila fût à bonne distance de cette arme. Il retira son court jupon et sa bande culotte, et il la contempla.

Elle était étendue sur le dos, nue, immobile, muette.

Les deux hommes restèrent près de la torche et eurent un large sourire à l'adresse de Tenlem.

Celui-ci tourna la tête et rugit : « Retournez à la caverne, vous deux, espèces de hyènes !

Oh, allons ! fit l'un d'eux. Laisse-nous au moins regarder !

N'avez-vous donc tous deux aucune décence ? » dit Tenlem, et il beugla de rire. « Retournez à la caverne. Et faites en sorte de remettre la broussaille en place à l'entrée. Voulez-vous que les soldats aperçoivent la lumière ? »

Ils s'en allèrent à regret. « Foutez-moi le camp ! » s'exclama Tenlem. Il s'affala sur Lalila. Elle explosa, lui saisit le nez d'une main et le sexe de l'autre. Il hurla de douleur et les autres firent demi-tour. Tenlem la gifla de toutes ses forces. Elle le lâcha tandis qu'il hurlait : « Tu veux que je t'adoucisse un peu d'abord ! Ou tu veux me donner du plaisir ? »

Lalila ne répondit pas. Les autres s'éloignèrent d'une vingtaine de pas et se dissimulèrent derrière un arbre. Ils gloussaient de rire en se donnant des bourrades l'un l'autre.

Hadon s'élança, faisant un large crochet, et surgit de la nuit derrière eux. Il abattit le tranchant de son sabre sur le cou de l'homme qui se trouvait à sa gauche, se retourna et fit de même pour l'homme de droite. À peu près décapités, ils s'écroulèrent.

Hadon sortit de derrière leur arbre. Tenlem, toujours hurlant, était à demi accroupi sur Lalila. Ses mains la tenaient aux épaules, la clouant au sol. Elle se débattait sous lui en silence pendant qu'il lui criait de continuer à se tortiller parce que cela l'excitait encore plus. Soudain, son hurlement devint perçant. De toutes ses forces, Lalila lui avait lancé son genou entre les cuisses.

Tenlem roula sur le côté, se plia en deux, se tenant de nouveau le bas-ventre. Lalila se releva à quatre pattes, le visage tordu par la douleur de sa cheville et par la fureur. Elle se précipita vers le poignard planté près de la torche. Tenlem ne la vit pas, il était trop tourmenté par sa propre douleur. Elle saisit à la fois l'arme d'une main et la torche de l'autre, et elle se rua, toujours à quatre pattes, sur le bandit.

Hadon avança lentement vers eux, le sabre prêt.

Tenlem la vit alors et, tant bien que mal, se redressa sur les genoux, lui faisant face. Il lui cria de lâcher le poignard sinon il la mettrait en charpie. N'en tenant aucun compte, elle continua d'avancer jusqu'à ce qu'elle fût à quelques pieds de lui. Elle se releva à demi et poussa le bout enflammé de la torche sur lui quand il voulut se mettre debout. La torche l'atteignit en pleine bouche et, brillant de douleur, la tête à présent baissée, il recula.

Lalila se remit à quatre pattes et le suivit. Tenlem appela les deux hommes à son secours. Lalila se releva de nouveau sur ses genoux et arrêta son cri en lui enfonçant le bout de la torche dans la bouche. Il culbuta en hurlant et roula vers elle. Quand il la heurta, il la renversa presque. Elle le frappa sur la tête avec la torche puis lui plongea le poignard dans les côtes jusqu'à la garde.

Hadon courut à elle. Tenlem était sur le flanc, secoué de soubresauts, ses yeux devenant vitreux.

Elle s'assit, le regardant fixement, la bouche frémissante. Il s'agenouilla et la serra dans ses bras. « Comment as-tu... ? dit-elle enfin. Ça n'a pas d'importance. Tu es là ! Où sont les autres ? Où est Abeth ?

— Tout près. Écoute, je vais te laisser quelques minutes. Je les amènerai ici. Nous ne pouvons pas courir, nous ne pouvons aller assez vite à cause de ta cheville.

— Elle va mieux maintenant. Mais je ne peux toujours pas marcher bien loin.

— Je sais. Il faut donc que nous les empêchions de nous suivre.

— Comment le pourras-tu ? Ils sont si nombreux.

— Ne t'inquiète pas. Je vais revenir. »

Il fallut vingt minutes pour l'aller et retour. Abeth courut en pleurant à sa mère. Paga caressa la tête de Lalila. Hinokly et Kebiwabes lui adressèrent un sourire, bien qu'un peu mince. Hadon leur avait dit en chemin ce qu'ils devaient faire.

Laissant la fillette et Lalila dans le petit bois, les quatre hommes gravirent la pente vers la caverne. Hadon portait la torche. Arrivé à l'entrée, il la passa à Kebiwabes. « Ne mettez pas le feu aux broussailles avant que nous ayons bloqué complètement cette issue.

— Mais... et Awineth ? demanda le barde. Elle mourra, elle aussi.

— Je ne vois pas de moyen de la sortir de là ! dit Hadon, hargneux. D'ailleurs, cette chienne mérite de mourir !

— Elle est la Reine ! répliqua le barde. Et la grande prêtresse de Kho ! La déesse ne prendra pas cela à la légère ! De plus, si elle meurt, autour de qui se rassembleront les partisans de Kho contre Minruth ?

— S'il y en a la moindre possibilité, dit Hadon, je la tirerai de là. Mais les autres mourront ! »

Ils se mirent au travail avec la hache de Paga et les glaives pris

sur les deux hommes qu'Hadon avait tués. Quoique cela fût du bruit, celui-ci ne pénétra pas dans la caverne. Les broussailles déjà empilées devant étouffaient le son. Les parois étaient, de plus, épaisses et la bande qui était à l'intérieur faisait un vacarme insensé. En une heure, un énorme monceau de broussailles couvrait l'ouverture. Un autre tas fut gardé en réserve. La plus grande partie était de la verdure, mais entremêlée de branches et de bois sec.

L'absence de ventilation fit bientôt sortir des volutes de fumée, provenant du feu à l'intérieur de la caverne. Hadon entendit plusieurs hommes approcher dans le petit couloir qui servait d'accès aux grandes salles. Il arracha la torche des mains du barde et alluma autant qu'il put de branches et de feuilles sèches. Un cri retentit à l'intérieur et des hommes se mirent à tenter d'arracher la barricade.

Hadon attendit. Si certains réussissaient à forcer le passage, ils seraient aveuglés un moment, réduits à l'impuissance devant son sabre et les armes de ses compagnons.

Cela ne se produisit pas. Le bois sec s'enflamma rapidement, la verdure moins vite, mais elle émit des fumées suffocantes.

À mesure que la flambée grandissait, des cris et des hurlements s'élevèrent à l'intérieur. La fumée sortant à flots du trou au-dessus de la caverne. Apparemment personne n'avait encore pensé à le boucher et à couper ainsi l'appel d'air.

Hadon espéra qu'au moment où ils y penseraient, ils seraient trop suffoqués par la fumée pour pouvoir faire quoi que ce soit.

Des hommes se jetèrent contre les broussailles, essayant de forcer le passage. Les flammes les firent reculer un moment. Quelques-uns des plus affolés revinrent, tirant sur la barricade avec leurs mains nues, criant en se faisant brûler, implorant merci. Le feu devint une fournaise rugissante et les hommes battirent en retraite. Leurs quintes de toux se mêlèrent au pétilllement et au ronflement des flammes.

Hadon grimpa jusqu'au trou. Il ne put pas regarder en bas à cause de la fumée, mais plaça son oreille près du bord.

Il put entendre de violents accès de toux et un bruit comme si des pierres étaient poussées dans le trou. Il se leva et y enfonça sa pique. Elle frappa quelque chose de solide, quelqu'un poussa un cri aigu. Il la retira, la pointe ensanglantée.

Hinokly se hissa près de lui. La lueur du feu devant l'entrée laissait voir son visage tendu.

« Je comprends votre haine d'Awineth, dit-il. Et je serais d'accord avec ce que vous faites... si elle n'était pas la Reine. Mais elle l'est. Pour notre patrie, pour son peuple, vous ne devriez pas la tuer.

— J'ai réfléchi à cela moi aussi, dit Hadon. Encore qu'il soit peut-être trop tard à présent. Néanmoins, nous allons voir ce que nous pouvons faire. J'espère que nous n'aurons pas à le regretter. »

Paga émit de véhémentes objections. Les autres lui dirent qu'il n'était pas né dans le pays, qu'il ne comprenait pas leur profond attachement à leur Reine, grande prêtresse et principale représentante de la Déesse.

« Si vous la sauvez, vous n'en obtiendrez aucune gratitude, dit Paga.

— Peut-être », dit Hadon, se mettant à écarter les branches brûlées ou encore en feu.

C'était travailler comme dans un four. Quand ils eurent enfin tout enlevé à l'aide de leurs sabres et de leurs piques, ils étaient couverts d'ampoules et de brûlures et toussaient comme des malheureux. Ils se reculèrent un instant afin de laisser la fumée s'éclaircir ; et burent de l'eau à leurs gourdes d'argile, puis les vidèrent sur leur tête. Aucun bruit ne venait de la caverne. Ils y pénétrèrent en courant, essayant de respirer le moins possible. Les torches enfoncées dans les trous de la paroi rocheuse étaient éteintes, privées d'oxygène par la fumée. Le feu au-dessous du trou couvrait encore. Des corps gisaient sur le sol de la première chambre. La lumière de la torche d'Hadon leur montra d'autres corps dans la seconde chambre. La troisième était bourrée de gens qui s'y étaient réfugiés parce que la fumée y était moins dense. Tous étaient soit morts soit inconscients. Awineth était adossée à la paroi du fond. Elle penchait en avant, mais un homme couché en travers de ses jambes l'empêchait de tomber.

Hadon lui tâta la carotide : « Elle est encore vivante. » Il toussa puis ajouta : « Je vais l'emporter dehors, Paga, Hinokly, voyez s'il reste des vivants. S'il y en a, tuez-les.

— En voilà un », fit Paga. Il abattit sa hache sur le crâne de l'homme. « Han !

— J'en ai trouvé un autre », dit le scribe. Il lui enfonça sa pique dans la gorge.

Hadon prit la femme et, toussant, la porta à l'extérieur. Les trois autres sortirent quelques instants après. « L'un d'eux s'est redressé sur son séant, dit le nain. Peut-être n'est-elle donc pas trop proche de la mort. »

Awineth se mit à tousser. Ses yeux s'ouvrirent dans son visage noirci et elle les considéra d'un air hébété.

« Vous irez mieux dans un moment », dit Hadon. Il s'agenouilla, la redressa et fit couler de l'eau dans sa bouche. Elle la rejeta, mais il persista et finalement elle put en avaler un peu. « Tu es venu me chercher ? dit-elle d'une voix rauque.

— Évidemment, dit-il. Couchez-vous et reposez-vous. »

Un long moment après, elle demanda : « Qu'est-il arrivé à ta femme ?

— Elle est saine et sauve. »

Il lui raconta ce qui s'était passé. Elle eut une expression bizarre. Que ce fût de déception ou de remords, il n'aurait pu le dire. Il douta que ce fût le remords.

Accroupi près d'elle et parlant à voix basse de façon que les autres ne puissent entendre, il reprit : « Écoutez bien, Awineth. Vous me devez la vie et à moi seul. Si j'étais parti, vous laissant aux mains de ces hommes, vous auriez été livrée à votre père. Si j'avais simplement laissé le feu continuer de brûler, vous seriez morte.

« Vous avez envers moi la plus grande dette possible. Vous pouvez vous en acquitter en me donnant votre parole que vous ne ferez de mal à aucun d'entre nous à partir de maintenant.

Les poumons me brûlent », dit-elle. Puis au bout d'un silence durant lequel son visage fut tordu par de pénibles pensées : « Et si je ne donne pas ma parole ?

Je ne vous tuerai pas, bien que je le devrais. Nous vous laisserons ici. Vous pourrez aller toute seule au temple. Mais les soldats vous recherchent à présent et il en viendra d'autres, beaucoup d'autres, se joindre à eux. Vous pouvez le parier. Peut-être Kebiwabes et Hinokly resteront-ils avec vous. Je ne sais pas ; ils n'ont guère d'amour pour vous en tant que personne, quoiqu'ils en aient beaucoup pour vous en tant que Reine. Il est possible qu'ils puissent vous tirer de là. Cependant, ni l'un ni l'autre n'est un bon coureur des bois ni un bon sabreur.

— Vous m'avez fait beaucoup de mal, toi et cette femme.

— Pas intentionnellement. Le bien que je vous ai fait dépasse de loin tout le mal que j'ai pu vous faire involontairement. De plus, vous aurez besoin de tout guerrier que vous pourrez trouver pour votre lutte contre Minruth. Je suis bien connu, puisque je suis le vainqueur des Grands Jeux. Et j'ai prouvé ma valeur comme guerrier. Beaucoup d'hommes seront fiers de servir sous mes ordres, pour vous servir. »

Elle le regarda fixement un moment, en se mordant la lèvre.

« Très bien. Je donnerai ma parole.

— Vous le jurerez par Kho Elle-même ?

— Je le jurerai. Je le jure. Mais j'aimerais bien, après que tout cela soit terminé, que tu t'en ailles à Opar et emmènes cette chienne et sa petite, et ce nain borgne, avec toi. Je ne peux voir aucun de vous tous. Je peux cependant le supporter jusqu'à ce que nous ayons gagné.

— Je veux votre parole, pas votre amour », dit Hadon.

Chapitre XI

La vallée de Kloepeth avait vingt milles de long et quinze de large. À la différence des autres vallées entre elle et le golfe de Gahete, elle était fortement peuplée. Elle contenait un grand lac, un fleuve et de nombreuses fermes. Sa population était relativement plus raffinée aussi car elle avait accès à la mer, à son extrémité nord-ouest. Un col s'y trouvait qui conduisait à la Kemu et une route avait été construite jusqu'à un port, Notamimku. Le débouché du col vers la mer était cependant si puissamment fortifié qu'aucune armée ne pouvait espérer envahir la vallée par-là. Le passage au sud était étroit, resserré entre des montagnes ventruées des deux côtés. Depuis longtemps, les prêtresses avaient établi un système de défense au-dessus de la piste.

Un mois après qu'Hadon et son groupe furent arrivés par-là, le passage fut bloqué. Une armée de deux mille hommes avait tenté de le franchir ; un millier repartirent vivants. Les avalanches, déclenchées par les hommes de Kloepeth, ensevelirent les autres.

C'était un coup dur pour Minruth qui pouvait difficilement supporter ces pertes. Bien que ses armées eussent repris Mineqo et Asema, et qu'Awamuka fût sur le point de se rendre, Dythbeth résistait toujours. Qoqada avait été contournée et une armée laissée pour l'encercler et en réduire les habitants par la famine. Mais Kunesa, Oliva et Saqaba avaient gagné une bataille contre la Sixième Armée, dont les survivants s'étaient enfuis à Asema.

Néanmoins, Minruth avait dévasté une centaine de villages et de petites villes, les réduisant en cendres et massacrant leurs habitants. Des milliers de réfugiés s'étaient entassés dans les cités rebelles, débordant leurs possibilités et leurs ressources en vivres. Des épidémies avaient éclaté dans ces régions, envoyant des milliers de gens au ténébreux royaume souterrain de la terrible Sisiken.

Plus important pour le moment, la marine du Roi tenait la mer autour de l'île de Khokarsa. En deux batailles rangées, elle avait coulé la flotte de Dythbeth et les escadres combinées des trois villes du sud-est.

La population de la capitale était revenue quand il sembla que le volcan Khowot se fût calmé. Elle se mit à la tâche pour rebâtir les maisons détruites par les bombes volcaniques et la coulée de lave. Les chantiers navals construisaient une flotte de trente trirèmes, soixante birèmes et plusieurs centaines de bâtiments plus petits. Des hommes

étaient à l'entraînement pour les équiper. La demande de main-d'œuvre était si forte que Minruth avait arrêté l'édification de la Grande Tour. On disait qu'il s'était mis en fureur quand on l'avait avisé qu'il lui fallait le faire, et il avait coupé la langue de l'officier qui lui avait apporté cette nouvelle.

Awineth avait établi son quartier général dans le temple à Kloepeth. Elle était très occupée, nuit et jour, à lire les lettres qui lui étaient transmises par le système postal secret des prêtresses, et à s'entretenir avec des espions venus de partout. Ceux-ci venaient la voir en un défilé ininterrompu, quoique les navires de Minruth eussent mis le blocus devant Notaminklu. La flotte avait tenté de forcer le goulet entre les falaises qui menait au port. Après que trois bâtiments aient été incendiés par d'énormes projectiles enflammés, imprégnés d'huile, lancés de très haut par des catapultes, la flotte avait pris la fuite.

On apprit que Kwasin, le cousin d'Hadon, avait pu s'échapper et gagner la ville de Dythbeth. Et qu'il en était maintenant le roi !

Awineth avait appelé Hadon et lui avait communiqué la nouvelle. « Comment a-t-il pu faire cela ? dit-il.

Le roi Roteka a été tué alors qu'il combattait sur les murs. Sa femme Wath a épousé Kwasin le lendemain même.

Tel que je le connais, je n'en suis pas surpris. Bon, cela redonnera du courage aux Dythbethans. Quoi qu'il soit d'autre, c'est un formidable guerrier, comme un héros de jadis. Quand des géants étaient sur la Terre », dit Awineth sarcastique. Elle convoqua le général de la Neuvième Armée, stationnée à Kunesu. Il était arrivé une semaine auparavant pour lui faire son rapport.

« Keruphe, que pensez-vous de cela ? Vaudrait-il mieux pour moi de me rendre à Dythbeth ou dans votre ville ? »

Le général, un homme trapu, chauve, au cou de taureau et le teint rougeaud, réfléchit, les sourcils froncés. « La région sud-est est bien fortifiée et n'est pas en danger immédiat, Minruth le sait, il concentre donc ses forces contre Dythbeth qui a toujours été un foyer de sédition. Il est déterminé à la réduire avant de passer au plus dangereux ennemi suivant. En fait, il a juré de massacrer tout ce qui s'y trouve : hommes, femmes, enfants, chiens, chats et souris. Mes renseignements m'informent que, dans ce dessein, il a fait venir deux armées, l'une de Minanlu et l'autre de Qoqada.

« Quoique Dythbeth soit en péril grave, ce n'est pas une affaire désespérée. Si vous étiez là pour donner courage aux habitants, avec Kwasin à la tête des défenseurs, Dythbeth pourrait tenir. Kwasin est légendaire, vous le savez, tout le monde a entendu parler de ses exploits.

« Pendant que Minruth serait engagé à Dythbeth, nos armées pourraient enfoncer les forces légères qui tiennent Mineqo. Et de là

attaquer Asema. Si nous pouvions prendre cette ville, nous contrôlerions l'entrée du golfe de Lupoeth. La flotte de Minruth le bloquerait toujours mais cela ne nous empêcherait pas d'être maîtres de tout le golfe depuis Asema presque jusqu'à la capitale. Cela couperait l'approvisionnement et le ravitaillement de celle-ci. Elle serait également menacée. Minruth pourrait être contraint de retirer des troupes du siège de Dythbeth afin de s'assurer que nous n'attaquions pas Khokarsa.

« Par contre, si Dythbeth tombait alors que vous y seriez, la perte serait terrible. Nous ne pouvons pas nous passer de vous, Votre Majesté. Si vous mouriez, vos fidèles penseraient que Resu a été plus fort que Kho.

— Je ne mourrai pas », dit Awineth. Elle jeta un regard autour de la longue table rectangulaire. « Sommes-nous tous d'accord pour que j'aille à Dythbeth ? »

Les prêtresses et les officiers hochèrent la tête. C'était la seule chose à faire puisqu'elle avait visiblement pris sa décision.

Elle se leva. « Très bien, je partirai bientôt. Quand, au juste, je ne le dirai pas maintenant. Je sais que vous êtes loyaux, que vous garderez la bouche cousue, mais Minruth peut avoir des espions ici. Je veux m'en aller brusquement, au plus profond de la nuit, sans fanfare. De cette façon, je serai à Dythbeth avant que les espions de mon père puissent l'en informer.

« D'ici là, général, nous combinerons un plan détaillé de campagne. Ce que vous proposez, me plaît ; je pense que c'est la meilleure idée. »

Les officiers se levèrent, s'inclinèrent et se retirèrent. Les douze *numatenus* qui composaient l'équipe de jour des gardes du corps d'Awineth – parmi lesquels Hadon – restèrent. Awineth, toujours assise, lui fit signe d'approcher.

« Cela prendra au moins deux mois pour que tout soit préparé avant que j'aille à Dythbeth, dit-elle. Il n'y a pas d'urgence en ce qui concerne Dythbeth, puisqu'elle doit être capable de tenir six mois ou plus. Mon père a essayé trois fois de prendre ses murs d'assaut et il a, chaque fois, été repoussé avec de lourdes pertes. » Awineth eut un sourire. « Cela signifie que tu as deux mois à passer avec ton épouse. »

Hadon garda un visage impassible bien qu'il se sentît en colère.

« Vous refusez donc ma requête de l'emmener ainsi que sa petite fille et Paga avec nous ?

— Oui, ce ne seraient que des fardeaux. Je voyagerai à bord d'un petit bateau rapide ; l'espace sera compté. De plus, Dythbeth a déjà suffisamment de bouches inutiles à nourrir. Et, en dehors de cela, pourquoi voudrais-tu les emmener d'ici, où ils sont à l'abri, dans une ville où ils seront en sérieux danger ?

— Mon épouse dit qu'elle veut être avec moi où que je sois. »

Le sourire d'Awineth montrait qu'elle savait qu'il était furieux et qu'elle y prenait plaisir.

« Je pense que vous êtes tous deux égoïstes, dit-elle. Ni l'un ni l'autre, vous ne considérez le bien de l'Empire. Je comprends pourquoi vous ne voulez pas être séparés, mais c'est la guerre et nous devons tous faire des sacrifices.

— Il en sera comme la Reine le veut, fit Hadon, glacial.

— Nous serons peut-être absents un an. Peut-être deux. Seul Kho sait combien de temps il nous faudra pour être victorieux. Durant ce temps, tu devrais être heureux de savoir que Lalila sera en sûreté ici, avec... », elle marqua une pause, toujours souriante, « ... ton enfant. » Hadon sursauta. « Comment ?

— Oui. Un messenger m'a informée ce matin que ta femme est enceinte. Lalila est allée au temple pour en avoir la certitude. Elle a été immédiatement l'objet des rites nécessaires et l'on a constaté qu'elle l'était en effet. »

Hadon était au courant de sa situation mais ne savait pas que Lalila eût l'intention d'en obtenir confirmation. Cela se faisait par des moyens que seules les prêtresses connaissaient, quoiqu'il eût entendu dire qu'ils entraînaient le sacrifice d'un lièvre.

« Suguqateth m'a dit qu'elle a eu un rêve voilà deux nuits au sujet de ce bébé, dit Awineth. C'est pourquoi elle a fait venir Lalila au temple ce matin. Apparemment, si son rêve n'est pas faux, ta fille est destinée à de grandes choses. Mais il faudra que Lalila aille consulter l'oracle avant que nous puissions apprendre les détails de son glorieux avenir.

— *Ma fille ?*

— Suguqateth a rêvé d'un bébé du sexe féminin. Bien entendu, poursuivit Awineth, ce bébé peut ne pas être de toi. Mon père a violé Lalila peu avant que tu viennes la lui reprendre, je pense d'ailleurs qu'il est inutile que je te le rappelle. Et si elle avait tardé de quelques minutes à tuer le chef des hors-la-loi, il aurait pu y avoir encore plus de doute quant à cette paternité. »

Hadon maîtrisa son envie de la gifler. « Dans ce pays, peu nombreux sont ceux qui peuvent être certains de qui est leur père. Cela n'a aucune importance.

— C'est une bonne chose que Lalila ait eu un enfant avant qu'elle t'épouse. Sinon elle aurait suivi l'antique tradition. »

Elle faisait allusion aux prostituées sacrées. Chaque femme, si elle n'était pas enceinte au moment de son premier mariage et n'avait jamais enfanté auparavant, allait à un temple pour y être prostituée sacrée pendant un mois. Toute conception résultant de cet office était censée d'origine divine. Théoriquement, un dieu habitait le corps de

l'homme fécondateur durant l'acte sexuel. Ce dieu était tenu pour être le père de l'enfant. C'était un grand honneur pour la famille.

Bien que les anciens aient cru cela à la lettre, on savait maintenant que c'était au sperme de l'homme qu'était due la conception. Mais la coutume millénaire se perpétuait et le fait était passé sous silence. Les prêtresses de Kho affirmaient que cela ne faisait pas de différence. Le dieu prenait toujours possession du corps de l'homme et par conséquent le sperme était métaphysiquement le sien, quoiqu'il fût physiquement celui du père humain.

Les prêtres de Resu, le Dieu Flamboyant, professaient que cette doctrine était fausse. Si Minruth triomphait, cette coutume serait probablement supprimée, comme premier pas vers la subordination des femmes aux hommes. En fait, Minruth avait déjà abrogé dans la capitale un certain nombre de coutumes et de lois relatives à l'égalité – certains disaient la supériorité – des femmes. Pour le faire, il avait été nécessaire d'exécuter, à titre d'exemple, bon nombre de femmes et d'hommes qui s'y opposaient.

La principale résistance à ce nouvel ordre de choses venait des régions rurales. Les paysans et les pêcheurs étaient très traditionalistes, et luttaienent avec obstination contre tout changement. Ils étaient particulièrement têtus quand il s'agissait de leur religion. Les habitants des villes étaient plus souples, même s'ils avaient vigoureusement résisté au Roi et aux prêtres jusqu'à ce que de nombreux protestataires aient été pendus publiquement.

« L'oracle parlera au nom de Kho demain soir, ajouta Awineth. Suguqateth et moi serons là. Et toi aussi. L'oracle a demandé que tu sois présent, ce qui signifie, bien entendu, que tu ne refuseras pas de venir.

— Je tiens à être là. »

Il resta pensif tout le reste de la journée. Ce qui fit qu'il se montra mauvais au cours de l'entraînement avec des sabres de bois dans l'après-midi. En dépit de sa jeunesse, il était le meilleur escrimeur de la garde du corps de la Reine, qui était composée de vétérans ayant de nombreuses années d'expérience. Mais il ne put se concentrer convenablement et perdit aux points contre des hommes dont il avait toujours triomphé auparavant.

Awineth, qui assistait au spectacle, sourit chaque fois qu'il fut battu.

Chapitre XII

Le temple de Kho était sur une haute colline au nord de la ville. Il était entouré de chênes géants, dont certains, disait-on, avaient mille ans. L'édifice était rond, surmonté d'un dôme et bâti de blocs massifs de marbre amenés par le col dans les montagnes, il y avait plus de huit cents ans. Hadon et Lalila passèrent par une entrée à neuf côtés dans une salle dont les murs étaient décorés de fresques. Celles-ci étaient peintes dans des bleus frais et des rouges clairs, et représentaient des étapes de la création du monde par Kho. Un trépied massif de bronze se dressait au centre ; l'objet également de bronze, en forme de cloche, qui était posé dessus, émettait des nuages d'encens à travers les trous de sa paroi.

Hadon jeta un regard par une porte ronde qui était à sa droite et entrevit la salle des prostituées sacrées. Elle était divisée en petites cabines par de légères cloisons de bois, peintes d'écarlate et de bleu. Au centre, se trouvait une grande colonne ronde autour de laquelle attendaient les femmes. Plusieurs hommes leur parlaient, parmi lesquels Paga et Kebiwabes. Le nain, regardant par hasard de son côté, sourit et agita le bras. Il prit la main d'une blonde qui avait presque le double de sa taille et la conduisit à une cabine.

La salle suivante était deux fois plus haute de plafond que la première. Un autel bas à neuf pieds trônait au milieu. La troisième contenait un autel à douze pieds et son plafond était trois fois plus haut que celui de la première. Awineth et la grande prêtresse du temple les attendaient là. Près d'elles, veillait tranquillement l'équipe de nuit de la garde du corps de la Reine.

Suguqateth leur fit signe de la suivre. La salle suivante était la plus sainte, vaste, de forme ovale. Le sol en était pavé de carreaux blancs et d'une spirale de mosaïque aux couleurs variées. La spirale commençait au centre de la salle et était composée d'une suite de dalles à douze côtés. Sur chacune était peinte une scène minuscule représentant un grand événement historique. La spirale allait en courbe serrée, tournant et tournant, son extrémité touchant presque les murs de trois côtés. Elle se terminait juste devant le piédestal sur lequel se dressait la statue de Kho. Au bout se trouvait un carré pas encore peint.

Cette dalle en blanc tourmentait beaucoup de gens. Pourquoi n'y avait-il pas d'autres dalles restant à peindre ? Que pouvait signifier

cela ? Sûrement l'histoire de Khokarsa n'aurait pas qu'un seul grand événement de plus à représenter ?

Hadon fut lui aussi curieux et troublé à ce sujet, mais il ne posa pas de questions ; les prêtresses ne divulguaient jamais ce genre de renseignements.

Ce qui attirait le plus l'attention dans cette salle était une très haute statue de Kho. Elle était faite de marbre qui avait été recouvert d'ivoire sculpté. Sa couronne était d'or, chacune de ses douze pointes portait un écusson d'argent dans lequel étaient sertis de nombreux gros diamants. Ses yeux étaient entièrement peints en bleu. Elle était nue et tenait dans sa main droite une corne d'abondance bourrée de gerbes de millet. Sa main gauche tenait une faucille, instrument utilisé pour moissonner ou aussi, comme parmi les premiers habitants de cette vallée, pour la guerre.

À part les trois femmes et Hadon, la grande salle était vide. Ils s'arrêtèrent un moment, faisant l'antique signe de révérence, tandis que le silence retombait autour d'eux. Les torches placées haut au-dessus de leurs têtes, qui entouraient la salle, coulaient. Des ombres dansaient au long des murs et une forme vêtue de blanc vint jeter un coup d'œil de derrière le piédestal de la statue.

« Nous allons nous déshabiller, dit la Grande Prêtresse. Quand on se présente devant la voix de Kho, on doit être tel qu'on était en naissant. »

Ils quittèrent leurs vêtements, les laissant derrière eux sur le sol. Suguqateth leur fit traverser la salle. La forme vêtue de blanc sortit de derrière le piédestal, portant un escabeau de chêne à trois pieds. Elle le plaça devant la statue et retira sa robe. C'était une très vieille femme, aux cheveux blancs et toute ridée. Ses pupilles étaient énormément dilatées et son souffle avait un relent acre.

Hadon remarqua alors qu'il y avait un trou dans le sol juste devant l'escabeau. Lorsque la vieille grimpa sur ce haut siège, de la fumée se mit à monter du trou. Bleuâtre et légère d'abord, mais, quand la sorcière, les yeux clos, commença à psalmodier, elle devint plus dense. Elle s'élevait vers une ouverture cachée dans les ombres du plafond en coupole ; déployant des tentacules tournoyants, enveloppant tout. Hadon toussa en respirant une odeur lourde, douceâtre, qu'il n'avait jamais sentie auparavant.

La vieille se balançait, psalmodiait dans le vieux langage rituel. Hadon se rapprocha de Lalila ; la prêtresse lui fit signe de retourner à sa place. Elle prit la main de Lalila et la conduisit à trois pas de la prêtresse oraculaire. Puis elle fit trois pas en arrière, s'arrêtant près d'Awineeth.

La fumée continuait de sortir à flots. Les ombres semblaient s'épaissir, suinter du bas des murs. Soudain Hadon eut froid. L'air,

bien qu'il eût été tiède quand il était entré, était maintenant glacé. Il frissonna, claquant des dents. Awineth se retourna pour le regarder d'un air agacé. Il serra les mâchoires mais ne put s'empêcher de grelotter.

À présent, les ombres avançaient réellement. Elles se rapprochaient en rampant, montant en même temps vers les torches. Bientôt elles furent à mi-chemin du plafond. Elles couvrirent les torches de voiles houleux, sans jamais les éteindre mais les rendant faibles et lointaines.

Brusquement, il sursauta et son cœur, qui battait déjà fort, s'accéléra violemment. La déesse Kho avait bougé !

Non, ce n'était que son imagination. La statue restait d'une immobilité de pierre ; elle n'avait pas avancé vers lui.

Il ne pouvait en être certain. Les choses entrevues du coin de ses yeux étaient déformées, étirées. Lorsqu'il tournait la tête pour les regarder directement, elles reprenaient l'apparence normale.

Il bondit, jetant un cri étranglé, quand la faucille s'abattit vers sa tête. Ce ne fut qu'une ombre confuse, rapide, venue et disparue. Mais il avait entendu le sifflement quand elle avait fendu l'air.

Pourtant Kho n'avait pas bougé.

Où avait-Elle bougé ? Les yeux d'azur vides semblèrent devenir liquides, comme s'ils étaient vivants. De petites étincelles d'or y flottèrent, puis formèrent trois cercles concentriques. Ils se mirent à tourner, lentement d'abord puis plus vite, tournoyant et tourbillonnant, et devinrent d'immenses orbes d'or, flamboyants comme des étoiles.

Ses jambes flageolèrent et son ventre se contracta. Son sexe se recroquevilla. Le sol semblait de glace sous ses pieds ; un vent froid glissait le long de son dos.

Il tomba sur les genoux. « Grande Kho ! Épargne-moi ! »

Les femmes ne prêtèrent pas attention à lui, leurs yeux étaient fixés sur l'oracle.

La vieille criait à présent, la salive giclant de sa bouche, les yeux exorbités, ses bras décharnés se tendirent de chaque côté d'elle, puis battirent comme si elle était un vautour.

Tout à coup, elle s'effondra en avant, tombant sur le sol avec un bruit mat.

La fumée s'éclaircit ; un instant plus tard, elle ne montait plus du sol. Les ombres se retirèrent et le froid s'évanouit. Hadon, tremblant, se remit sur ses pieds. Les femmes n'avaient pas encore bougé, quoique la sorcière eût visiblement besoin de soins. Le sang coulait de ses narines et de sa bouche.

Bientôt la Grande Prêtresse s'avança et s'agenouilla près de la vieille femme. Elle tâta son poulx et lui examina l'œil. Puis elle se

releva et dit d'une voix forte : « L'oracle est mort ! Elle n'a pu supporter la présence de Kho plus longtemps ! »

Awineth, pâle sous son teint basané, tourna des yeux sombres et élargis vers Hadon. « La grande Kho a vraiment placé un lourd fardeau sur les épaules de ta fille pas encore née, dit-elle. Lourd et cependant glorieux ! »

Lalila se retourna alors. Elle était d'une pâleur livide, ses yeux s'étaient marqués de cernes sombres en quelques minutes. « Qu'a-t-elle dit ? s'écria-t-elle.

— Ton enfant deviendra Grande Prêtresse ! dit Suguqateth. Sans quoi elle aura une vie brève et terrible ! Elle sauvera une cité et fondera une dynastie qui se maintiendra douze mille ans ! Ou elle mourra jeune après la plus misérable des existences !

— Cela dépend si elle naîtra ou non dans la cité de tes ancêtres, Hadon. Si elle vient là au monde, à Opar, alors elle sera vraiment bénie ! Mais sinon, elle subira de grands malheurs et s'en ira tôt dans la sombre demeure de la terrible Sisiken. »

Lalila poussa un cri bref, aigu, et s'affaissa sur les genoux, en pleurant.

Hadon était trop stupéfié pour prononcer un mot. D'ailleurs, à quoi aurait servi de protester ? Kho Elle-même avait parlé.

Lalila releva la tête, ses larmes coulant sur ses seins.

« Qu'a-t-elle encore prophétisé ?

— Beaucoup d'autres choses, dit Awineth. Mais il nous est interdit de vous le révéler ni à personne d'autre. Les secrets de Kho seront gardés enfermés dans mon cœur et celui de la Grande Prêtresse.

— Alors, dit lentement Hadon, Lalila doit aller à Opar.

— C'est à la Sorcière-venue-de-la-mer d'en décider, dit Suguqateth. Nul ne peut la forcer à y aller. Mais si elle aime son enfant...

— Hadon pourra-t-il venir avec moi ? s'écria Lalila.

— Non ! hurla Awineth. Il doit rester ici ou partout où j'irai ! Il est mon garde du corps, il a fait serment de m'accompagner dans tous mes voyages, et de combattre pour moi jusqu'à ce que Minruth soit mort et que je sois assise sur le trône dans le palais de Khokarsa ! »

Hadon ne dit rien. Awineth sourit.

Il était dans le plus profond désespoir et aurait continué à l'être si une chose étrange ne s'était passée. Suguqateth, la Grande Prêtresse, avait hoché la tête. Et lui avait adressé un sourire encourageant. Elle disait secrètement non à Awineth, quoiqu'il ne sût pas au juste ce qu'impliquait cette dénégation.

Chapitre XIII

Comme d'habitude, Paga était sceptique.

« L'avenir ne peut pas être prédit, déclara-t-il. S'il pouvait l'être, alors le futur serait aussi déterminé que le passé, ce qui signifierait que tout ce qui est à venir serait, en fait, déjà là. Cela signifierait aussi que vous et moi, tous d'entre nous, n'avons aucun choix dans ce que nous faisons. Nous croyons seulement que nous agissons librement. Mais, en réalité, nous n'avons aucune possibilité de faire autrement que ce qu'ont décrété les dieux. Nous sommes comme les marionnettes dans ces spectacles dont vous avez parlé, Hadon. Des pantins tirés par des ficelles.

« ... si toutefois le futur est vraiment prédéterminé. Mais quant à moi, je ne le crois pas. Si je le croyais, je me tuerais.

— Mais tu ne pourrais te suicider que si les dieux avaient voulu que tu aies à le faire », dit Hinokly.

L'œil restant de Paga étincela et les longs cheveux gris qui couvraient son visage se séparèrent pour montrer de puissantes dents carrées.

« Bon argument, scribe, et indiscutable. Soyons donc pratiques et laissons là cette spéculation inutile à propos de prophéties et de futurs prédéterminés. Qu'avons-nous l'intention de faire ? Ou peut-être devrais-je dire que *croyons-nous* que nous avons l'intention de faire ? Quelle que soit la vérité, nous agissons *comme si* nous avions notre libre arbitre. »

Ils étaient assis autour d'une vaste table ronde de chêne poli, dans un recoin fumeux de la plus grande taverne de la ville. Des paravents en bois de pin, ornés de peintures illustrant des contes au sujet de Besbesbes, la déesse-abeille, étaient disposés autour de la table, leur donnant un semi-isolement. Les beuglements, les rires et les cris des tables environnantes rendaient impossible à quiconque de les écouter.

À l'intérieur du cercle des paravents se trouvaient Hadon, Kebiwabes, Hinokly, Paga et Lalila. La petite Abeth était à la maison, gardée par un serviteur du temple envoyé par la Grande Prêtresse, Suguqateth.

Lalila but un peu de l'hydromel de fabrication locale puis dit : « Il est sans importance que la prophétie soit vraie ou ait été arrangée par Awineth, Quant à moi, je crois que c'était vraiment la Déesse qui parlait. Si vous autres aviez été là, vous le croiriez aussi. Même Paga

qui ne croit rien que ce qu'il peut voir – et parfois même pas encore – en aurait été convaincu.

« Mais quelle que soit la vérité, il est évident qu'Awineth ne veut pas que je reste ici. Elle aimerait que je parte pour Opar aussitôt que possible. En fait, si je dois y arriver avant que l'enfant soit née, je devrais partir immédiatement.

— C'est un voyage déjà suffisamment long et périlleux dans les meilleures circonstances, dit Hadon. Alors... »

Lalila posa sa main sur la sienne. « Cela ne m'inquiéterait pas si tu étais mon guide. Mais c'est justement ça, tu ne le seras pas. Awineth est décidée à te garder avec elle. Je ne pense pas que ce soit parce qu'elle espère te prendre pour amant une fois que je ne serai plus là. Elle te hait trop pour cela. Non, elle est rancunière et veut nous séparer. Son serment l'empêche de nous faire du mal directement, mais il ne l'empêche pas d'agir indirectement. Elle peut nier qu'elle nous nuise en aucune façon ; elle fait même le contraire, en fait. Si elle m'éloigne, en m'envoyant à Opar, c'est pour le bien de l'enfant à naître.

— Je serai avec vous et Abeth, où que vous alliez, déclara le nain velu.

À moins que la Reine ne requière mes services, dit Hinokly le scribe, je vous accompagnerai jusqu'à Ribha, Lalila. J'y ai un frère qui m'hébergera et je peux trouver là du travail. Ribha est probablement l'endroit le plus sûr de l'Empire.

Je resterai avec Hadon, dit Kebiwabes. Je dois rester avec lui jusqu'à la fin.

— Espérons que la fin n'est pas pour bientôt », dit Hadon en riant.

Kebiwabes sourit mais ne dit rien. Durant ses voyages à travers les savanes du nord, il avait décidé qu'Hadon serait le héros d'un poème épique qu'il composerait. Cette épopée s'intitulait *Pwamwothadon, la Chanson d'Hadon*. Quelques parties en étaient terminées. Le barde, s'accompagnant de sa harpe en écaille de tortue, avait chanté ces passages sur des places de marché, dans des tavernes, et dans des chambres de Grandes Prêtresses. Ils couvraient tous les événements depuis le départ d'Hadon d'Opar pour les Grands Jeux à Khokarsa, jusqu'à son combat dans le défilé contre les soldats de Minruth.

Kebiwabes s'abstenait d'en chanter la partie la plus récente. Celle qui concernait la délivrance d'Awineth par Hadon, et le serment qu'Hadon lui avait arraché. Bien que la personne des bardes fût censée être sacrée, ils n'étaient pas toujours à l'abri des représailles. Personne, aussi haut placé que ce fût, n'osait exercer une vengeance publique, mais des choses pouvaient arriver à un barde qui avait insulté quelqu'un de puissant. Il, ou elle, pouvait avoir un accident, ou

simplement disparaître sans jamais être revu. Savoir que la Déesse punirait l'assassin, n'était pas une consolation pour l'assassiné.

« Nous n'avons pas besoin de décider qui ira avec qui, dit Paga, si Hadon va aussi à Opar.

— Comment le pourrais-je ? dit Hadon. J'ai juré de protéger la vie d'Awineth jusqu'à ce qu'elle soit en sécurité sur son trône dans le palais de Khokarsa.

— Mais elle a juré qu'elle ne nous ferait pas de mal, dit Lalila. Et, à présent, elle fait en sorte que nous soyons séparés et que je doive entreprendre un très périlleux voyage jusqu'à Opar. Elle a violé son serment ; par conséquent, nous ne sommes plus tenus par le tien.

— Mais tu viens de dire que tu croyais que Kho Elle-même a parlé par l'oracle. Awineth n'est donc pas du tout responsable de ce que tu dois aller à Opar.

— Non, elle ne l'est pas. Mais elle est responsable de ce que tu restes ici. Si la Déesse veut que j'aille à Opar afin que notre enfant puisse avoir une vie longue et glorieuse, elle veut certainement que son père nous accompagne. Spécialement, puisque ce père est un héros et que nous avons besoin de lui pour nous protéger à travers tous les dangers. Et ainsi Awineth résiste aux ordres de la Déesse.

— Je ne sais pas laquelle est la meilleure raisonneuse, de toi ou Awineth.

— Raisonneuse est l'autre nom de n'importe quelle femme, dit Paga. Écoutez, tous les deux, Hadon dit que Suguqateth a indiqué que les choses n'iraient pas selon la volonté d'Awineth. Vous ne savez pas pourquoi la Grande Prêtresse contrecarrerait la Reine, même secrètement, mais Hadon assure qu'elle a nettement voulu dire qu'elle avait l'intention de le faire. Si c'est vrai, pourquoi n'avez-vous pas eu de nouvelles de Suguqateth ? Cela fait maintenant trois jours.

— Je ne sais pas, dit Hadon, mais les prêtresses font rarement quelque chose prématurément. Elle nous fera savoir quand elle estimera le moment venu d'agir.

— Elle ferait mieux de le faire bientôt. J'ai entendu dire qu'Awineth quittera cette vallée dans la semaine pour s'en aller à Dythbeth.

— Comment ? s'exclama Hadon. Vous avez entendu dire cela ? Où ? Par qui, par les nichons de Kho ! C'était censé être un secret d'État, connu seulement de... Peu importe. Je ne devrais même pas en parler à présent. Mais si vous l'avez entendu dire, qui d'autre le sait ? Qui vous l'a dit ?

— La servante qui change les draps dans ma chambre, dit le scribe. Je l'ai amenée à faire un petit travail supplémentaire, pourrait-on dire, et, tandis que nous bavardions après, elle a dit qu'elle avait entendu un majordome dire à sa supérieure que la suite royale

partirait d'ici dix jours. »

Hadon abattit son poing sur la table, faisant trembler si fort les gobelets qu'un peu d'hydromel s'en répandit sur le bois.

« Ne répétez cela à personne en dehors de notre groupe, Hinokly ! Et vous autres, gardez-le pour vous ! Vous rendez-vous compte de ce qui se passerait si Awineth découvrait que quelqu'un de sa domesticité a la langue trop longue ? Tout le monde serait soumis à un interrogatoire poussé. Et par interrogatoire poussé, je veux parler de torture ! Elle y ferait passer tout le monde, vous, Hinokly, la servante, sa supérieure, le majordome et ainsi de suite jusqu'à l'origine de la fuite. Et aucun de nous ici n'en serait à l'abri, puisque nous en avons entendu parler par vous. Je le serais, je suppose, si je le disais à Awineth. Mais elle profiterait de l'occasion pour t'emprisonner, Lalila. Elle ne pourrait pas te faire de mal, puisque, de toute évidence, tu n'es pas impliquée dans la dissémination de cette information. Elle te ferait, cependant, mettre au secret afin que tu ne puisses la répandre. Je ne pourrais pas du tout te voir. Nous nous en irions et tu serais alors relâchée, et envoyée à Opar. »

Lalila était devenue pâle. Les autres n'avaient pas l'air très bien non plus, même dans la lumière rougeoyante.

« Mais si je ne le lui dis pas, je suis déloyal, je manque à mon devoir, dit Hadon. Pourtant comment le pourrais-je ? Vous seriez tous en grand péril alors et je ne reverrai sûrement pas Lalila ! »

Il émit un gémissement.

« Ce n'est pas un dilemme insoluble, dit Lalila, en lui caressant le bras. Envoie-lui une note anonyme qui l'avertisse. Mais ne lui donne pas la source de ton renseignement. De cette façon, tu remplis ton devoir et tu évites cependant de faire du mal à des gens innocents.

— Des gens innocents ? s'écria Hadon. Qui sait qui est ou qui n'est pas coupable ? Il se peut qu'il n'y ait personne de coupable parmi la domesticité. Awineth elle-même pourrait en avoir glissé un mot à ses demoiselles d'honneur, et l'une d'elles en avoir glissé quelques mots à son amant. Mais vous pouvez être certains que Minruth a des espions ici. S'ils apprennent qu'Awineth quitte la vallée, ils la guetteront. Et une fois qu'elle sera en route, accompagnée d'une garde relativement peu nombreuse, elle est exposée à être attaquée.

— Alors écrivez-lui anonymement qu'il faut qu'elle change ses plans, qu'elle ne laisse personne savoir ce changement jusqu'au dernier moment, dit Hinokly.

— Plus facile à dire qu'à faire, dit Hadon. Et comment au juste ferai-je parvenir la note à Awineth ? N'importe quel messenger sera retenu et l'identité de l'envoyeur lui sera arrachée, vous pouvez le parier.

— Écris la note, intervint Lalila, et je ferai en sorte qu'elle passe

dans le système postal du temple. Suguqateth m'a demandé de venir la voir demain matin. Je ne sais pas pourquoi, bien que je soupçonne qu'elle me dira ce qu'elle entend faire pour toi et moi, Hadon. En tout cas, je mettrai la note dans le panier à offrandes devant la salle des prostituées sacrées.

— C'est malheureux d'avoir à recourir à de tels moyens indirects. Ce serait si simple d'aller tout droit à Awineth et de lui dire qu'elle est en danger.

— Tu es assez vieux pour savoir comment va le monde, dit Hinokly.

— Oui, je le suis et je le sais. Mais cela ne m'empêche pas de m'en plaindre de temps en temps.

— Les héros ne se plaignent pas, dit le barde en riant.

— Les héros n'existent que dans les chansons et dans les histoires », répliqua Hadon. Il repoussa sa chaise de bois et se leva. « Les héros sont des hommes à qui il arrive de se tirer de façon plus ou moins convenable de circonstances héroïques. Et qui ont également assez de chance pour attirer l'attention d'un chanteur ou d'un conteur d'histoires. Pour chaque héros célébré, il y en a cent dont on ne parle pas. De toute façon, je suis fatigué de cette histoire de héros ! »

Le lendemain, il se sentit beaucoup mieux. Il avait écrit la note et l'avait donnée à Lalila qui emmena Abeth avec elle, au Temple, tandis qu'Hadon endossait la grande tenue des *numatenus* de la garde de la Reine. Il était coiffé d'un haut tricorne écarlate, au dessus arrondi, et orné d'une plume rouge d'aigle-pêcheur. Au cou, il portait un chapelet de cent quarante-quatre perles bleues d'électrum à neuf faces. Et il avait, sur les épaules, une courte pèlerine de fibres de papyrus tissées, au bord de laquelle pendaient vingt-quatre mèches nouées chacune trois fois. Celles-ci représentaient les principales cités de l'Empire khokarsan.

Sur sa poitrine rasée, était peinte une tête stylisée de fourmi rouge, indiquant le totem d'Hadon, et incidemment son lieu de naissance, puisque ce totem ne se trouvait qu'à Opar seulement.

Une large ceinture en peau de panthère maintenait son jupon rayé de fourrure de blaireau mange-miel. Cette ceinture portait aussi du côté droit la gaine en peau de rhinocéros d'un couteau de jet. À gauche, se trouvait un fourreau en bois dans lequel était passé son sabre de *numatenu* ; son ouverture n'admettait la lame que jusqu'à sa partie la plus large. La moitié du long sabre légèrement en pointe, mais à l'extrémité tronquée, dépassait donc au-dessus de ce fourreau. Et Hadon, comme tous les *numatenus* de la Reine en uniforme devait soutenir la partie supérieure en tenant la poignée de la main gauche. Cela ne lui faisait rien. Seuls les *numatenus* portaient leur arme de cette manière ; c'était un honneur.

Hadon avait hérité ce sabre de son père. Kumin avait été un *numatenu* qui s'était engagé au service des souverains d'Opar, quoiqu'il fût né à Dythbeth. Kumin avait épousé Pheneth, la fille d'un contremaître mineur. Pheneth eut sept enfants mais trois seulement vécurent. Son premier enfant avait été de Resu, le Dieu Flamboyant, conçu dans la maison de Resu au cours du mois pendant lequel Pheneth dédiait son corps au temple du dieu. Cet enfant était mort d'une mauvaise fièvre.

Alors qu'Hadon avait sept ans, son père perdit un bras dans une bataille avec des pirates dans le vaste réseau de souterrains sous la ville. Son roi était également mort dans ce combat et un nouveau roi, Gamori, avait été choisi et épousé par sa veuve, Phebha. Kumin avait envisagé – et rejeté – le suicide, le parti habituellement pris par les *numatenus* mutilés. Au lieu de cela, il avait accepté un emploi de balayeur dans le temple de la Kho dorée d'Opar.

À partir de là, l'enfance d'Hadon avait été miséreuse. Et il avait eu à supporter maintes humiliations à cause du changement de sa situation sociale. Mais son père lui avait appris à être fier, et à beaucoup endurer en vue d'un but honorable. Son oncle Phimeth, probablement le plus grand sabreur de l'Empire dans sa jeunesse, lui avait enseigné tout ce qu'il savait de l'art du *tenu*.

Le sabre de son père avait été donné à Hadon lorsqu'il avait été vainqueur des Petits Jeux à Opar. Bien qu'en principe il ne fût plus un *numatenu*, Kumin avait le droit de remettre son arme à qui, d'après lui, la méritait. Hadon, s'il pouvait utiliser ce sabre par droit d'héritage, n'était pas, d'après la règle, un *numatenu* ; selon la coutume, il avait un certain temps, après avoir reçu le sabre, pour démontrer son droit à le porter. S'il le pouvait, il serait admis dans la confrérie assez vaguement organisée des *numatenus*. Il avait gagné ce droit au moins une douzaine de fois et était donc passé par les rites initiatiques peu après être arrivé dans la vallée.

Il avait escompté être fait capitaine de la garde. Après tout, s'il n'en avait pas été frustré, il aurait été l'époux d'Awineth et donc le souverain de tout Khokarsa. Le moins qu'elle aurait pu faire, était de le mettre à la tête de sa garde du corps personnelle. Mais non, il n'en reçut que la lieutenance, immédiatement au-dessous du capitaine Nowiten, un vétéran de trente-cinq ans.

En d'autres circonstances, Hadon aurait été chagriné et offensé. Mais, à présent, il n'avait que deux grands soucis : que Lalila aille à Opar, et faire en sorte de l'accompagner.

Tout en réfléchissant à la manière dont il pourrait au juste accomplir cela sans manquer à sa parole, il alla faire un tour à travers la ville d'Akwaphi, passant d'abord devant le temple de Resu, un grand édifice carré de granit surmonté de minarets phalliques à

chaque coin.

Quatre prêtres discutaient sous le porche à colonnes. Leurs crânes étaient rasés sauf une sorte de crinière coupée en brosse depuis le front jusqu'à la nuque, tenue raide et dressée avec de la graisse d'aigle. Ils avaient porté la barbe entière et la moustache conformément à l'ordonnance de Minruth, et au mépris de l'antique tradition, mais lorsque la nouvelle de l'emprisonnement d'Awineth était parvenue dans cette vallée, les prêtres étaient revenus en hâte à leur visage rasé. De plus, ils avaient renié la doctrine de Minruth quant à la primauté du Dieu Flamboyant. On ne savait pas si cette décision avait été prise par pure orthodoxie ou par désir de survivre. Quel qu'en fût le motif, les prêtres avaient ainsi sauvé leur vie. S'ils s'étaient rangés du côté de Minruth, ils auraient été mis en pièces par les fidèles de Kho en fureur. Le Temple aurait pu être démoli et l'idole de Resu fracassée, ou alors emportée dans le temple de Kho pour être placée à Ses pieds.

Ces actes de profanation auraient provoqué un sentiment de culpabilité parmi les responsables et d'horreur parmi ceux qui n'y auraient pas participé. Aussi violentes que fussent les passions dans cette affaire, Resu était un dieu. Il avait été placé sur un pied d'égalité avec sa mère en théorie théologique, bien qu'en pratique, la plupart des fidèles plaçaient Kho en premier. Néanmoins il demeurait une divinité, et porter la main sur ses vicaires, ses idoles et ses temples était un blasphème. Mais les prêtresses déclaraient que c'était permis, que Resu lui-même avait désavoué ceux de ses fidèles qui tentaient de destituer sa mère. Ceux qui avaient commis le blasphème dans leur colère se sentaient quand même inquiets. Ils s'attendaient au châtimement à tout moment.

Mais quand la vengeance divine ne vint pas après une longue période d'attente, les blasphémateurs eurent l'une ou l'autre de deux réactions. La première était que les prêtresses avaient raison : Resu avait tourné le dos à ses propres fidèles parce qu'ils avaient essayé de le placer au-dessus de sa mère. La seconde était le sentiment que peut-être Resu était mort – si, en fait, il avait même jamais existé. Et s'il n'avait pas existé ? Qu'en était-il de Kho ?

Très peu de gens osaient exprimer de telles pensées et elles ne l'étaient jamais en public, bien entendu.

Les prêtres se tenaient très près les uns des autres, leurs robes flottantes se soulevant et retombant dans le vent. Leur main droite, la main rituellement pure, égrenait leur chapelet tandis qu'ils faisaient des gestes de leur main gauche. Ils s'arrêtèrent de parler un instant lorsque Hadon passa en les saluant. Il se demanda de quoi ils discutaient. De graves questions de théologie ? De la difficulté d'avoir suffisamment à manger dans cette vallée à présent surpeuplée ? Ou,

comme beaucoup le soupçonnaient, étaient-ils des espions qui transmettaient des renseignements sur les mouvements d'Awineh ?

Si cette dernière conjecture était vraie, ce n'était pas son affaire. C'était au contre-espionnage d'Awineh de résoudre ces problèmes.

Chapitre XIV

Hadon flâna à travers la place du marché, un vaste espace carré formé par divers bâtiments gouvernementaux, le temple de Takomin, la déesse du commerce, des voleurs et des gauchers, le temple de Besbesbes, la déesse des abeilles et de l'hydromel, et un gymnase. Au centre de la place s'élevait une fontaine, un large bassin plat de pierre calcaire avec une statue sur un piédestal au milieu. Cette statue était en bronze et représentait Akwapi, le demi-dieu du fleuve local, qui en figurait la source en urinant. La croyance du pays voulait que les femmes qui n'étaient pas devenues enceintes comme prostituées sacrées pouvaient devenir fécondes en buvant au sexe de la divinité. Il en était également résulté que les hommes se détournaient de cette fontaine.

Hadon avait soif, mais au lieu de boire au bassin de la fontaine, il acheta une tasse d'infusion chaude de ketmie. En la buvant à petites gorgées, il regarda autour de lui le spectacle qui ne manquait jamais de l'intéresser. Il était bruyant et coloré, grouillant de marchands, de commerçants, de gens de la ville, de paysans et de chasseurs. Ajoutant au tumulte, des canards cancaniaient dans des cages, des cochons grognaient dans des enclos, des buffles domestiqués meuglaient, des chiens obèses, engraisés pour manger, glapissaient dans des paniers d'osier tressé, des singes en laisse jacassaient sur des éventaires, des corbeaux croassaient et des perroquets poussaient des cris rauques, des chiens de chasse – à vendre – aboyaient, un bébé léopard piaulait dans sa cage. De petits étalages étaient disposés, sans aucun ordre un peu partout, et derrière, les marchands vantaient leurs produits : poisson frais ou séché, carcasses parées de porc, quartiers et jarrets de bœuf, canards et gibier à plume, pendus par le cou, œufs de cane frais et durs, pains de farine de glands, charretées de millet, cruchons et tonneaux d'hydromel, barils de miel, barriques coûteuses de vin et de bière, importées juste avant le blocus ; feuilles séchées de ketmie, remèdes et amulettes contre l'acné, la carie dentaire, la cataracte, les marques de variole, l'impuissance, les hémorroïdes, le glaucome, l'obésité, l'anémie, le paludisme, les vers, l'amnésie, l'insomnie, les maux de reins, l'anxiété, le pipi au lit, la constipation, la diarrhée, la mauvaise haleine, le strabisme, le bégaiement, le bredouillement, la timidité, les tumeurs, le rhume, la grippe, les démangeaisons, les poux, la surdité, et bien d'autres choses dans la longue liste des maux dont

était affligée l'humanité même 10 000 ans avant J.-C., et qui donnaient à certains une bonne occasion de profit.

La place n'était pas pavée. Et si la terre était arrosée d'eau plusieurs fois par jour, ce n'était pas suffisant pour empêcher la poussière. Elle se soulevait en nuage et retombait, recouvrant ceux qui traînaient là toute la journée. La sueur laissait des coulées propres sur leurs visages. Le soir, l'odeur de corps malpropres, d'urine humaine, de crottes d'animaux, de fiente d'oiseaux, d'hydromel répandu et éventé, de vin, de bière, de viande, de volaille, de poisson avarié, tout cela créait un mélange d'effluves répugnants. Personne ne les trouvait repoussants, pourtant. Tous y étaient accoutumés depuis toujours, comme ils étaient habitués aux milliers de mouches qui tournoyaient, bourdonnaient, couraient sur la viande, les excréments, les visages.

Hadon finit son infusion et reprit sa promenade nonchalante, examinant distraitemment la marchandise, écoutant les conversations, passant le temps en attendant que l'entrevue de Lalila avec la Grande Prêtresse se termine. Son attention fut finalement retenue par un homme qui était entré dans le marché quelques minutes auparavant. Il avait environ six pieds trois pouces, une taille qui aurait attiré Hadon n'importe quand. Ses six pieds deux pouces avaient fait de lui l'homme le plus grand d'Opar. En arrivant à la capitale de Khokarsa, il avait été quelque peu saisi de découvrir qu'il n'était pas l'homme le plus grand de l'Empire. Même comme cela, ceux qui pouvaient le regarder de haut étaient rares.

L'étranger était sorti d'une rue latérale, marchant hardiment à longues enjambées. Il tenait la tête haute d'un air altier, ressemblant à un aigle par la manière dont il la tournait d'un côté et de l'autre. Ses cheveux étaient longs, raides et très noirs. Ils retombaient en frange sur son front, coupés à plusieurs pouces au-dessus des sourcils. Ses yeux étaient grands et très écartés et, quand Hadon fut assez près, il vit qu'ils étaient gris foncé. Ils étaient étranges et inquiétants comme s'ils voyaient tout ce qui était devant eux tout à fait distinctement et analytiquement, et pourtant voyaient aussi des choses qui n'étaient pas là.

Son visage avait une certaine beauté quoique ses traits ne fussent guère réguliers. Le nez était court mais droit, la lèvre supérieure courte, le menton carré et profondément fendu. Il était fortement charpenté et musculeux mais sa silhouette évoquait le léopard plutôt que le lion.

Son unique vêtement était un pagne en peau d'antilope, ce qui fit penser à Hadon qu'il devait être de la montagne, car ces gens ne portaient pas grand-chose en été. Par contre, les montagnards se vêtaient de peaux d'animaux locaux, et il n'y avait pas d'antilopes dans la région.

Sa seule arme était un grand couteau à long manche passé dans sa ceinture de cuir.

La plante de ses pieds nus était calleuse sur au moins un demi-pouce d'épaisseur.

L'étranger se promena à travers le marché, croisant de temps à autre le regard d'Hadon. Celui-ci ne voulait pas avoir l'air de trop s'intéresser à lui et détournait vivement les yeux. D'autres observaient aussi l'étranger. Sa taille le faisait remarquer, mais le fait qu'il était un nouveau venu était suffisant pour provoquer des regards curieux. Tout le monde était à l'affût d'espions, spécialement depuis que la Reine avait offert de fortes récompenses pour ce genre de renseignements.

L'étranger continuait de se promener, s'arrêtant pour boire lentement un peu d'infusion de ketmie, mâcher des noix ou regarder un spectacle de marionnettes. Puis, il choisit un endroit à l'ombre sous la tente d'un marchand de lièvres et s'assit sur ses talons. Il resta là si longtemps sans bouger, sinon pour chasser les mouches de son visage, qu'Hadon commença à s'en désintéresser. Cet homme, quoique d'un aspect saisissant, n'était probablement qu'un chasseur. Il était descendu de ses montagnes pour admirer la ville et peut-être profiter de quelques-uns de ses plaisirs cosmopolites. Il ne semblait pas avoir beaucoup d'argent, le peu qu'il avait dépensé était sorti d'une petite bourse plate attachée à sa ceinture. S'il avait toutefois envie de femmes, il n'aurait pas besoin d'argent. Les prostituées sacrées s'arracheraient un bel homme tel que lui. Sa seule difficulté serait plutôt de sortir de leur salle.

Hadon riait en lui-même à cette idée quand il vit cinq montagnards avancer vers l'étranger. Ils portaient des bonnets de blaireau mange-miel avec la tête encore attachée, des vestes et des pagnes de la même fourrure et des chaussures à guêtres de peau de renard. La tête stylisée du blaireau mange-miel était peinte sur leur front et leur poitrine nue. Ils portaient des sacs de cuir sur le dos et de longs épieux à pointe de bronze à la main. Des glaives courts et des couteaux pendaient dans des fourreaux à leur ceinture.

Hadon s'approcha, nonchalant, attiré plus par la curiosité que par autre chose. L'étranger était resté assis ; il leva le regard sur ses interpellateurs, de sous des paupières lourdes, et sourit vaguement. Hadon s'arrêta lorsqu'il fut assez près pour les entendre. Il pouvait aussi sentir l'odeur de fumée qui imprégnait les peaux de blaireau, les aisselles et les fesses qui n'avaient pas été lavées depuis longtemps, la graisse rance de blaireau étalée sur leur chevelure et le relent douceâtre d'hydromel de leur haleine.

« On est comme qui dirait curieux, étranger, disait l'un des hommes. On n'a jamais vu un chasseur comme vous par ici, si vous êtes un chasseur.

— Je suis un chasseur, répondit l'étranger d'une voix lente et profonde.

— Pas de la région, sûrement pas », reprit celui qui avait parlé. Il se dandinait en clignant des yeux injectés de sang. « Je connais tous les accents de cette vallée, de toutes ces montagnes, en fait. Personne ne parle drôlement comme vous.

— Désolé, dit l'étranger. Mais mes affaires ne vous regardent pas.

— Vraiment ? fit un autre chasseur. En ce moment, les affaires de chacun regardent tout le monde. Minruth a des espions partout et les partisans d'Awineth sont à leur aguet. Vous êtes-vous présenté au commandant de la garnison ?

— Je ne savais pas que j'étais censé le faire, dit l'étranger. Je le ferai sans faute, quand je m'en sentirai l'envie. »

Il se tourna vers Hadon : « *Numatenu*, fit-il, Fils de la Fourmi rouge, citoyen d'Opar, peut-être pouvez-vous me dire si ce que ces hommes-blaireaux prétendent est vrai ? Dois-je signaler ma visite au poste militaire local ?

— La première fois que vous venez ici, oui, dit Hadon. Apparemment, vous n'êtes pas déjà venu ici. »

Le premier chasseur qui avait parlé, était un homme grand, lourdement charpenté, aux cheveux bruns parsemés de gris, la tête enfouie dans les épaules. Il s'accroupit et se pencha en avant pour regarder le couteau au côté de l'étranger : « Dites donc ! Ce n'est pas du bronze ! C'est du fer ! Par Renamam'a, c'est du fer, mais du fer comme j'en ai jamais vu ! »

Hadon vit qu'environ un demi-pouce de lame grise et brillante dépassait du fourreau.

« Serait-ce de l'acier, étranger ? demanda-t-il. Mon propre sabre est de fer au carbone, mais j'ai vu un sabre fait de fer au carbone mélangé de nickel et trempé à une grande dureté, qui gardait un tranchant tel que nul autre métal n'en avait jamais eu. Kwasin, mon cousin – vous avez peut-être entendu parler de lui – a une hache qui est faite du fer le plus dur que j'aie jamais vu. Mais il provenait d'une étoile tombante, et devait donc être le métal utilisé par les divinités.

— Ce devait être la hache de Wi, forgée par un nain borgne et velu appelé Pag, dit l'étranger. Comment est-elle tombée entre les mains de ce Kwasin ? »

Hadon était trop stupéfait pour répondre. Cet étranger n'était pas un chasseur venu des montagnes, ignorant de ce qui se passait hors de cette vallée. De plus, il ne parlait pas khokarsan comme un natif, obligé par la structure phonétique de sa langue d'ajouter un a à Pag. Mais comment cet homme pouvait-il savoir que Pag était le vrai nom du nain ?

Hadon, incapable de parler sur le moment, regardait l'étranger

avec de grands yeux. Pendant ce temps, le gros montagnard se redressa vivement, perdant presque l'équilibre, et tendit la main pour saisir l'étranger par le poignet. Mais il manqua son coup quand l'homme aux yeux gris recula.

« Écoutez, dit le montagnard. Comment avez-vous jamais eu un couteau comme celui-là ? Vous n'êtes pas un riche ni un *numatenu*. Vous devez l'avoir volé !

— Ce couteau appartenait à mon père, dit l'homme aux yeux gris. Cependant je n'ai pas de compte à vous rendre ni à vous ni à un autre. »

Il jeta un regard aux alentours. Les montagnards s'étaient rangés devant lui en demi-cercle ; sa retraite était coupée par la tente du marchand.

Hadon s'écarta de côté. « Il a raison, dit-il. Sa seule obligation est d'aller se présenter au commandant du poste. Il n'a pas à répondre à des questions venant de vous.

— Ah ouais ? fit le gros chasseur. Et si nous le laissons partir, comment saurons-nous qu'il ira se présenter ? Qu'est-ce qui l'empêchera de s'en aller simplement de la ville pour regagner son poste d'espionnage dans les montagnes ?

— Vous m'avez accusé d'être un voleur et un espion, dit calmement l'étranger.

— Ouais ? Bon, et alors ? »

Un autre montagnard, maigre, borgne, les dents saillantes, le nez cassé, dit : « Mieux vaudrait nous donner votre couteau, sans-totem. Faites-le et nous oublierons vos insultes. »

Les yeux gris s'élargirent mais l'étranger ne répondit pas. Hadon vit maintenant ce que les chasseurs voulaient faire. Qu'il fût un espion ne les intéressait pas ; ils convoitaient le couteau. Et ils avaient l'intention de l'obtenir même s'ils devaient tuer pour cela. Après tout, c'était un inconnu, par conséquent un suspect. Il ne portait pas de marque de totem pour appeler les siens à la rescousse.

« Cet homme n'a aucune obligation de vous donner son couteau. Vous n'avez aucune autorité ici. Alors, dégagez ! Je l'emmènerai moi-même au poste militaire.

— C'est un espion et un voleur ! beugla le gros chasseur. Passez-nous ce couteau, va-nu-pieds ! Sinon, par le Grand Blaireau femelle elle-même, nous te le prendrons ! »

Deux des montagnards se tournèrent vers Hadon, le glaive en main.

« À présent, allez-vous-en et mêlez-vous de ce qui vous regarde, *numatenu*, dit l'un d'eux. Nous nous occuperons de ce sale espion.

— Merci pour avoir essayé de me protéger, dit l'étranger à Hadon, mais vous éviterez des ennuis et une effusion de sang si vous

me permettez simplement de m'occuper de cela tout seul. »

L'homme parlait certainement un khokarsan bizarre ; ses façons et son langage ne s'accordaient pas à son apparence barbare. Il faisait plutôt l'effet d'une personne bien éduquée de bonne société.

« Je ne laisse pas des ramasseurs de glands pouilleux me donner des ordres », dit Hadon. Il ne tira pas encore son sabre, car il espérait faire peur aux montagnards. Une fois qu'il aurait tiré la lame du fourreau, il serait contraint de s'en servir.

« Ramasseurs de glands ! » mugit le montagnard le plus proche, les yeux exorbités, le visage empourpré. « Comment, espèce de freluquet de la grande ville, je vais te montrer qui est un ramasseur de glands ! »

Il voulut porter un coup de son épieu. Hadon avait sorti son sabre avant que l'homme eût terminé sa phrase. Sa lame fit voler la pointe lancéolée de l'épieu, revint et trancha la main gauche de l'homme. Hadon se retourna, arrêtant son sabre au bout de sa course, et répéta le même coup, abattant la pointe de l'épieu d'un autre coureur des bois. Celui-ci lâcha son arme et s'enfuit à travers le marché en criant au secours.

Tout cela avait peut-être pris six secondes. Maintenant, trois des montagnards gisaient dans la poussière, morts. Deux avaient la gorge tranchée, le troisième avait une blessure sanglante en pleine poitrine. L'étranger essuya son couteau sur la veste du plus gros homme, et le remit dans son fourreau. Puis il se redressa et, d'un geste agacé, rejeta sa frange de cheveux en arrière de son front. Hadon aperçut une mince cicatrice qui partait de son œil gauche, passait par le sommet de sa tête et se terminait au-dessus de son oreille droite.

« Toute cette affaire était stupide, dit-il. J'ai essayé de l'éviter mais ils ont insisté.

— Cela ne devrait pas faire trop d'ennuis, dit Hadon. Ils étaient les agresseurs ; j'en témoignerai. Quelques membres de leur totem pourraient cependant décider d'en tirer vengeance dans le sang. Ces gens des montagnes sont vieux jeu, vous savez. Il n'est, néanmoins, pas douteux qu'ils tentaient de vous voler et leur clan en tiendra peut-être compte.

— Le couteau n'était qu'une excuse. Ils savaient que je les ai vus commettre un crime voilà deux jours, dans les montagnes, au nord d'ici. Je descendais la piste quand j'entendis quelques cris. Je m'enfonçai dans les broussailles et m'approchai de ces hommes en rampant sans qu'ils me voient. Ils avaient égorgé un paysan et ses deux enfants, et violaient sa femme. Ou plutôt essayaient. Ils étaient tous tellement ivres qu'aucun ne put y arriver. Ils l'égorèrent donc elle aussi et s'en furent titubants avec leur misérable butin.

« Je sortais des bois pour vérifier si les paysans étaient bien morts

quand l'un des tueurs se retourna par hasard et me vit. Je m'éloignai, mais ils n'essayèrent pas de me suivre. Je vins ici et nous nous rencontrâmes de nouveau. Vous avez vu ce qui est arrivé. »

Hadon regarda vers le coin nord-ouest de la place du marché. Des policiers, conduits par le chasseur survivant, sortaient de leur poste. L'homme criait et désignait du doigt Hadon et l'étranger. Après une brève discussion, les policiers avancèrent rapidement vers eux, le montagnard trottant à leur tête et se retournant de temps en temps pour les presser.

Hadon se dit que le montagnard était ou trop confiant ou trop ivre pour s'inquiéter des conséquences. Il savait que l'étranger avait été témoin des meurtres, alors pourquoi amenait-il la police ? Pensait-il que ses accusations d'espionnage obscurciraient l'affaire, en discréditant tout ce que l'étranger pourrait dire ?

Il aurait pu avoir raison mais, dans son ivresse, il avait oublié qu'Hadon pouvait témoigner contre lui. Et s'il pensait que les policiers arrêteraient également Hadon, il se trompait beaucoup.

Hadon commença à expliquer cela à l'étranger, mais celui-ci sourit et dit : « Je ne suis pas un espion. Mais je ne puis me laisser questionner. »

Il s'en fut. Hadon le regarda avec étonnement. Il n'avait jamais vu un homme courir si vite et pourtant si facilement. Il avait l'air de ne pas se presser, d'économiser son énergie pour parer à l'imprévu.

« Il est parti de ce côté », hurlait le montagnard. Les policiers allaient le suivre mais furent rappelés par Hadon. Il expliqua ce qui s'était passé ; le montagnard fut donc arrêté et emmené en prison.

Le chef des policiers était plein de déférence mais ferme.

« Nous ne pouvons pas garder cet homme sauf si vous l'accusez d'agression non provoquée, dit-il. Après tout, nous n'avons que les dires de l'étranger pour le meurtre, si c'était un meurtre. Cela peut n'avoir été qu'une vengeance entre clans, auquel cas leurs totems respectifs s'en occuperont. À moins que l'étranger ne se présente comme témoin, nous ne pouvons rien faire. Et vous devez l'admettre : cela paraît louche qu'il ait pris la fuite.

Pas nécessairement, dit Hadon. On s'énerve tellement ici à propos d'espions qu'il peut avoir pensé ne pas être en sécurité, même en étant tout à fait innocent. Quant au montagnard, je l'accuse d'agression non provoquée avec l'intention de tuer.

C'est sa parole contre la vôtre, dit le policier. Le procès ne sera donc qu'une simple formalité. Voulez-vous qu'il soit exécuté, bastonné ou vendu en esclavage ?

J'abandonne ma prérogative au juge, je suggère cependant, s'il est condamné à l'esclavage, qu'il ne soit pas vendu à un particulier. Il est trop dangereux pour cela. Il devrait aller aux travaux forcés pour le

gouvernement.

— Je transmettrai votre recommandation au juge », dit le policier. Il salua, puis donna des ordres pour l'enlèvement des cadavres.

Hadon quitta la place du marché et arriva au temple de Kho quelques minutes avant que Lalila en sorte. Elle avait le visage défait, comme si elle était passée par une rude épreuve. En voyant Hadon, elle sourit, puis elle ouvrit de grands yeux. Hadon abaissa son regard et vit le sang séché sur ses jambes presque caché sous un essaim de mouches.

« J'avais oublié cela », dit-il. Et en regagnant leur appartement, il lui raconta l'incident de la place du marché.

Elle s'arrêta, la main au cœur. « Sahhindar ! s'écria-t-elle.

— Comment ? » fit-il. Un choc passa à travers lui, suivi d'un sentiment d'irréalité. « Tu ne veux pas dire que...

— Qui d'autre aurait six pieds trois pouces, des cheveux noirs coupés en frange sur le front, pour cacher une telle cicatrice, et des yeux gris, et parlerait un khokarsan archaïque ? Qui d'autre aurait un tel couteau, un couteau d'un métal aussi affilé ?

« Mais que fait-il ici ? S'informe-t-il à propos de nous, Abeth, Paga et moi ? Il avait dit qu'il le ferait.

— J'ai vu un dieu, dit à mi-voix Hadon. Un dieu en chair et en os.

— Il a dit qu'il n'était pas un dieu, qu'il était aussi vulnérable à la mort par accident ou par homicide que n'importe lequel d'entre nous, dit Lalila. C'est simplement qu'il ne vieillit que très lentement. Je n'ai pas compris la majeure partie de ce qu'il m'a dit ; il vient d'un monde différent.

— Quelle que soit la vérité, dit Hadon, nous n'avons pas à nous occuper de lui à moins qu'il ne s'occupe de nous. Et c'est à lui de nous le faire savoir. Que t'a dit Suguqateth ? »

Lalila regarda autour d'elle et baissa la voix, quoique nul ne semblât s'intéresser à eux.

« Elle a d'abord dit que nous ne devons répéter à personne d'autre ce que je vais te dire. Kho n'aimerait pas cela. Ensuite, quand nous étions devant l'oracle, Awineth ne nous a pas dit tout ce que la vieille prêtresse avait annoncé, Suguqateth a tout entendu, naturellement, mais Awineth lui avait donné l'ordre de se taire. Suguqateth considère qu'Awineth a tort ; elle n'avait aucun droit de cacher des paroles de Kho alors qu'elles nous étaient adressées. Elle pense qu'Awineth fait passer ses sentiments personnels au-dessus des ordres de la Déesse. Et par conséquent, Suguqateth s'estime être en droit de révéler toutes les paroles de Kho.

— Qui étaient ? fit Hadon.

— Je dois partir pour Opar aussitôt que possible. Et tu dois m'y

accompagner. Ce n'est qu'ainsi que notre enfant à venir atteindra longue vie et grandeur. »

Chapitre XV

Une heure avant minuit, le petit groupe quitta l'Auberge du Perroquet Rouge. Le ciel était nuageux ; les seules lumières étaient celles de torches lointaines, portées par les patrouilles de nuit. Tous étaient couverts de manteaux et encapuchonnés, et munis d'armes et de sacs de vivres – tous, sauf Abeth, qui dormait, portée sur le dos d'Hinokly. Leur guide était une prêtresse, emmitouflée dans un manteau noir.

À l'aube, ils étaient déjà dans les montagnes au nord-ouest de la ville. Ils continuèrent leur ascension, atteignirent l'étroit passage escarpé à midi. De là, ils descendirent dans une petite vallée et recommencèrent à gravir une autre montagne encore plus raide et plus haute.

À la tombée de la nuit, le lendemain, ils parvinrent sur un plateau. Au soleil couchant, ils virent la Kemu, la Grande Mer.

« Nous avons besoin de repos mais nous ne pouvons pas nous arrêter, dit la prêtresse. Awineth mettra une armée à votre recherche. Sans doute, a-t-elle envoyé des soldats à Notaminku par le col. Ils fouilleront les côtes à l'est et à l'ouest du passage. Le port de Notaminku est bloqué mais cela ne nous empêche pas d'utiliser de petits bateaux ailleurs. »

Elle les conduisit jusqu'au bord du plateau et, d'un geste, montra quelque chose en bas. À quatre cents pieds au-dessous d'eux, la mer battait les contreforts de la falaise dans la nuit éclairée par la lune. On y distinguait une petite tache blanche, un bateau à l'ancre à un quart de mille de la côte.

La prêtresse utilisa un sifflet d'os en forme de poisson à tête de perroquet. D'une caverne toute proche, surgirent six hommes avec des cordes, des poulies et de lourds supports de bois à trois pieds. Ils installèrent ce matériel et bientôt Hadon descendait attaché au bout d'une corde.

Une corniche débordait de la falaise à plusieurs pieds au-dessus de la surface de la mer. Hadon y atterrit, se dégagea de la corde, tira deux fois sur celle-ci et la regarda remonter. En un quart d'heure, tout le petit groupe, y compris la prêtresse, fut réuni sur la corniche. Elle alluma une lampe tempête et l'agita de droite et de gauche. Bientôt put se distinguer la forme sombre d'un canot à rames qui se détachait du voilier blanc.

Hadon, Abeth, Lalila, Paga, Hinokly et Kebiwabes furent sur le bateau en deux voyages. Ils furent vivement entraînés dans la cale et l'ancre fut levée. Le voilier se dirigea vers le large lentement d'abord puis s'inclina soudain sous une brise.

Le matin les trouva tous entassés les uns contre les autres ; le bateau roulant plus qu'au départ. L'écoutille s'ouvrit et le jour entra à flots. En haut de l'échelle se dressait un garçon jeune, couvert de taches de rousseur, les yeux bleus, les cheveux roux. Il était vêtu d'un gilet de loutre de mer marron, d'un chapelet de perles de bois, chacune portant le visage gravé de Piqabes, déesse de la mer, et d'un cache-sexe fait de la tête d'un aigle pêcheur. Sa poitrine était marquée en bleu de la forme du poisson grogneur des grands fonds.

« Capitaine Ruseth, à votre service ! dit-il gaiement.

— Allons, sortez ! Le petit déjeuner, ou ce qui passe pour petit déjeuner, va être servi ! »

Ruseth n'avait pas l'air assez vieux pour être capitaine, quoique Hadon se rappela que le titre n'était pas nécessairement important. Le patron d'une barque à deux matelots en était le capitaine. La mission de Ruseth était cependant importante ; même s'il était jeune, il devait donc être très compétent. Suguqateth ne lui aurait pas fait confiance autrement.

Ils sortirent sur le pont, bâillant, se grattant, lâchant des pets et les yeux clignotants. Le soleil était levé dans un ciel sans nuage. La mer était plus forte, déferlant en longues lames. Au sud, s'apercevait, à peine visible, la cime des montagnes bordant la côte nord-ouest de l'île de Khokarsa. Il n'y avait pas d'autres navires en vue. Ni d'autres créatures vivantes, en fait, sinon quelques-uns des *datoekem* omniprésents, de grands oiseaux blancs au bec noir crochu.

La brise était bonne, venant du nord-ouest. Le voilier cinglait presque droit à l'est. La grande vergue était orientée vers la droite au moyen des écoutes de telle façon que le vent frappait la voile sous un angle, ce qui faisait pencher le bateau à un angle inconfortable pour les terriens. Ruseth et ses quatre matelots semblaient à l'aise.

L'un des marins apporta des écuelles en bois emplies de biscuits durs faits de farine de blé épeautre, d'œufs de cane durs, de bœuf séché, d'olives et de vin. Hadon prit la sienne et sur le pont incliné alla retrouver Ruseth qui avait pris la barre. « Je ne suis pas un marin, dit-il, mais on dirait que nous allons beaucoup plus vite qu'aucun bateau que j'aie déjà vu.

— Est-ce que ce n'est pas une merveille ! s'écria Ruseth. Je l'ai dessiné et construit moi-même. Et j'ai inventé cette voile, je l'appelle triangulaire par opposition avec la vieille voile carrée.

— Elle a l'air bizarre, je dois dire. En quoi est-elle supérieure à la voile carrée ?

— Elle nous permet de naviguer contre le vent ! dit Ruseth avec un sourire d'orgueil.

— Contre le vent ? »

Hadon s'écarta du garçon aux cheveux roux. « Cela sent la...

— Magie ? La magie noire ? Quelle bêtise, ami ! Pensez-vous que les servantes de la grande Kho seraient mes protectrices si j'employais des forces maléfiques ? Jamais ! » Et il entreprit de lui expliquer l'art de louvoyer dans le vent à l'aide d'une longue vergue orientable.

Hadon écouta et dit : « Stupéfiant. Cela paraît tellement simple quand vous le décrivez. Je me demande pourquoi personne n'y a pensé avant ? »

Ruseth prit un air vexé puis se mit à rire. « C'est probablement ce qu'on a dit à l'homme qui a pensé le premier à faire du feu. Ou à l'homme qui le premier a fait de l'hydromel.

« J'en ai eu l'idée quand j'avais seize ans et que je vivais dans un petit village de pêcheurs à peu de distance du coin nord-ouest de l'île. Elle m'est venue une nuit dans un rêve, je ne peux donc pas m'en attribuer le mérite. Sans doute Piqabes elle-même me l'a-t-elle envoyée, bien que j'avais déjà réfléchi aux voiles et à la navigation depuis longtemps. En tout cas, j'ai rêvé de cette voile triangulaire et j'en ai fait des essais sur de petits modèles à temps perdu. Et vous le savez, un fils de pêcheur n'en a pas beaucoup. Puis j'ai construit mon petit bateau à moi – il m'a fallu un an pour le faire. Et des mois pour apprendre comment le piloter.

« Les gens du village furent intéressés ; ils reconnurent que je pouvais naviguer plus vite qu'ils ne le pouvaient, mais dirent que les vieux usages étaient assez bons pour eux. Je pensais que je tenais là une fortune, je partis donc pour la capitale afin d'obtenir une audience au ministère de la Marine. Il me fallut l'attendre trois mois – je dus travailler la nuit comme serveur dans une auberge. Le jour je me morfondais dans une antichambre à attendre qu'un amiral daigne me recevoir.

« Je lui montrai comment mon invention fonctionnait avec des modèles et des dessins. Je l'invitai à venir faire un essai à la mer dans mon petit bateau.

« J'avais là quelque chose de révolutionnaire, qui changerait toute l'histoire des bateaux, rendrait la navigation plus rapide et plus facile. Eh bien, devinez quoi ?

— Je crois que je peux le deviner, dit Hadon. J'ai moi-même une certaine expérience de l'esprit militaire.

— J'ai été jeté à la porte ! Avec ordre de ne pas revenir ! Cet amiral, une vieille baderne alcoolique, déclara que j'étais fou. Primo, ce grément ne marcherait pas de la manière que je disais. Et secundo, son principe était contre nature, il était blasphématoire.

« J'étais furieux, effrayé aussi car je ne voulais pas que l'amiral lance les prêtres de Resu à mes trousses. Je songeai à rentrer à la maison et peut-être oublier toute cette affaire.

Au lieu de cela, je me rendis au temple de Piqabes sur une petite île près de l'entrée du golfe de Gahete. Là, je montrai à la Grande Prêtresse ce que j'avais montré au bureaucrate naval. Je lui dis comment mon bateau pourrait transporter beaucoup plus vite le courrier du temple. Cette idée lui plut et, pour résumer une longue histoire, me voilà naviguant sur un bateau construit par le temple de Kho, au service d'Awineth, en train de vous conduire vers une ville lointaine de la mer du Sud, la Kemuwopar. Qu'est-ce que vous en pensez ? Je ne suis même jamais allé jusqu'au continent au nord d'ici ! »

Hinokly s'était approché : « Ainsi donc ce bateau peut aller plus vite et manœuvrer mieux que tout ce qu'on peut rencontrer sur les mers ?

— Pas de doute là-dessus ! dit Ruseth. Le *Génie du Vent* peut laisser loin derrière lui n'importe quel navire des deux mers !

— Et si le vent vient à manquer, comment pourra-t-il échapper à une galère ?

— Il ne le pourra pas. La seule chose à faire alors, c'est de prier Piqabes pour qu'elle fasse souffler le vent. »

Hadon discuta longtemps avec le jeune homme roux. Ruseth expliqua qu'ils naviguaient vers l'est en suivant le nord de l'île, mais se tiendraient entre dix et quinze milles au large. La majeure partie des patrouilles de la marine de Minruth se faisait très près de la côte. Une fois que l'île de Khokarsa serait derrière eux, ils longeraient le littoral du continent vers la ville de Qethruth.

« Dans des circonstances ordinaires, je me dirigerai droit au sud-est, vers la ville sur pilotis de Rebha, dit Ruseth, mais le bateau est surchargé à l'heure qu'il est. Nous n'avons pas assez de vivres pour nous mener jusqu'à Rebha, nous nous arrêterons donc devant un village à environ quatre cent milles avant Qethruth. Je n'y suis jamais allé, bien entendu, mais la prêtresse m'a donné des instructions et aussi une lettre d'introduction pour la prêtresse de Karkoom. Nous nous réapprovisionnerons puis piquerons droit au sud vers Rebha. »

Hadon demanda ce qu'ils feraient si le village était bloqué. Ruseth se mit à rire. « Vous ne connaissez pas grand-chose des réalités navales, n'est-ce pas, mon grand ami ? Les forces de Minruth sont suffisamment éparpillées telles qu'elles sont. Il n'a pas de navires pour bloquer tous les petits villages le long de la côte, ni même autour de Khokarsa. Je doute qu'il ait même une birème à Qethruth.

— Et à Rebha ?

— Vous étiez de l'état-major d'Awineth. Qu'avez-vous entendu

dire au sujet de Rebha ?

— Rien. Aucun navire courrier n'est arrivé de Rebha. C'est très loin et il disparaît toujours des bateaux.

— Oui. Je suppose que la Marine doit avoir quelques gros bâtiments en station à Rebha. C'est un port très important de réapprovisionnement et de réparation, si on peut l'appeler un port. Il commande également la partie sud de la Kemu et, en un certain sens, le détroit de Keth. »

Des jours et des nuits passèrent sans incident. Le temps était généralement beau, quoiqu'il y eût quelques pluies et parfois un grain. Ils aperçurent des navires de temps à autre mais toujours au loin. La plupart d'entre eux semblaient être des galères de commerce ou des bateaux de pêche ramenant séchée leur prise provenant des eaux continentales vers les îles.

« Des rumeurs prétendent que la piraterie refleurit dans ces régions, dit Ruseth. Il fallait s'y attendre, bien sûr. La flotte de Minruth est trop occupée par la guerre pour aller pourchasser des pirates. Nous n'avons pas à nous en inquiéter. Aucun pirate ne pourra nous attraper.

— À moins qu'il ne se produise un calme », dit Hinokly.

Ruseth préféra rire, mais eut cependant l'air préoccupé ensuite.

On était à l'étroit à bord. La cabine devenait trop chaude et sentait trop mauvais quand ils y dormaient tous. Chaque fois que le temps ou la mer le permettait, Hadon, le scribe et le barde couchaient sur le pont. Au bout d'une semaine, Hadon devint impatient et irritable. Il lui était impossible de coucher avec Lalila à cause du manque d'intimité ; ils n'étaient pas des Gokako, les esclaves simiesques d'Opar qui s'accouplaient publiquement et souvent nombreux à la fois. De plus, il n'y avait pas grand-chose à faire sur ce petit bateau. Hadon parvint à chasser une partie de son ennui en apprenant tout ce qu'il put sur la navigation. Avant qu'une semaine fût terminée, il put remplacer les matelots à leur poste.

Hadon tint la barre deux heures par jour. Il fut d'abord nerveux et fit quelques grosses erreurs en virant, ou en louvoyant. Ruseth était là pour prendre sa place si quelque chose tournait mal et rien de désastreux ne se passa.

« Vous êtes un bon marin pour le beau temps, à présent, dit Ruseth. On verra ce que vous ferez quand nous aurons une mauvaise tempête, quoique je prie Piqabes de nous épargner cela. »

Hadon voulut absolument que ses compagnons en apprennent également autant que possible sur le bateau. D'une part, cela les empêcherait de s'ennuyer. De l'autre, cela assurerait qu'ils ne seraient pas embarrassés ou impuissants si quelque chose arrivait aux matelots.

« Et aussi, dit Hadon, un jour nous pourrions avoir à conduire

nous-mêmes un bateau comme celui-là. Nous pourrions même avoir à voler un bateau et à prendre le grand large à son bord. »

À cause de cela, Hadon demanda aussi à Ruseth de lui enseigner tout ce qu'il pouvait sur la navigation.

« On se dirige au moyen du soleil, le jour, et des étoiles, la nuit, dit Ruseth. Malheureusement, la Kemu est fréquemment couverte de nuages et il pleut beaucoup, quoiqu'il m'ait été dit que le climat est plus sec et plus chaud qu'il l'était autrefois. De toute façon, on ne peut pas compter, bien souvent, sur les étoiles pour se guider. Mais on peut assez bien se fier à la pierre d'aimant. Mon grand-père dit qu'on ne peut pas autant lui faire confiance dans la Kemuwopar, la mer d'Opar. Il prétend qu'il y a trop de montagnes qui contiennent trop de fer le long de ses côtes.

— J'ai des doutes là-dessus », dit Hinokly. Et une autre discussion s'engagea entre eux deux.

Pour faire passer le temps plus agréablement, Kebiwabes chantait. Tout en pinçant les cordes de sa lyre d'écaillé de tortue, il récitait des chants d'amour, des chansons de marins, des ballades, des complaintes tragiques et les poèmes épiques : *La Chanson de Gahete*, *La Chanson de Rtmaweth*, *La Chanson de Kethna*. Il essaya sur eux des passages et des portions de son œuvre en gestation : *La Chanson des Voyages d'Hadon d'Opar*.

Le héros de celle-ci prenait plaisir à écouter ses aventures transformées en épopée. Une grande partie en était exagérée ou déformée, ou parfois même carrément inventée. Mais il n'y fit pas objection. La poésie exprimait l'esprit, non pas l'apparence, de la réalité. Et cela ne le gênait pas du tout de s'entendre décrire en termes dithyrambiques comme un héros. La modestie n'était pas une vertu à Khokarsa.

Au bout de deux semaines, ils commencèrent à voir davantage de navires. La plupart étaient des bateaux de pêche venant des villes et des villages de la côte, mais le nombre des galères marchandes augmenta en proportion. Bien que la rébellion eût réduit considérablement le trafic maritime, il restait encore beaucoup d'hommes prêts à braver les pirates et le blocus pour en retirer un profit.

Karkoom était un village d'environ cinq cents habitants, un groupe de huttes et de maisons longues sur pilotis derrière une palissade. Il était au bout d'un havre plutôt étroit formé par deux presqu'îles rocheuses. Ruseth y fit entrer le bateau avec précaution, prêt à s'enfuir si des vaisseaux de guerre se trouvaient là à l'ancre. Il y avait tout juste assez de place dans la passe pour qu'il pût faire demi-tour, mais pas beaucoup d'espace pour tirer des bordées.

Ils respirèrent soulagés quand ils virent que les quatre gros

vaisseaux étaient des navires de commerce. Deux de Qethruth, un de Miklemres et un de Siwudawa.

Ruseth amena le bateau dans le port et l'amarra à un quai. Laissant deux matelots à bord pour le garder, il se rendit avec les autres au temple local de Kho. Ils furent bien reçus après que Ruseth eut remis sa lettre d'introduction. La Grande Prêtresse Siha donna des ordres pour que le bateau soit réapprovisionné. Puis elle organisa une petite fête privée pour eux lorsqu'elle apprit les événements de Khokarsa et leur passa les nouvelles et les rumeurs qu'elle avait entendues dans les quelques derniers mois.

Pour la première fois depuis longtemps, Hadon et Lalila couchèrent ensemble... et dans un lit qui ne montait et ne retombait pas, ne roulait et ne tanguait pas. Le lendemain, ils repartirent à midi, après, bien entendu, une bénédiction rituelle de la prêtresse.

Plusieurs prêtres du temple de Resu étaient également là ; ils semblaient assez bien disposés. Les villageois, comme les citoyens de Qethruth, avaient déclaré leur neutralité, mais Hadon ne leur faisait pas confiance. Pour autant qu'il sût, les prêtres pouvaient avoir envoyé un bateau avec l'information que les fugitifs étaient là. Mais, d'un autre côté, à qui pourraient-ils transmettre ce renseignement ?

D'ici que la nouvelle parvienne à Khokarsa, il serait trop tard pour que Minruth pût faire quelque chose. Il se pouvait qu'un vaisseau de guerre fût posté quelque part près de la côte mais cela ne ferait aucune différence. Aucun navire ne rattraperait le *Génie du Vent*.

Il était toutefois possible qu'un message fût envoyé à Rebha. Les prêtres pouvaient deviner, ou découvrir par leurs espions, qu'Hadon y emmenait Lalila.

Si c'était le cas, il ne pouvait rien y faire. Il haussa les épaules. Il s'occuperait de cette possibilité quand ils parviendraient à leur destination.

Chapitre XVI

Rebha apparut lentement à l'horizon vers le sud. Ruseth enchanté parce qu'il n'avait passé que deux jours à tourner en rond avant de trouver la ville. Durant ce temps, ils avaient croisé beaucoup de bateaux, ce qui signifiait que Rebha devait être dans les environs ; Ruseth en interpella plusieurs, mais ils étaient dans la même situation. Quelques-uns d'entre eux, persuadés que le capitaine de ce bateau à l'aspect bizarre devait être un magicien qui connaîtrait le chemin, avaient tenté de les suivre. Mais ces grands et lourds bateaux à rames ne pouvaient même pas garder le *Génie du Vent* en vue.

« Beaucoup de navires doivent manquer Rebha, dit Hadon à Ruseth.

— Non, dit le rouquin. Leurs capitaines ont fait si souvent cette route qu'ils ont acquis un sens supplémentaire. Ils ressentent comme une sorte de picotement lorsqu'ils sont dans la région ; ils savent presque à la minute près quand il est temps de ralentir et de chercher la ville. De plus, un capitaine qui surveille de près son allure et sa pierre d'aimant, le soleil et les étoiles quand ils sont visibles, ne peut pas être beaucoup en dehors de sa route. »

Une heure plus tard, il cria. Les autres accoururent vers la barre qu'il tenait encore. « Vous voyez cette fumée au nord-ouest ? demanda-t-il. Elle vient du sommet de la tour au centre de la ville sur pilotis. À moins, bien sûr, ajouta-t-il, que ce soit un bateau en feu. »

Ce n'était pas le cas. Tard, le lendemain, ils virent la partie supérieure de l'édifice, appelé la Tour de Diheteth. Celle-ci était en cèdre et avait été construite cent ans auparavant par l'amiral qui était régent. Son sommet, haut de cinq cents pieds, était pavé de pierre. Un grand feu y était gardé allumé afin que les bateaux puissent en observer la fumée ou la lueur. Par temps clair, la cime du nuage de fumée pouvait être vue à plus de cent vingt milles de distance, à condition que le vent ne fût pas tellement fort qu'il la disperse trop rapidement. Par nuit claire, le feu en haut de la tour était visible à plus de vingt-six milles.

Le trafic à partir de là augmentait : unirèmes, birèmes, trirèmes et bateaux à voiles venaient de tous côtés, quoique séparés par des centaines de brasses. Hadon était stupéfait de leur nombre. Il fallait que Rebha eût un grand port pour recevoir tous ces bateaux.

Il était vraiment très grand, l'assura Ruseth. La ville était

construite sur une île submergée dans laquelle des milliers de pilotis de bois et de piliers de pierre avaient été enfoncés ou bâtis. Le fond marin était à vingt-cinq ou trente pieds au-dessous de la surface de l'île et la ville s'élevait sur ses pilotis à trente ou cinquante pieds au-dessus de l'île, sans compter la tour-signal. Les pilotis avaient été enfoncés dans la vase qui recouvrait le calcaire du vaste plateau. La ville était plus ou moins ronde sur un diamètre de deux milles. Sa population, permanente ou de passage, était estimée à environ quarante mille personnes.

Hadon était impatient de voir cette fameuse ville sur pilotis. Il en avait entendu beaucoup parler au cours de son voyage d'Opar pour aller aux Grands Jeux, mais la galère qui l'emmenait l'avait évitée, en allant directement du détroit de Kethna à l'île de Khokarsa.

Ruseth refusa d'y entrer en plein jour, préférant la contourner au large en attendant la tombée de la nuit. Quand vint le crépuscule, Ruseth dirigea le *Génie du Vent* vers le soleil couchant, qui rougeoyait comme un charbon ardent dans la fumée sombre. Bientôt les étoiles parurent et avec elles le petit feu brillant au sommet de la Tour de Diheteth. Il augmenta de grandeur et d'éclat, et monta comme une étoile à mesure qu'ils en approchèrent.

Quand ils furent à moins d'un mille de la vaste masse obscure, parsemée de petites lumières çà et là, ils affalèrent la grande voile. La puanteur de la ville, portée par le vent, leur parvenait à présent de plus en plus forte.

Hinokly, qui était déjà venu une fois à Rebha en visite chez son frère, en expliqua la raison.

« Toutes les ordures, tous les détritiques et tous les excréments sont déversés dans la mer en dessous de la ville. La plus grande partie est emportée par les courants mais le reste s'accroche aux pilotis et aux quais flottants. Vous avez vu les immondices qui dérivait sur la mer lorsque nous passions au sud-est de Rebha, nous étions à des milles de distance et pourtant il y en avait toute une épaisseur.

— Oui, dit Hadon, en aidant Hinokly à manier un bord de la voile. J'ai vu aussi les crocodiles marins, les poissons grogneurs, les oiseaux et les loutres de mer. Ils doivent être des milliers par ici à se nourrir des ordures et des excréments.

Les oiseaux sont si nombreux, ajouta Hinokly, que Rebha est à moitié blanche de leurs déjections. Sous la ville, les crocodiles et les loutres rendent la vie très périlleuse pour quiconque tombe à l'eau ou s'aventure trop près du bord des quais. De temps à autre, d'après mon frère, une gigantesque battue est organisée pour se débarrasser des prédateurs. Une quantité de crocodiles et de grogneurs sont tués, mais pas beaucoup de loutres. Celles-ci sont trop malignes ; elles filent au loin dès qu'elles éventent la chasse. Aucun bateau ne peut les

rattraper.

« Ensuite Rebha fait un grand festin de crocodiles – ils sont excellents à manger – et, pendant un temps, il y a relativement peu de danger à aller sur les quais sous la ville. Du moins, les crocodiles marins y sont-ils alors rares, mais les crocodiles à deux pattes ne le sont pas. Rebha a un problème sérieux de criminalité, mais quelle ville n'en a pas ? »

Le vent tomba soudain et la mer s'apaisa en longs rouleaux plats. Tandis que le bateau courait sur son erre, les matelots abattirent le mât. Puis ils sortirent de longs et lourds avirons et se mirent à la tâche pour faire entrer le bateau sous la ville. Il avançait lentement sous l'écrasante masse, passant entre deux formidables piliers qui portaient d'énormes numéros blancs. Bien qu'il fit noir, il venait assez de lumière de torches et de grands feux dans des braseros au loin pour voir à une centaine de pieds en avant. Ils passèrent près de quais auxquels étaient amarrés de grosses galères marchandes, de petites galiotes privées, des bateaux de pêche et même des barques à rames. À quelque deux cents pas plus loin, des torches flamboyaient autour d'un bâtiment près d'un long quai. Ils étaient trop éloignés pour distinguer les mots qui étaient peints sur cette construction, mais Hinokly dit qu'elle abritait des inspecteurs des douanes et des soldats de la marine.

Ils s'en éloignèrent, passant derrière une série de grands monolithes et de navires à quai. À plusieurs reprises, ils heurtèrent un bateau ou raclèrent un quai, mais la lenteur de leur passage évita tout grand bruit ou dommage. Parfois ils entendaient des grognements sourds, comme ceux de cochons, ou des bruits gloutons. Ils provenaient des monstrueux poissons des profondeurs qui se nourrissaient là. Hadon en entrevit un à la lumière lointaine d'un groupe de torches. Son dos plat et huileux était assez large pour que trois hommes puissent y tenir de front ; sa longueur lui aurait été difficile à franchir d'un bond. Des sortes de courts tentacules de chair épaisse et pustuleuse se tordaient au-dessus de ses yeux. Sa gueule avait la forme de deux pelles l'une au-dessus de l'autre.

Un instant plus tard, Ruseth fit arrêter les rameurs, « Kwa-kemu-kawuru-wu » >> dit-il à voix basse.

Quelque chose bougeait dans l'eau à quelques pieds de distance, sur la droite d'Hadon. Une écume blanc sale brilla dans l'obscurité tandis qu'une chose aussi longue que leur bateau passait tout près. Hadon eut l'impression brève d'yeux protubérants, d'un dos dentelé et d'une longue queue, mais cela pouvait venir de son imagination, car il savait que c'était un grand crocodile marin. Puis cela disparut.

Ils se remirent à ramer, en ayant la sensation qu'à tout moment des rangées de dents enchâssées dans des mâchoires d'acier pouvaient

se refermer sur la palette de leurs avirons et les leur arracher des mains. C'était arrivé avant, si les histoires d'Hinokly étaient vraies.

Ils furent obligés de s'écarter de leur route par une galère brillamment illuminée. Des hommes armés allaient et venaient sur ses ponts, et de ses profondeurs montaient les grognements, les piailllements et l'odeur fétide de porcs.

« Les animaux doivent être gardés jusqu'à ce qu'ils puissent être hissés sur le premier niveau, dit Hinokly. Il y a des voleurs humains mais ce n'est pas la plus grande menace. Les loutres de mer peuvent s'introduire dans un bateau, sucer le sang des bestiaux et des porcs, et ensuite les dévorer. Elles n'attaqueront pas un homme à moins d'être acculées, mais alors elles sont aussi dangereuses que des léopards. Peut-être plus, puisqu'elles sont plus grosses. J'ai vu une fois une loutre de mer se battre avec un léopard – c'était à une fête donnée par mon employeur à Khokarsa – et la loutre a tué le léopard. Elle est morte, elle aussi, deux jours plus tard, mais de ses blessures. »

Quelque chose grinça au-dessus d'eux. Hadon leva les yeux et vit un vague rectangle s'ouvrir dans le noir à une cinquantaine de pieds de hauteur. Quelque chose tomba dans l'eau, manquant de peu le bateau, et faisant rejaillir des éclaboussures sur la coque. Le rectangle disparut.

« Quelqu'un a déversé ses ordures, fit Hinokly.

— Ramez plus vite, dit Ruseth. Le bruit et les odeurs vont attirer les bêtes. »

Ils se hâtèrent d'obéir. Hadon pensa le moment venu de poser une question : « Comment savez-vous où vous allez dans ce labyrinthe obscur ?

— La Grande Prêtresse m'a donné une carte et aussi des instructions verbales. Je devais faire entrer le bateau entre le quarantième et le quarante et unième pilier à partir du coin sud-ouest, en suivant le côté sud. Nous devons ensuite décaler d'une rangée de pilotis vers l'ouest tous les douze pilotis. Après avoir atteint la dixième rangée, nous devons passer devant vingt pilotis jusqu'à un quai où se trouvent trois torches allumées, poursuivit-il. Celui qui est en face de nous. Nous ne pouvions pas y aller tout droit parce qu'il nous fallait éviter certains quais et certains chenaux trop bien surveillés. »

Le bateau cogna un peu à tribord contre le bord d'une cale puis en heurta plus fort l'extrémité. Un visage apparut à la fenêtre d'une cabane. Un moment après, trois formes encapuchonnées en sortirent. L'une d'elles éteignit vivement les torches dans l'eau. « Le mot, étranger ? » demanda une autre.

« Le Mot prononcé au Commencement... » répondit Ruseth.

— ... Par la grande Kho Elle-même, compléta la prêtresse. Venez dans la cabane. »

Ils s'y entassèrent. La femme ferma les volets de bois, les plongeant tous dans l'obscurité. Un instant plus tard, une étincelle jaillit d'un briquet à silex, tomba dans une coupe pleine d'huile et l'huile s'enflamma. À sa flamme bleuâtre vacillante, la femme alluma une chandelle puis trois autres. Elle posa un couvercle de métal sur la coupe, éteignant le feu, mais pas avant que la fumée ne les ait tous fait tousser.

Son capuchon rejeté en arrière, révéla le visage d'une femme entre deux âges. « Vous avez des papiers ? »

Ruseth prit un rouleau de papyrus dans un sac de cuir pendu à son épaule. Elle en rompit le sceau et l'étala sur la table pour le lire à la lueur des chandelles. Ses yeux s'élargirent et elle leva de temps en temps le regard pour considérer les nouveaux venus. Finalement, elle prit une plume d'os à pointe de bronze, la trempa dans une bouteille d'encre et écrivit une note au bas de la dernière feuille. Elle la signa d'un paraphe, sécha l'encre avec du sable, roula de nouveau le papyrus et y apposa son sceau. Elle le rendit à Ruseth.

« Ainsi vous êtes Hadon, dit-elle. L'homme qui aurait dû être empereur, l'époux de notre Grande Prêtresse, si la Voix de Kho n'en avait décidé autrement. Et vous, continua-t-elle, fixant son regard sur Lalila, êtes la Sorcière-venue-de-la-mer. Suguqateth me dit que vous portez dans votre ventre un enfant qui est destiné à de grandes choses... si elle naît dans Opar, la Ville-trésor. Nous verrons ce que nous pouvons faire pour que vous y parveniez. »

Hadon avait lu sa signature. « Karsuh, dit-il, il semble que vous nous attendiez. Apparemment la nouvelle de notre venue nous a précédés, bien que nous fussions sur le bateau le plus rapide des deux mers.

— Non, Hadon, nous n'attendions personne en particulier. Nous maintenons toujours un service de veille. Nous sommes un relais dans le système secret de transmission des messages. Il est vrai, cependant, que nous avons eu vent de quelque chose à votre sujet. Voilà quatre jours, une galère de guerre rapide a fait escale ici. L'amiral Poedy a reçu un message de Minruth. Il l'avertissait qu'Awineth, Hadon et d'autres, pouvaient être en route vers Rebha. Il ne contenait pas d'informations précises là-dessus ; les autorités de Rebha devaient simplement se tenir à l'aguet de votre venue possible. Minruth pensait que vous pourriez essayer de vous enfuir de Khokarsa si les troupes d'Awineth subissaient une défaite. Le message ne donnait pas de description de votre bateau, Ruseth, ce qui est de la chance. Mais cela ne veut pas dire que cette description n'arrivera pas.

— Si nous pouvions être réapprovisionnés cette nuit, nous pourrions repartir avant l'aube, dit Hadon.

— Ce ne sera pas possible. Nous pouvons charger une certaine

quantité de vivres dans votre bateau cette nuit, mais les patrouilles de surveillance sont si actives en ce moment qu'une grande quantité transportée d'un seul coup attirerait certainement l'attention. Voyez-vous, l'amiral Poedy craint, et avec raison, que beaucoup de gens à Rebha restent attachés à Awineth. La plupart des gros négociants qui vivent dans la ville n'en font pas partie et Poedy est certain que la majorité des officiers sont fidèles à Minruth. C'est le petit peuple, les pêcheurs, les navigateurs, les travailleurs, les contrebandiers, dont il se méfie. Il maintient donc la surveillance de ses patrouilles à toute heure, spécialement la nuit. C'est pourquoi nous devons agir lentement et avec circonspection.

« En fait, s'il découvrait que le temple de Piqabes vient en aide à Hadon et Lalila, il ferait arrêter toutes les prêtresses dans la ville. Il cherche un prétexte pour cela, bien qu'il se rende compte des risques. Peut-être espère-t-il même un soulèvement, puisque cela lui donnerait une occasion de nettoyer les bas quartiers. Nous savons par nos espions qu'il a désigné au moins trois mille hommes et femmes pour être mis à mort, des gens qu'il soupçonne de menées criminelles ou de subversion. À juste titre, je dois dire.

— Combien de temps prendra notre réapprovisionnement ? demanda Ruseth.

— D'après ce que vous m'avez dit de tout ce qui vous manque, environ trois nuits. En attendant, il nous faut cacher votre bateau. Même avec son mât abattu, sa silhouette est, de toute évidence, peu habituelle. Un inspecteur saurait instantanément qu'il est entré illégalement. Si un tel navire était passé par les voies normales, il en aurait entendu parler, vous pouvez en être certain.

— Il faut que je sache où vous emmènerez le bateau, dit Hadon, au cas où nous devrions partir brusquement ; nous serions dans une mauvaise situation, si nous ne savions pas même où est notre bateau.

— Il sera dans une cale fermée à dix pilotis vers l'est et trente vers le nord, dit la prêtresse. Mes hommes vont l'y emmener. Venez. Partons d'ici. »

Elle prit leur tête, une lanterne à huile de poisson à la main ; et ils suivirent le quai jusqu'à ce qu'ils arrivent au bas d'un escalier de bois qui montait dans le noir. Ils le grimpèrent rapidement, s'arrêtant sur trois paliers pour reprendre leur souffle. En haut, ils se trouvèrent dans une rue étroite. Là, au-dessus de la ville, le ciel était sans nuages, la lune seulement à demi voilée. Des deux côtés s'élevaient des maisons de bois sans peinture, de trois étages.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées par des volets, les portes paraissaient solides et étaient pourvues de serrures massives de bronze. Les fenêtres des étages supérieurs étaient ouvertes. L'extrémité de la rue était faiblement éclairée ; quand ils y arrivèrent, ils virent

deux torches géantes qui brûlaient, fixées dans des supports de chaque côté de la porte d'un grand bâtiment. En passant devant, ils entendirent un bruit de bacchanale qui venait de l'intérieur. Au-dessus de l'entrée s'étalait une grande enseigne sur laquelle était peinte la tête d'un babouin des plages. Elle marquait la maison commune où les navigateurs de ce totem pouvaient loger et où les citoyens de Rebha du même totem se réunissaient pour des festivités.

La prêtresse les conduisit, par un escalier bordant une forte rampe, à un niveau supérieur. Hadon tenta de se mettre le chemin en mémoire, mais l'obscurité et le nombre de détours, de montées et de descentes l'embrouillèrent. Il s'étonna de l'absence de passants à cette heure matinale. Karsuh lui dit qu'un couvre-feu était en vigueur.

« Poedy l'a imposé voilà deux mois, ostensiblement pour empêcher de nouvelles émeutes. Cela rend également plus facile de réprimer les activités criminelles. Quiconque est trouvé dehors après la tombée de la nuit est automatiquement déclaré coupable, sauf nécessité urgente qui puisse être prouvée, bien entendu. »

Elle s'arrêta. « Oh, oh ! »

Une lumière avait soudain éclairé le coin de la rue à une centaine de pas plus bas. Elle devint rapidement plus vive.

« La patrouille ! »

Chapitre XVII

Elle fit demi-tour et se mit à courir ; et ils se précipitèrent à sa suite. Kebiwabes, qui portait la petite Abeth endormie, commença à se laisser distancer. Hadon lui prit la fillette. Le petit groupe s'enfuit en remontant les escaliers jusqu'au croisement précédent. Là, ils tournèrent vers le nord et marchèrent rapidement jusqu'à ce que Karsuh fit halte.

« Voilà la rue des Ruches-Renversées », dit-elle.

Elle frappa du poing, à la porte d'une bâtisse délabrée, trois coups rapides, puis six, puis neuf. Elle attendit et bientôt quelqu'un de l'intérieur frappa douze fois. Karsuh cogna encore trois fois.

Juste à ce moment, de vives lumières brillèrent au croisement. Plusieurs hommes, dont les casques, les cuirasses et les pointes de pique étincelaient à la lueur des torches, s'avancèrent. Quelques secondes plus tard, des lumières apparurent à l'autre bout de la rue et une seconde patrouille surgit. Le petit groupe était pris entre les deux.

Des chaînes cliquetèrent derrière la porte. « Pour l'amour de Kho, ouvrez vite, fidèles de la Déesse ! » dit Karsuh.

Une chaîne tomba, un verrou fut tiré ; du bois grinça sur du bois, comme si une barre avait été fixée entre des montants trop serrés. L'un des soldats lança un cri, répété par l'autre patrouille qui arrivait en sens inverse. En même temps, les deux détachements s'élancèrent vers le petit groupe qui était devant la porte.

Celle-ci s'ouvrit brusquement. La lampe de la prêtresse montra un homme vêtu seulement d'un jupon court, un glaive à la main, les yeux clignotants. Derrière lui, s'ouvrait un vestibule étroit, aux murs décrépits, avec un escalier au milieu.

« Karsuh ! » s'exclama l'homme. Il se recula et les fugitifs se ruèrent à l'intérieur.

« La patrouille ! dit Karsuh. Ils sont à notre poursuite ! Barrez la porte ! »

L'homme obéit en hâte, mais il avait à peine poussé le verrou de bronze que la patrouille frappait à coups redoublés de l'autre côté de la porte.

« Ouvrez au nom de l'empereur Minruth et de son vicaire, l'amiral Poedy !

— Pas le temps de donner des explications ! dit Karsuh au gardien. Ces personnes sont importantes ! Voilà Hadon d'Opar ; vous

en avez entendu parler. Cette femme et sa fillette sont sous la protection de Kho Elle-même. »

La porte tremblait sous les chocs violents. Soudain la pointe d'une pique pénétra d'un pouce à travers le bois. Des lumières surgirent dans le vestibule et en haut de l'escalier. Des hommes, des femmes et des enfants apparurent aux portes et sur les marches.

« Gahoruphi, continua la prêtresse, il va falloir que vous nous fassiez tous sortir d'ici. Les soldats vont appeler des renforts et arrêter tout le monde. Poedy ne cherche qu'une occasion pour faire un exemple de ceux qui lui résistent. Vous risquez tous d'être jetés aux crocodiles, même les enfants !

— Je sais », dit Gahoruphi. Il se tourna et s'adressa en criant aux gens qui emplissaient à présent le vestibule. Hadon se demanda d'où ils étaient sortis ; ils devaient avoir été entassés dans leurs logements.

Une grosse femme nue avec un bébé au sein fit signe à la prêtresse qui dit aux autres de la suivre. Hadon et son petit groupe partirent à la file dans le vestibule, encadrés d'hommes armés, et montèrent l'escalier craquant sous leurs pas. Les coups sur la porte devenaient de plus en plus forts. Hadon regarda en bas des marches. Le fer d'une hache passa avec fracas à travers le bois. Il fut retiré et Gahoruphi poussa vivement sa pique par le trou. Un homme cria. Gahoruphi dégagea sa pique. « Touché ! » s'écria-t-il.

Lalila se tourna vers la prêtresse : « Ne vont-ils pas tous être massacrés ?

— Quelques-uns seront tués, répondit Karsuh, mais le reste nous suivra par des passages secrets jusqu'au temple. »

Abeth, qui avait été muette de peur depuis qu'elle avait été si brutalement réveillée, se mit alors à pleurer. Lalila la prit dans ses bras pour la consoler.

Dans le corridor du premier étage, d'autres gens sortirent en foule des logements. L'odeur rance des corps mal lavés emplît l'air ; des cris et des questions les assourdirent de tous côtés. La prêtresse s'arrêta pour donner l'ordre de la suivre. Mais Hadon la saisit par le bras.

« Pourquoi faut-il nous enfuir ? dit-il. Il n'y a encore que quelques soldats à la porte. Pourquoi ne les tuons-nous pas tous avant qu'ils en appellent d'autres, et ne jetons-nous pas leurs cadavres à la mer ? »

Un violent fracas retentit en bas quand la porte s'abattit. Un cliquetis de glaives et des cris de blessés s'élevèrent.

« Je vais emmener Lalila et sa fillette au temple ! » dit Karsuh. Elle appela la grosse femme nue dont le bébé braillait à tue-tête. « Hinqa ! Vous resterez ici jusqu'à ce qu'Hadon soit obligé de fuir, et ensuite vous le conduirez au temple. »

Lalila lança un regard désespéré à Hadon, comme si elle ne pensait plus le revoir. Puis elle partit en hâte par le corridor et un

autre escalier. Elle allait probablement gagner les toits, et par ce chemin irait où la prêtresse la conduisait.

Le nain Paga hésita un instant. Il était visiblement déchiré entre son désir de combattre au côté d'Hadon et son autre désir de s'assurer que Lalila soit en sûreté. Hadon montra Lalila de son sabre. « Elle aura besoin d'un homme pour la protéger, Paga, si je tombe. »

Le scribe et le barde regardèrent envieusement du côté de Lalila. Ils auraient bien voulu s'éloigner du massacre qui allait venir, mais ils n'étaient pas des lâches et ils feraient donc leur devoir.

Hadon fonça en bas de l'escalier à travers la foule ; Kebiwabes et Hinokly le suivirent. Le vestibule était bourré d'hommes s'efforçant d'atteindre les soldats qui n'avaient avancé que de quelques pieds dans la maison. Hadon, voyant que la situation lui rendait impossible d'apporter une aide quelconque, revint en arrière. Il se fraya un chemin à travers les femmes et les enfants hurlants jusqu'au premier étage. Là, il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue et ouvrit les volets de bois. En dessous s'agitaient deux douzaines de soldats. Deux d'entre eux soufflaient dans des sifflets de bronze pour appeler d'autres patrouilles.

À présent, les fenêtres tout au long de la rue, aussi loin qu'il put voir, étaient éclairées. Des têtes en sortaient et des gens étaient même dans la rue, certains avec des lanternes, d'autres avec des torches. Tous portaient des glaives, des haches ou des couteaux.

Hadon entra dans le logement le plus proche, deux pièces avec des couvertures sur le plancher comme lits. Il les traversa en courant pour gagner la fenêtre et regarder en bas. Les soldats étaient tous entassés autour de la porte ou martelaient les volets des fenêtres à coups de pique et de hache.

Kebiwabes et Hinokly, Ruseth et ses quatre matelots entrèrent un moment plus tard. « Suivez-moi ! » dit Hadon, et il passa par la fenêtre. Après être resté suspendu un instant à bout de bras, il se laissa tomber. Il frotta contre le mur de la maison, poussa avec les mains pour s'en écarter un peu. Ses longues jambes pliées absorbèrent le choc aisément. Et il se redressa, son *tenu*, Karken, l'Arbre de Mort, déjà hors du fourreau. Sa lame fendit le dos d'un soldat, puis d'un autre et d'un autre. La tête d'un quatrième vola sur les planches ; le bras du cinquième tomba avec un bruit mou.

Un piquier se tourna alors ; sa bouche s'ouvrit pour donner l'alerte, son arme se dirigea vers Hadon. Karken en coupa la pointe de sa hampe en même temps que la tête de l'homme de son tronc. Ruseth le rejoignit à ce moment ; prenant la pique d'un soldat abattu, il l'enfonça dans la gorge d'un autre qui se retournait.

Des hommes accoururent des portes des rues avoisinantes, enhardis par cette attaque contre les patrouilles. En deux minutes, tout

fut terminé pour les deux douzaines de soldats.

Mais leurs coups de sifflets avaient attiré des renforts. Au loin, retentissaient des cris et des coups de sifflets aigus, et la lumière de nombreuses torches éclairait le sommet des maisons à quelques rues de là. Ce fut à cet instant, alors que la foule qui s'était répandue des maisons dans la rue devenait subitement muette, que l'ouragan frappa la ville de Rebha.

À un moment, ce fut un silence total, comme si un sac avait été jeté sur tout le monde. Le bruit des soldats qui approchaient était encore éloigné. À l'instant suivant, le vent hurla sur les maisons et dans les rues, et les flammes des torches s'inclinèrent dans la bourrasque. La sueur qui trempait leur corps les refroidit en s'évaporant brusquement.

Vers le nord, des éclairs luisaient encore. Leur flamboiement zigzaguant révélait des formes sombres, à l'allure furieuse, des visages mauvais qui se ruaient vers la ville.

La grosse femme, Hinqa, tenant son bébé d'un bras, arracha une torche de la main d'un homme près d'elle. En hurlant, ce qui fit que le bébé recommença à brailler, elle la brandit au-dessus de sa tête. Tous se tournèrent pour la regarder.

« Kho nous a envoyé un ouragan ! cria-t-elle. Sachons nous en servir comme Elle le souhaite ! »

Hadon la regarda ébahi, se demandant ce qu'elle voulait dire, ce qu'elle voulait faire. Il n'était pas le seul. Ceux qui se trouvaient autour d'elle s'en écartèrent, effrayés de sa frénésie déchaînée, de son regard de folie délirante. La Déesse semblait l'avoir possédée tout entière ; ses yeux semblaient flamboyer comme les éclairs au lointain.

« Incendiez la ville ! criait-elle. Brûlez, brûlez, brûlez tout ! Anéantissez les adorateurs de Resu et les sujets de Minruth le Tyran ! Que les fidèles du Dieu Flamboyant périssent dans les flammes ! »

Sa torche décrivit dans l'air un arc qui se termina dans une fenêtre du premier étage. Là, elle trouva de quoi mettre le feu, comme cela fut évident un instant après. Des flammes illuminèrent l'ouverture obscure et se répandirent rapidement dans la pièce.

« Oui, qu'elle brûle ! » s'écria un homme. Il lança sa torche dans la fenêtre d'une maison de l'autre côté de la rue.

« Brûlez, brûlez ! Pour l'amour de Kho, incendiez tout ! »

Hadon était épouvanté. Ils semblaient être devenus tous fous à la fois. S'ils incendiaient la ville, où iraient-ils ? Il leur faudrait ou fuir dans des bateaux qui étaient loin d'être assez nombreux, ou sauter à la mer. Et ils s'y noieraient ou seraient dévorés par les crocodiles, les loutres, les poissons grogneurs.

« Arrêtez ! Arrêtez ! » hurla-t-il. Personne ne l'entendit, sauf le barde, le scribe et Ruseth. Ils étaient aussi pâles qu'il avait

l'impression de l'être, lui, même serrés les uns contre les autres, comme s'ils étaient le seul petit îlot de raison dans une mer de démenée.

À présent, tout le monde jetait des torches dans les fenêtres. Le vent fouettait les flammes, les activant, les faisant galoper.

Les patrouilles accouraient, attirées par les incendies et le tumulte. La populace se jeta sur les soldats, les engloutit, les mettant en pièces avec les ongles ou les massacrant à coups de hache.

Au loin, du côté d'où venait le vent, retentissaient des coups de sifflets stridents. Des tambours battaient quelque part, une grosse cloche se mit à sonner. Bientôt de nombreuses autres se joignirent à elle dans un frénétique tocsin. On aurait dit que tout le bois et tout l'air de la ville vibraient, tremblaient aux tintements du bronze.

Hinokly hurla à l'oreille d'Hadon : « Ils sont fous, fous ! Ils vont réduire la ville en cendres, les insensés ! À moins que les autorités puissent éteindre l'incendie ! Mais ces gens ne laisseront pas les pompiers approcher assez près pour le faire ! Qu'est-ce qui leur a pris ?

— Je ne sais pas ! répondit Hadon. Il faut que nous retrouvions Lalila ! Il faut que nous retournions au bateau le plus vite possible ! »

Il fit signe aux autres de le suivre. Avec pas mal de difficulté, il s'ouvrit un chemin à travers la foule toujours croissante jusqu'à la maison. Elle était vide, mais des flammes et des nuages de fumée emplissaient le corridor du premier étage. Toute la maison serait en feu dans quelques minutes.

Les autres derrière lui, il monta au second étage puis par une échelle grimpa sur le toit. Celui-ci était assez plat pour leur permettre de marcher sur sa couverture en pente. Le toit de la maison voisine était accessible ; une longue enjambée et ils y furent. Une trappe était ouverte – était-ce celle par laquelle Lalila et la prêtresse étaient passées ?

Des volutes de fumée se mirent à monter de la trappe. Quelques secondes après ce furent de longues flammes.

« Allons plus loin ! » cria Hadon, et il les entraîna par-dessus la toiture qui était chaude sous leurs pieds nus, jusqu'au toit suivant. Celui-ci appartenait à une maison bordant la rue d'à côté. À ce moment, il se demanda ce qui était arrivé aux quatre matelots de Ruseth. Mais qu'importait ? Il faudrait qu'ils se tirent eux-mêmes d'affaire.

Il regarda par-dessus le bord du toit. Cette rue était elle aussi pleine d'une populace furieuse et des torches mettaient le feu aux maisons et aux meubles. Le vent poussait ces incendies vers le sud, des flammèches et des débris enflammés étaient emportés vers les maisons de l'autre côté de la rue. Celles-ci brûlaient déjà mais la propagation

du feu montrait à quelle vitesse toute la ville serait bientôt en flamme.

De nombreuses lumières brillaient au large. Hadon supposa qu'elles venaient de vaisseaux de guerre envoyés là pour se tenir prêts à intervenir. D'après la montée et la descente rapide des torches et des lanternes, la mer était très agitée.

« Il faut que nous descendions d'ici avant que le chemin ne nous soit coupé ! » cria Kebiwabes. Hadon acquiesça de la tête, ils soulevèrent une trappe et gagnèrent au plus vite le rez-de-chaussée. Ils y parvinrent juste à temps, et sortirent dans la rue les vêtements brûlés et les cheveux roussis.

Une grande partie de la foule était à présent partie, apparemment pour aller se joindre à une bagarre à quelques rues de là. D'après le cliquetis des armes et les hurlements des blessés et des mourants, Hadon estima que plusieurs centaines d'hommes se battaient là.

Apercevant l'entrée d'un escalier public, il y courut. Un certain nombre de gens avaient eu la même idée. Il les suivit de tournant en tournant jusqu'à ce qu'il se trouvât sur un quai. Le vent soufflait sur les flammes des torches accrochées au mur d'une cabane ; s'il devenait plus violent, il les éteindrait. À leur lumière tremblotante, des hommes, des femmes et des enfants embarquaient dans des canots et des bateaux ou s'éloignaient déjà à la rame. La mer était grosse, avec des vagues longues et déferlantes, à peine brisées par les piliers massifs. Plusieurs bateaux furent jetés, en dépit des efforts de leur équipage, contre les pilotis. L'un d'eux eut sa coque défoncée et commença à couler.

« Tout le monde n'est pas fou, remarqua Hinokly. Bientôt, fous ou pas, ils seront tous ici, pour tenter d'échapper à l'enfer. »

Hadon ne répondit pas. Il tira une femme de l'eau sur le quai et, tandis qu'elle s'asseyait, à demi suffoquée, il lui demanda : « Où est le temple de Kho ?

— Mon mari a été tué », gémit-elle.

Hadon la secoua par l'épaule. « Où est le temple de Kho ?

— Ça m'est égal.

— Si vous ne me le dites pas, je vous laisserai mourir ici !

— Ça m'est égal, répéta-t-elle, et elle se mit à se lamenter.

— La rue au-dessus brûle, dit Kebiwabes. Le feu va descendre ici par le plus proche escalier. Avec ce bois sec. »

Des cris venaient d'en haut, de ceux qui étaient cernés par les flammes. Les incendies qu'ils avaient allumés se retournaient contre eux.

« Nous allons nager jusqu'à ce quai là-bas, dit Hadon. Des bateaux y sont amarrés et personne n'y est encore.

— En voilà qui arrivent », fit Ruseth en montrant une douzaine de gens qui dévalaient l'escalier.

Hadon remit son sabre dans son fourreau et plongeait. Il remonta dans une grosse houle parmi les ordures et les étrons nauséabonds. Un énorme dos arrondi et plat émergea devant lui, grogna et replongeait. Il passa par-dessus à la nage, éprouvant un instant de panique quand son pied toucha quelque chose de mou et d'huileux.

Le quai était à une douzaine de brasses. Hadon s'y hissa puis aida Ruseth et les autres à y grimper. Six embarcations avaient déjà été prises, trois canots à rames et trois petits bateaux de pêche. Seule restait une grande barque à un seul mât et une douzaine de gens couraient vers elle. Hadon rugit et fonça sur eux, les saisissant par derrière et les précipitant à l'eau. Six y furent avant que les autres se rendent compte de ce qui arrivait. Ils se retournèrent, des couteaux et des glaives à la main. Ruseth rejoignit Hadon et tous deux avancèrent sur les six hommes et femmes restants. Ceux-ci n'essayèrent pas d'engager le combat ; le fait qu'Hadon maniait un *tenu* les en décourageait.

Brusquement Hadon s'arrêta. « Inutile de répandre du sang. Je veux ce bateau juste le temps de gagner le temple de Kho. Vous pouvez venir avec nous, et, après que nous y serons arrivés, vous pourrez garder le bateau. En fait, ce sera mieux ainsi pour nous tous. Nous avons besoin de vous pour ramer jusque-là et vous avez besoin de nous. »

Kebiwabs et Hinokly se rangèrent aux côtés d'Hadon. Ce renfort, autant que la logique de son argument, convainquit les six que la coopération était préférable. Ils embarquèrent tous et éloignèrent le bateau du quai lorsque d'autres gens se précipitèrent vers lui en hurlant. Quelques-uns sautèrent à l'eau dans une vaine tentative de grimper à bord. Tous regagnèrent le quai, sauf un qui poussa un cri, leva les mains en l'air et disparut comme si quelque chose l'avait entraîné au fond... sans doute était-ce ce qui était arrivé.

Avec dix rameurs, le bateau avançait assez rapidement. Non sans quelques moments angoissants lorsqu'une vague le poussa contre un pilier. Mais ils purent éviter le choc en s'en écartant à l'aide de leurs avirons. Une partie du plancher de la rue d'au-dessus s'effondra soudain ; le bois enflammé tomba en sifflant dans l'eau qu'il fit rejaillir dans le bateau. Des étincelles et des morceaux brûlants plurent sur les rameurs, les faisant crier de douleur ou de peur, mais aucun ne fut sérieusement atteint.

Leur guide, qui ramait à l'avant du côté droit, se tournait de temps en temps pour ordonner un changement de direction. En dix minutes, ils semblèrent sortis de la zone en feu. Du moins la lueur des flammes diminua et l'odeur de fumée disparut. Mais l'agitation était intense, partout au-dessus d'eux, des gens criaient, des cloches sonnaient, des pas lourds résonnaient de temps à autre comme ceux de

beaucoup de gens en pleine course. Le nombre de gens affolés qui dévalaient les escaliers et s'emparaient de bateaux ne cessait d'augmenter. Ils préféraient visiblement ne pas se fier à la chance. Si la ville devait être détruite par l'incendie, ils ne voulaient pas rester là pour périr dans les flammes.

Enfin, le guide montra la droite en faisant un geste particulier de la main. « Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Hadon.

— Cela veut dire que nous accostons ici », expliqua Ruseth en désignant une série d'appontements parallèles que les vagues soulevaient et abaissaient.

Le long canot entra sur la crête d'une vague entre deux des quais flottants. Les rameurs de droite saisirent le bout des filins qui pendaient aux bittes d'amarrage. Avec quelque difficulté, Hadon et ses compagnons se hissèrent sur l'appontement et s'accrochèrent au garde-corps. Ceux qui les avaient suivis dans le long canot poussèrent leurs avirons contre le quai, se remirent à ramer, et l'embarcation sortit entre les appontements.

L'escalier était au bout de l'appontement central qui montait et descendait avec le flux et le reflux des vagues. Un ingénieux mécanisme de bronze allait et venait en avant et en arrière, de bas en haut et de haut en bas, permettant au quai flottant de se mouvoir verticalement sans se détacher de l'escalier ni venir le heurter. Les bras et les articulations de métal grinçaient, cependant, comme s'ils avaient besoin d'huile.

Hadon en tête, ils gagnèrent l'escalier. Les torches sur le quai fournissaient un peu de lumière, mais elle diminuait à mesure qu'ils montèrent. Lorsqu'ils atteignirent le niveau des rues, ils ne voyaient plus que vaguement. Ils sortirent de l'escalier dans une salle sombre. Hadon dit aux autres de rester là pendant qu'il cherchait une porte à tâtons. Bientôt il en trouva une, son loquet se souleva aisément et il entra dans une autre pièce obscure. Il sentit immédiatement quelque chose de léger en travers de son visage, sa poitrine et ses jambes. Quelle que fût cette chose, elle céda facilement d'abord puis commença à résister. Des clochettes tintinnabulèrent dans la pièce. Soudain une porte s'ouvrit brutalement à l'autre bout. De la lumière pénétra à flots. Des hommes armés de glaives se précipitèrent. Encore plus de lumière entra, cette fois d'une trappe dans le plafond. D'autres hommes le regardèrent de là-haut, leur pique pointée sur lui.

Chapitre XVIII

Les clochettes les avaient avertis quand Hadon avait forcé sur les cordes auxquelles elles étaient attachées. Il ne bougea pas mais s'écria : « Je suis Hadon, l'époux de Lalila, la femme qui est arrivée ici voilà peu de temps ! Karsuh l'a amenée ici avec sa petite fille !

— Je sais », dit un officier. Il donna un ordre et les cordes tombèrent sur le plancher. Après avoir examiné le reste du groupe – Karsuh les avait de toute évidence décrits – il les conduisit dans la pièce suivante. Ils montèrent un autre escalier en spirale et aboutirent dans une grande salle. Celle-ci était construite en marbre et décorée de peintures murales et de statuettes d'ivoire et d'or, placées dans des niches. Ils suivirent l'officier à travers une succession de salles splendides et gagnèrent, par un autre escalier, le deuxième étage. Là, ils prirent un long corridor, montèrent encore un escalier, dans une tour où ils comptèrent sept étages avant d'en atteindre le haut. Lalila, Abeth, Karsuh et de nombreux autres étaient dans la lanterne. Tous regardaient la ville rapidement dévorée par le feu. Les flammes s'étaient étendues à de nouvelles zones, des incendies avaient éclaté en maints endroits éloignés de l'embrasement initial. Ils avaient évidemment été allumés par des gens atteints de la même hystérie et de la même folie d'autodestruction qui s'étaient emparées de ceux de la rue des Ruches-Renversées.

On avait une large vue de cette hauteur. Les flammes illuminaient les pompiers et les volontaires qui hissaient des seaux d'eau par des ouvertures dans les rues, les soldats qui luttaient contre les émeutiers et les pillards, les gens qui encombraient les avenues et se jetaient dans les soldats qui s'efforçaient d'atteindre les incendies pour les éteindre, les fuyards qui s'empilaient les uns sur les autres, hurlant et se battant à l'entrée des escaliers.

Çà et là, des bâtiments s'écroulaient dans les flammes, s'effondrant parfois à travers le soubassement en laissant des vides fumants.

Hadon jeta un coup d'œil rapide, passa un bras autour de la taille de Lalila et l'embrassa. Elle poussa un cri effrayé – elle ne l'avait pas vu arriver – puis elle enfouit son visage contre sa poitrine.

« Partout où je vais, gémit-elle, partout où je vais, ce n'est que mort, souffrance, haine, destruction...

— C'est parce que la mort, la souffrance, la haine et la destruction

sont partout, dit Hadon. Tu n'es pas poursuivie par une malédiction. Pas plus que personne d'autre. »

Elle commença à répondre quelque chose, mais les exclamations de ceux qui étaient autour d'eux noyèrent ses paroles. Hadon et elle se penchèrent pour voir la cause de leurs cris. Le feu avait pris dans les bâtiments qui entouraient le pied de la grande tour au centre de la ville. Avait-il été délibérément allumé par quelqu'un ou le vent avait-il jeté des étincelles et des tisons ardents sur les maisons, personne ne le savait. Et cela n'avait pas d'importance. Les flammes faisaient rage à présent, illuminant les maisons et les rues bourrées de gens. À l'allure à laquelle le feu se propageait – les flammes léchaient déjà le rez-de-chaussée –, la tour serait bientôt impossible à sauver.

Karsuh se détourna du spectacle. La lumière des incendies et des torches disposées autour de la balustrade faisait rougeoyer son visage. Ce n'était plus qu'un masque douloureux de cuivre.

« Rebha sera bientôt en flammes d'un bout à l'autre, dit-elle. Kho doit avoir envoyé cet ouragan. Kho a fait perdre la raison aux gens. Vent et folie réunis réduiront en cendre l'antique Rebha, jusqu'au niveau de la mer. Rien, pas même les pilotis, n'en restera.

— Alors, nous devons partir d'ici, dit Hadon. Voulez-vous nous conduire à notre bateau, le *Génie du Vent* ? Vous pourriez venir avec nous, bien entendu. »

Karsuh appela ses gardes qui entourèrent tout le groupe. Ils descendirent l'escalier très vite ; le temple semblait vide à part ceux qui s'étaient rassemblés en haut de la tour de guet. Hadon portait cette fois Abeth. La fillette s'accrochait à lui, le visage caché dans son cou. Elle ne pleurait pas ni même ne gémissait, elle était trop effrayée. Quels que fussent ses sentiments intérieurs, extérieurement, elle était aussi calme que si elle était morte.

Lorsqu'ils atteignirent l'escalier en dessous du niveau des rues, Karsuh s'exclama : « Les bateaux sont tous partis ! »

Les gardes qui étaient devant Hadon rugirent et se ruèrent dans l'escalier. Hadon se tourna, passa Abeth à Hinokly et courut à leur suite. Leur objectif était une barque à rames qui quittait tout juste le quai. Six personnes étaient à bord, trois hommes, deux femmes et un jeune garçon d'une douzaine d'années. Tous étaient occupés à leur tâche qui était d'éloigner le canot avant qu'il fût pris d'assaut par d'autres. Sur le quai, roulant de droite et de gauche, gisaient les corps d'une douzaine de gens, certains étaient des gardes du temple, d'autres des voleurs. Ces derniers avaient dû venir à la nage des quais au-dessous des rues voisines après que tous les canots, qui y étaient amarrés, eussent été pris. Quelques-uns s'étaient noyés dans cette tentative, d'autres avaient été tués dans la bataille pour les canots. Et, à présent, le dernier partait à la rame.

Les gardes étaient braves, ils sautèrent sans hésitation. L'un d'eux atterrit sur l'arrière et tomba. Avant qu'il pût se relever, il fut frappé au cou par le tranchant d'un aviron. Un autre tomba à l'eau et s'accrocha au bordage arrière. Il tenta de se hisser mais reçut un coup de rame sur le sommet de son casque. Il réussit néanmoins à se cramponner mais lâcha prise quand l'aviron fracassa les os de ses doigts.

Le canot ralentit cependant quand ses rameurs cessèrent de souquer pour repousser les gardes. Trois d'entre eux, bien qu'ils fussent tombés court, nageaient à présent vers l'embarcation. Même avec leur casque et leur cuirasse de bronze, dont le poids les alourdissait, ils réussissaient à garder la tête hors de l'eau. Ce qu'ils feraient quand ils atteindraient le canot, ils n'y avaient probablement pas réfléchi. Ils obéissaient aux ordres de la prêtresse et c'était tout ce à quoi ils avaient à penser pour le moment.

Hadon s'arrêta au pied de l'escalier et se rangea de côté pour laisser les autres passer. Trois des rameurs se servaient encore de leurs avirons ; les autres se tenaient debout ou essayaient, leurs avirons dressés pour les abattre sur les gardes qui nageaient. L'un des rameurs était le jeune garçon et il n'était pas très efficace.

Ils étaient maintenant à une distance d'une trentaine de pieds du quai. Trop loin pour qu'il pût sauter, même s'il avait eu la possibilité de prendre un bon élan.

Il saisit Ruseth par le bras. « Il faut que nous ayons ce canot, dit-il. Sinon nous mourrons brûlés, ou nous nous noierons pour ne pas brûler. Êtes-vous bon nageur ?

Vous demandez cela à un fils de pêcheur de Bhabhobes ? répondit Ruseth.

Nous allons plonger, nous nagerons sous l'eau, et nous ressortirons à l'avant du canot, dit Hadon. Je me hisserai du côté gauche de la proue... »

À bâbord, dit Ruseth.

Au diable, bâbord. Du côté gauche. Vous vous hisserez du côté droit.

À tribord », fit Ruseth avec un vaste sourire. Hadon ne savait pas s'il devait le frapper ou lui donner une tape dans le dos. Le petit rouquin avait certainement du cran. Plaisanter à un moment comme celui-là !

« Nous devons faire tout cela très vite, dit Hadon. Allons-y ! »

En criant, il fonça à travers la foule, jetant des gens par terre et quelques-uns à l'eau. Il attendit sur le bord que Ruseth se plaçât près de lui. Et quand l'appontement fut soulevé par une vague, il plongea. Il resta sous l'eau, et nagea de toutes ses forces, laissant son sabre lourd l'enfoncer un peu. Le courant tendait à l'entraîner sur la droite,

mais il en était de même pour le canot.

Lorsqu'il ne put retenir sa respiration plus longtemps et que ses bras et ses jambes lui semblèrent chargés de plomb, il remonta à la surface à dix pieds en avant du canot. Il put voir, se découpant dans la lumière des torches du quai, les rameurs qui se débattaient frénétiquement. Il espéra qu'eux ne pourraient pas le voir dans le noir vers la mer.

Une tête émergea à quelques pieds de lui, Ruseth. Le marin se tourna et ses dents brillèrent. Hadon montra le canot qui approchait rapidement. Il replongea et remonta alors que la barque commençait à redescendre d'une vague. Il tendit le bras et saisit le bois de la proue juste devant l'étrave. D'un effort qui fit craquer les muscles de son dos – ou était-ce le bois du canot ? –, il fut à plat ventre sur le bordé. Un instant après, la tête de Ruseth apparut de l'autre côté, s'éleva et tomba en avant tandis que Ruseth s'affalait lui aussi sur le ventre. Il tenait un couteau entre ses dents.

Les deux plus proches rameurs étaient le jeune garçon et une femme. Le garçon était à gauche, à quelques pieds seulement de Hadon. Lui et la femme devaient les avoir entendus ou avoir senti leur poids sur la proue. En hurlant, ils se mirent sur leurs pieds et se retournèrent pour utiliser leurs avirons comme armes. Hadon, s'écorchant le ventre à vif, se hissa sur le bordage. Ruseth en fit autant et ils se heurtèrent. La barque tangua. La femme et le garçon retombèrent titubants sur leur banc, leurs avirons toujours dressés. Le jeune garçon n'était pas assez fort pour le maintenir comme cela et l'aviron bascula en arrière par-dessus son épaule. La femme leva le sien et se releva à demi du banc, avec l'intention d'abattre l'aviron sur Ruseth.

Les deux hommes s'étaient redressés, se gênant l'un l'autre, mais agissant tout de même avec assez d'efficacité. Hadon lança un coup de pied au garçon en plein visage ; Ruseth planta son couteau dans la gorge de la femme. Derrière, les quatre autres rameurs s'arrêtèrent de souquer et se levèrent en brandissant leurs avirons. Le canot balança d'un bord sur l'autre. Pendant un instant, l'attention des quatre rameurs fut détournée par la nécessité de garder leur équilibre. Hadon ne se préoccupa pas de cela ; bien qu'il risquât d'être jeté à la mer par un roulis tant soit peu violent, il avança. Il avait déjà dégainé son sabre. En trente secondes, il eut débarrassé le canot.

Ruseth jeta la femme blessée au cou et le garçon inconscient à la mer. Ce dernier, que le choc avait apparemment ramené à lui, se mit à nager vers le quai. Hadon ne pensait pas qu'il y réussirait mais lui souhaita bonne chance. Il n'avait rien contre lui. En fait, s'il y avait eu de la place, il l'aurait laissé rester à bord. Mais les siens passaient en premier, Lalila et la fillette, puis Paga, parce qu'il aimait Lalila et

qu'elle l'aimait bien, puis ses amis.

Ramener le canot ne fut pas difficile, car il n'était pas allé loin. Il arriva même si vite, poussé par une vague, que son bordage racla le quai. Des gens qui étaient là s'étaient trop pressés pour tenter d'embarquer. Ils furent écrasés entre la coque et l'appontement. Heureusement, Lalila et les autres n'avaient pas été sur le bord. Ils en avaient été repoussés par ceux qui à présent se noyaient ou hurlaient de douleur et d'épouvante.

Tandis que Ruseth agrippait une amarre afin d'empêcher le bateau d'être entraîné au large, Hadon fit tournoyer son sabre au-dessus de sa tête. Ceux qui étaient au bord du quai reflurent. La prêtresse Karsuh, criant des ordres et des menaces, et aidée par les gardes survivants, chassa les autres de l'appontement. Lalila, Abeth et Paga, le scribe et le barde embarquèrent. Hadon dit à la prêtresse d'embarquer elle aussi. Il y avait de la place pour elle.

« Non, dit-elle, je reste ici. C'est mon devoir de prier pour le salut de tous mes pauvres fidèles. »

Hadon la salua, admirant son dévouement, mais doutant de son bon sens. Il donna l'ordre et les autres poussèrent le canot au large. Tandis qu'ils s'éloignaient, ils virent encore des gens qui descendaient ; leur presse était si grande que quelques-uns étaient envoyés par-dessus les côtés de l'escalier. L'incendie vomit des nuages de fumée derrière eux, puis des traînées de feu coururent sur le goudron dans les jointures des planches.

Karsuh tenta de se frayer un chemin à travers la foule vers l'escalier. Elle fut balayée et jetée à l'eau. Si elle avait été du bon côté du quai, Hadon aurait fait un effort pour la repêcher et la prendre à bord. Mais elle fut rapidement perdue de vue du côté opposé.

Hadon prit un aviron et se mit à ramer avec les autres. Ils se dirigèrent de biais vers la mer, hors de la zone couverte par la ville sur pilotis. À cause des fortes vagues, il était impossible de couper droit à l'ouest, la route la plus courte vers la sécurité, ou du moins une diminution du péril présent. La seule route praticable était de passer directement entre les pilotis, en suivant le sens du courant. De cette manière, ils éviteraient d'être drossés contre les pilotis. Même ainsi, ils durent contourner de nombreux quais flottants, ce qui les fit de temps à autre passer dangereusement près des piliers massifs.

Lorsqu'ils se trouvaient près des quais, ils étaient également menacés par des centaines de fugitifs qui se jetaient à la mer et nageaient à la poursuite de leur bateau. Hadon devait sans cesse pousser son équipage à ramer plus vite et à ne pas faire attention aux gens qui essayaient de s'accrocher aux avirons et aux flancs de leur embarcation. Bien que désespérés, les nageurs n'avaient pas la force de maintenir leur prise sur les avirons. Leurs mains glissaient et ils

retombaient à l'eau. Quelques-uns réussirent à s'accrocher à la poupe. Ce ne fut qu'alors qu'Hadon permit à Hinokly et Paga, les deux rameurs les plus à l'arrière, de s'arrêter un instant et de se servir de leurs couteaux pour frapper les mains des assaillants.

Finalement, ils sortirent de sous le couvert de Rebha. Là, les vagues étaient encore plus fortes, n'étant plus brisées par les grands pilotis. Ils avaient besoin de repos mais Hadon les fit encore forcer l'allure.

« Il y a encore des gens qui s'enfuient à la nage, dit-il. Nous pourrions ralentir dans un moment quand nous serons hors de portée de même les plus forts nageurs. »

À présent, la ville entière semblait être en feu. Les flammes s'élevaient de partout, silhouettant les contours irréguliers des étages décalés des constructions, la Tour du temple de Kho et la Tour de Diheteth. Leur lumière montrait des centaines de minuscules formes noires le long du bord des rues les plus à l'extérieur, tournant en rond, puis sautant parfois une à une, parfois par douzaines. Le vent apportait leurs cris même par-dessus le rugissement des flammes et le fracas des murs et des portions de fondations qui s'effondraient. Puis la grande Tour de Diheteth, enveloppée d'un tourbillon de flammes rouges et orangées, s'écroula. Sa chute retentissante couvrit tous les autres bruits. Elle tomba sur les bâtiments d'en dessous, projetant une gerbe de débris enflammés très haut dans l'air, enfonça les fondations et, entraînant avec elle beaucoup de constructions environnantes, s'abattit dans la mer. Bien qu'une grande partie en fût déjà éteinte, l'énorme reste brûlait encore. Il alla heurter des piliers et des appontements, en mit plusieurs en feu et disparut dans l'embrasement général. Des vastes parties de la ville s'abîmaient dans la mer. La tour plus petite de Kho glissa gracieusement à travers les fondations, gardant sa position verticale jusqu'à ce que sa base plonge en sifflant dans l'eau.

Les rameurs continuèrent de souquer bien qu'ils fussent glacés d'effroi. En moins de deux heures, une puissante ville de quarante mille habitants, une ville ancienne, l'œuvre de tant de mains et de cerveaux, à travers des générations, un lieu unique, édifié dans l'immensité vide de la mer, avait été détruite.

Hadon avait eu des doutes sur la faculté de raisonnement des êtres humains avant cela. Dorénavant, il ne croirait plus jamais que les gens agissaient selon les principes de la raison. Peut-être le faisaient-ils la plupart du temps. Mais derrière, ou sous ce masque de logique, guettaient l'anarchie, la déraison, la passion.

Il se considérait comme faisant exception à cette règle, bien entendu.

Chapitre XIX

La tempête éclata quelques minutes après la chute de la Tour de Kho. Les survivants y verraient plus tard une relation de cause à effet, et la légende se répandrait d'un bout à l'autre des deux mers que c'était Kho Elle-même qui avait déclenché les incendies, puis envoyé une tempête pour arracher même les pilotis de Rebha et en éparpiller les débris à travers la Kemu. Là où, autrefois, la ville s'était élevée à cinquante pieds au-dessus de l'eau, où sa tour pouvait être vue à vingt-six milles à la ronde, où la fumée qui montait de sa tour pouvait être vue à cent vingt milles de distance, il ne restait maintenant plus rien pour montrer qu'autre chose que la mer eut jamais existé à cet endroit.

Pour le moment, ceux qui étaient dans le canot ne pensaient qu'à eux-mêmes. La première rafale de la tempête les avait presque fait chavirer. Ils redressèrent le bateau et tandis que Lalila et Abeth écopaient avec des seaux en peau de crocodile, les hommes s'employèrent de toutes leurs forces à maintenir l'embarcation face aux vagues. Si on le laissait glisser de biais du haut d'une lame, il pourrait – c'était sûr – sombrer ou se retourner et ne pas se redresser. Du moins avec ses occupants toujours à bord.

Une trirème arriva alors et, sans trop savoir comment, ils réussirent à y passer, grimpant aux échelles de cordes, s'agrippant aux filins qu'on leur lançait. Abeth se cramponna au cou d'Hadon, les jambes nouées autour de sa poitrine, tandis qu'il était à demi hissé sur le navire. Une lame particulièrement forte balaya le pont un instant plus tard. Hadon entendit un cri et, quand il eut essuyé ses yeux, il regarda autour de lui. Le moment d'avant, Hinokly avait été près de lui. Maintenant, il avait disparu. On n'avait pas le temps de méditer sur son sort ou de pleurer sur lui. Il s'était tiré de bien des aventures, avait survécu alors que d'autres étaient morts. Et puis au bout de tout cela, lui aussi s'en était allé vers le souterrain séjour de la redoutable Sisiken...

S'accrochant aux cordages tendus au long des ponts, ils suivirent un officier. Deux fois de grosses vagues faillirent les emporter. Ils dégringolèrent presque par une échelle dans une cale bourrée de fugitifs repêchés avant que se déchaîne la tempête. L'écouille fut fermée, et les gens laissés dans l'obscurité et l'épouvante où l'odeur abjecte des vomissures se mêlait à celle de la peur. La petite Abeth

pleurait par moments ; Lalila la consolait mais sa voix trahissait sa propre terreur réprimée. Hadon était assis près d'elles, un bras passé autour de Lalila. Paga et Kebiwabes pressés contre son dos, Ruseth tassé devant lui. Après ce qui semblait avoir été des heures, et pouvait bien l'être, Hadon s'adressa à Ruseth.

« Combien de temps un bateau comme celui-ci peut-il résister à une pareille tempête ?

— On ne peut absolument pas le dire, répondit Ruseth. Nous pouvons seulement espérer que Piqabes n'a pas l'intention de nous emporter dans son sein. »

Une minute après, tout le monde dans la cale fut projeté vers l'avant, formant un tas de six pieds de haut contre la cloison transversale. Un craquement de membrures s'entendit même par-dessus les cris. Quelque chose frappa le panneau d'écouille, le fracassant, et de l'eau se déversa par l'ouverture. Hadon parvint non sans mal à se mettre sur ses pieds ; il tira Lalila qui tenait Abeth serrée contre elle, hors de la masse qui se débattait, ruait, hurlait. Il la soutint tout en l'entraînant avec la petite fille vers le pied de l'échelle. Juste comme ils l'atteignaient, le pont s'inclina très fort d'un côté, les envoyant rouler en arrière contre la cloison du fond. Heureusement pour eux, le choc fut amorti par les corps des autres.

Ils se redressèrent vivement pour tenter encore d'arriver à l'échelle. De nouveau, le pont s'inclina, les précipitant cette fois contre l'échelle. Cette fois encore, le dur contact contre le bois leur fut épargné. Ceux qui essayaient de monter à l'échelle leur servirent involontairement de tampon. Néanmoins, l'effet même réduit de la collision fut suffisant pour être durement ressenti par Hadon et Lalila, Abeth eut de la chance ; elle s'en sortit sans guère de dommage.

Ceux qui le purent grimpèrent l'échelle en poussant ou écartant les autres de leur chemin. Bientôt, tous, sauf les plus gravement blessés, et le groupe d'Hadon, furent sur le pont. Hadon avait retenu ses compagnons de se joindre au sauve-qui-peut affolé. Il leur avait crié d'attendre, frappant même le barde dans le ventre pour l'écarter de l'échelle. Puis, le chemin dégagé, il dit : « Allons-y maintenant. »

Hadon en tête, ils gravirent l'échelle raide. Ils pouvaient déjà mieux y voir, l'aube venait de se lever. Le ciel était encore gris noirâtre mais le vent était tombé comme si Piqabes l'avait ordonné. Les lames n'étaient plus que des rouleaux, non plus les hautes vagues escarpées qui avaient fait tanguer et rouler si violemment le bateau.

En fait, la trirème, quoiqu'elle donnât de la bande d'un côté, ne paraissait pas beaucoup bouger. Ses balancements d'un bord sur l'autre étaient très faibles et son mouvement en avant semblait nul.

Hadon poussa un cri. Les autres, se pressant derrière lui, s'exclamèrent aussi. Ils se trouvaient sur l'avant du navire, une

circonstance heureuse pour eux. L'arrière n'était plus là. Il avait été arraché et avait disparu dans les flots.

Hadon avança sur la pente du pont jusqu'à la rambarde. Il regarda par-dessus le bord les tronçons brisés des trois rangées d'avirons au-dessous de lui. Des corps pendaient aux sabords ; mais des hommes blessés ou indemnes s'en extrayaient pour descendre sur une surface sous l'épave.

Hadon eut une sensation d'irréalité. Qu'est-ce que le bateau avait touché ? Qu'est-ce qui le soutenait ?

« On dirait des billes de bois, des centaines de troncs d'arbres, des milliers peut-être, murmura-t-il.

— C'est bien cela, dit Ruseth. Nous avons échoué sur l'un des radeaux colossaux de K'ud'em'o, les gens du totem de la Loutre de Mer, qui habitent sur la côte plus bas que la ville de Bawaku. »

Bawaku, Hadon le savait, était un port important sur la côte ouest de la Kemu. Elle aussi était en révolte contre Minruth.

L'activité reprenait à présent sur le navire. Les marins avaient surmonté le choc de la collision et se dégageaient des cordages sur les ponts ou sortaient des écoutilles. Un officier criait à quelques matelots de couper le gréement du mât qui s'était cassé et était tombé en travers du gaillard d'avant. Plusieurs corps étaient dessous.

« Qu'est-ce qu'il croit faire ? dit Ruseth. Ce bateau ne naviguera plus jamais. »

Hadon jeta un coup d'œil autour de lui. « Cet officier est un *datoepoegu*, un lieutenant. C'est le seul officier que je voie. Les autres doivent avoir été à l'arrière ou blessés dans l'entrepont.

— Il y a beaucoup de blessés », dit Lalila d'après les cris et les appels à l'aide qui venaient d'en bas.

Hadon montra l'autre bout de l'immense train de bois. « Voilà des gens qui viennent. Ce doit être les K'ud'em'o. »

Une cinquantaine d'hommes et de femmes avec quelques enfants et des chiens avançaient sur les troncs d'arbres. Leurs visages basanés indiquaient leur ascendance khoklem : nez camus, lèvres épaisses, cheveux noirs et raides. Leur poitrine portait en rouge une tête stylisée de loutre de mer. Leur longue chevelure était divisée en sept nattes, serrées à la racine par des rubans cousus de perles bleu vif. Les dents des hommes étaient limées en pointe aiguë. Ils portaient des cache-sexe de peau de loutre attachés par des lanières de cuir autour des hanches et des cuisses. À part cela, ainsi que des bracelets de métal aux poignets et aux chevilles, et des colliers, ils étaient nus.

Les femmes portaient de petits tabliers triangulaires de peau retenus par des lanières autour des hanches. Leurs joues étaient fardées d'un rouge épais, leurs lèvres peintes d'une substance bleuâtre, leur nez orné de grands anneaux de bronze ou d'or. Tous portaient des

tridents ou des glaives courts. Ils ne paraissaient cependant pas hostiles ni inquiets, mais simplement curieux.

Le lieutenant s'était maintenant rendu compte qu'il était le seul officier à bord. Il ordonna à ses hommes d'abandonner la tâche inutile de libérer le mât, et de s'occuper des blessés, comme il l'aurait dû en premier lieu.

Hadon lança une corde par-dessus le bordage et descendit. La tirière avait défoncé la rambarde de rondins qui entourait le radeau et l'eau y pénétrait. Elle atteignait la hauteur de la cheville, surtout à cause du poids du navire qui enfonçait cette partie du train de bois un peu au-dessous de la surface.

Hadon avança dans l'eau à une bonne vingtaine de pas au-delà du navire et fit halte là où les troncs étaient seulement mouillés. Les gens du radeau ralentirent, discutant entre eux. Leurs chiens, de grandes bêtes maigres, galeuses, se précipitèrent vers lui en aboyant. Il attendit, la main droite levée dans le signe universel de paix. Les chiens s'arrêtèrent à quelques pouces de lui seulement et l'un d'eux vint lui sentir les mollets par derrière. Il ne broncha pas ; il continua d'attendre aussi immobile qu'un arbre. Un homme qui portait le seul chapeau dans la bande, un haut cylindre à larges bords avec quatre longues plumes blanches plantées au sommet, vint à lui. Il avait une large carrure, un ventre proéminent, des yeux bridés et puait le poisson. Hadon supposa que son vaste sourire était amical en dépit des dents limées et pointues qui lui donnaient un sinistre aspect.

Les présentations furent faites. L'homme s'appelait Qasin, chef du clan de la Loutre de Mer Rouge. Son nom signifiait Cœur Noir bien que cela n'impliquât pas nécessairement quoi que ce fût de péjoratif pour sa réputation. Il semblait certainement plutôt de bonne composition. Il offrit de prendre les blessés et de les faire transporter dans un emplacement réservé aux « malades ». Du moins fut-ce ainsi qu'Hadon interpréta les mots que l'homme prononçait avec un fort accent. Qasin parlait le jargon khokarsan, compris dans la plupart des grands ports et utilisé par les équipages polyglottes des navires de commerce ou de guerre. Sa prononciation de certaines consonnes et voyelles rendait difficile de le comprendre.

Hadon réussit à lui faire entendre qu'il n'avait aucune autorité sur le navire ni son équipage. Lui et ses amis n'étaient que des passagers recueillis après la destruction de Rebha.

Là-dessus, les yeux de Qasin s'écarquillèrent et il demanda à Hadon d'expliquer. Après quoi, il lança un cri et les autres s'approchèrent en courant. Il se mit à baragouiner à toute vitesse avec eux dans une langue qui n'avait aucune ressemblance avec aucun khokarsan qu'Hadon eût jamais entendu. En fait, il était proche du langage des Klemqaba, les peuplades primitives qui vivaient loin au

sud de Bawaku.

Au milieu de son discours, la bande se mit à pousser des cris de joie, à chanter, danser, tourner et pirouetter, à se serrer dans les bras les uns des autres et à s'embrasser. Quand le chef eut fini de parler aux siens, il s'adressa à Hadon.

« Nous n'exultons pas parce que tous ces gens ont été tués, dit-il, bien que, sans doute, ils doivent avoir fait quelque chose pour le mériter, sinon Piqabes ne leur aurait pas envoyé une telle mort. Mais nous sommes heureux parce que cela signifie que Rebha ne sera plus un péril pour nous. Trop souvent nos radeaux ont été drossés contre elle et le commandant de la ville nous a infligé de lourdes amendes pour les dégâts et les morts que nos radeaux avaient causés. Pourtant nous ne pouvions en être blâmés, puisque Piqabes envoyait les courants qui, parfois, jetaient nos radeaux contre les pilotis de Rebha.

« D'autres fois, bien que nous ne passions pas à une distance dangereuse de Rebha, nous en étions pourtant trop rapprochés d'après les lois de la ville. Alors le commandant envoyait ses soldats de marine sur nos radeaux et nous étions frappés d'amende pour avoir enfreint ces lois. Et le profit que nous avions tiré de notre dur voyage nous était arraché. Ces soldats emmenaient aussi nos femmes, soi-disant pour les interroger, et puis ils les violaient. Si nous osions nous en plaindre, nous étions encore frappés d'amende pour rébellion et pour mensonge !

« Nous n'aimions pas Rebha et spécialement pas sa marine. Mais Piqabes nous a vengés. Honneur et gloire à la Déesse des Deux Mers ! »

Qasin lança ce qui semblait être une série d'ordres à ses gens. Entre-temps, d'autres les avaient rejoints venant d'un bout à l'autre du radeau. Au moins trois cents étaient finalement rassemblés là. Quand leur chef se tut, ils grimpèrent aux cordages du bateau incliné. Le *datoepoegu* essaya de les arrêter mais ils ne firent aucune attention à lui. Lorsqu'il dégaina son sabre et les menaça, il fut frappé par derrière du plat d'une hache. Inconscient, son corps fut traîné sur le pont et jeté à la mer du haut de la partie brisée de la galère. Hadon pensait qu'il était sûrement mort mais l'officier reparut à la surface une minute après. Il se débrouilla pour nager jusqu'au radeau où Hadon l'aïda à se hisser.

« Il me faut votre nom ! dit-il, après qu'il fut assez remis pour s'asseoir et pouvoir parler. Vous me servirez de témoin lorsque le moment sera venu de passer ces sauvages en jugement ! Vous avez vu comment ils sont montés, sans autorisation, à bord d'un des vaisseaux de Sa Majesté et comment ils m'ont attaqué, moi, un de ses officiers.

— Si j'étais vous, je garderais le silence sur mes intentions », dit Hadon. Il se tourna et s'éloigna en pataugeant dans l'eau.

Il aida Lalila et Abeth à descendre du navire. La plupart des matelots et des fugitifs survivants en firent autant. Ceux qui pouvaient marcher furent enrôlés pour porter leurs compagnons plus mal en point. Des brancards furent pris dans les magasins de la trirème ou rapidement faits avec des planches arrachées au navire. Aussitôt que les marins eurent été emmenés sous bonne garde, la démolition de la galère commença. Les planches furent détachées à l'aide de marteaux, de scies et de barres de bronze. Les cordages furent enroulés et emportés, les magasins vidés. En un temps étonnamment court, le navire eut disparu. Son bois et ses accessoires de métal furent transportés dans l'intérieur – si l'on peut employer ce terme pour ce qui n'était après tout qu'un immense radeau. Les approvisionnements et les cordages furent emportés vers un petit village à l'extrémité ouest.

Les morts du navire avaient été couchés, côte à côte, sur le radeau. Vêtements, bagues et armes leur furent enlevés et emmenés quelque part. Le lieutenant à présent remis sur pieds protesta vigoureusement. Personne ne prêta la moindre attention à lui, ce qu'on pouvait considérer comme une gentillesse, relativement parlant. L'officier insistait encore pour qu'Hadon l'aide à récupérer son navire. Hadon lui dit de les laisser tranquilles. Ne voyait-il donc pas qu'il était complètement à la merci des gens du radeau ? Si les K'ud'em'o le voulaient, ils pouvaient le tuer et jeter son cadavre à la mer. S'il persistait, ajouta Hadon, il mettrait tout son équipage en péril. Au cas où les Loutres de Mer Rouge estimeraient nécessaire de le tuer, il leur faudrait ensuite supprimer tous les témoins – ce qui signifiait qu'Hadon et son groupe seraient en grand danger, même s'ils n'appartenaient pas à l'équipage.

En fait, ajouta Hadon, le regardant d'un œil furieux, s'il ne cessait pas ses interventions inutiles, et même dangereuses, il pourrait bien, lui, Hadon, le flanquer de nouveau à la mer. Il n'était pas particulièrement préoccupé par la possibilité d'une mort soudaine du lieutenant, mais il ne voulait pas être victime de ses conséquences.

« Vous êtes un traître !

— Je ne suis pas un partisan du Roi Minruth, blasphémateur et traître », répliqua Hadon sarcastique. Il posa la main sur la garde de son sabre. Fallait-il qu'il décapite cet imbécile afin d'éviter des ennuis dans l'avenir ? Sans parler de gagner la gratitude des gens du radeau.

« Vous êtes un rebelle, un négateur de la primauté de Resu ! s'écria l'officier.

— Comme j'ai toute ma raison, bien entendu, je la nie, répondit Hadon. Quant à qui est le rebelle et qui ne l'est pas, la question ne se pose pas. Vous êtes le rebelle et le traître et, sans doute, l'horrible Sisiskén, fille aînée de la Grande Kho, vous a-t-elle marqué pour être

bientôt l'hôte de sa maison. »

L'officier devint pâle. Hadon s'éloigna, allant vers une prêtresse qui administrait les derniers rites aux morts. Elle psalmodiait le chant des trépassés en oignant le front de chaque cadavre de touches d'argile noire, bleue et rouge, disposées de façon à former les coins d'un triangle. La jeune novice qui l'accompagnait, dont le visage et les seins étaient peints de cercles alternés de noir et de blanc, balançait un encensoir où brûlaient des aiguilles de pin odorantes, au-dessus du visage de chaque mort après que la prêtresse l'ait dûment oint. Neuf fois l'encensoir se balançait tandis que la novice criait le nom du défunt. Lorsqu'elle n'avait pu en savoir le nom par les survivants, à cause de traits trop mutilés, elle lançait le nom du premier homme créé par Kho, Qawi.

Le chef Qasin resta un moment à regarder son épouse et Reine, la Grande Prêtresse, accomplissant sa tâche parmi les morts. Puis, il fit un signe de tête et six hommes musculeux se mirent à jeter les corps à la mer. Après le huitième, le dos huileux d'un grogneur apparut et le neuvième fut avalé par des mâchoires cavernueuses.

« Piqabes ne laisse rien se perdre, dit Qasin, en faisant le signe antique, à présent seulement utilisé parmi les vieillards et les primitifs. Les poissons mangent nos morts, et nous mangeons les poissons. »

Chapitre XX

Tandis qu'ils suivaient le chef jusqu'au village central, Hadon raconta l'histoire de son groupe. Il hésita d'abord à révéler leurs identités mais l'attitude des K'ud'em'o semblait le lui permettre en toute sécurité. De plus, Hadon avait l'impression que cela convaincrait les K'ud'em'o qu'ils n'étaient pas avec les marins.

Le chef fut étonné. Il n'avait pas eu de nouvelles depuis que le radeau avait été lancé cinq mois plus tôt de la côte de son pays où les nouvelles ne parvenaient déjà qu'avec trois mois de retard.

Qasin écouta attentivement, quoiqu'en interrompant fréquemment par des exclamations d'horreur ou de rage. Ce n'était cependant pas les changements politiques qui l'agitaient, car l'attachement de sa tribu à l'idée d'empire était plutôt vague ; c'était le bouleversement religieux qui le mettait en fureur.

Ils arrivèrent à la partie centrale du radeau, qui mesurait, apprit Hadon, un mille et demi de long sur un demi-mille à sa partie la plus large. Là s'élevaient cinquante huttes en forme de ruche, faites de poteaux de bambou et de bardeaux d'acajou. Elles étaient montées sur des pieux dont l'extrémité était enfoncée dans des trous creusés dans les rondins. Chacune logeait une dizaine de personnes et plusieurs chiens. Par mauvais temps, elles abritaient, en plus, des chèvres ainsi que les singes et les perroquets familiers.

La hutte centrale était la plus grande. C'était le sanctuaire de Piqabes aux yeux verts, déesse de la mer. Devant son entrée, se trouvait un énorme bloc carré d'acajou dans chaque côté duquel étaient taillées douze marches. Au sommet était dressé un gigantesque cube de granit. À travers sa partie supérieure avait été percé un trou dont l'intérieur était creusé en spirale.

« La pierre de C'ak'oguq'o', dit le chef en voyant l'air interrogateur d'Hadon. Elle est notre déesse guérisseuse, mais vous pouvez l'appeler Qawo si vous voulez. Cette pierre est placée devant son temple dans notre principal village, continua Qasin. Du moins, jusqu'à ce que nous ayons construit notre radeau et embarqué nos approvisionnements et nos marchandises. Elle y est alors transportée en grande cérémonie et mise ici devant le temple de Piqabes. »

Hadon était stupéfait par le récit du chef. Tous les deux ans, un nombre énorme d'arbres précieux étaient coupés dans les hautes terres du pays des K'ud'em'o. Ils étaient ensuite transportés par le plus

grand fleuve à travers beaucoup de rapides et par-dessus de nombreuses cataractes. Finalement, ils parvenaient à son embouchure et dans une baie protégée par une grande jetée de terre construite par la tribu. À ce moment, le niveau du fleuve dans l'estuaire était très bas, car la tribu en avait détourné la plus grande partie par un ancien lit.

Les troncs d'arbres étaient réunis dans la zone tranquille abritée par la jetée pour former un radeau trois fois plus long que large. De grandes lianes maintenaient les deux tiers des troncs ensemble. Le reste était retenu par des ponts de bois, assujettis par des pieux enfoncés dans des trous creusés dans les troncs. Après que le radeau était construit, que des huttes étaient bâties sur lui, et les approvisionnements, les animaux et les gens embarqués, la jetée était détruite. C'était relativement facile car, de toute façon, l'action de la mer l'avait déjà lentement rongée. Le fleuve ramené dans son lit principal entraînait le radeau dans la Kemu et contribuait à désagréger la jetée de terre.

Une fois au large, les courants marins s'emparaient du gigantesque train de bois et le poussaient pesamment vers le sud-est.

Les habitants du radeau vivaient sur leur île flottante de bois durant six mois tandis qu'elle allait vers Wethna.

Leur principale nourriture venait du poisson qu'ils péchaient, mais ils buvaient le lait des chèvres et en mangeaient la viande ; leurs réserves fournissaient des noix et des baies, de l'okra pour la soupe et de la farine d'épeautre pour faire du pain. Ils buvaient aussi du vin et du *s'okoko*, l'alcool râpeux à goût de fumée de tourbe, acheté aux Klemqabas du sud. Ils en gardaient assez pour le vendre à Wethna après l'avoir étendu de cinq fois son volume d'eau. Les K'ud'em'o ne fraudaient pas les Wethnans par cette dilution ; seuls les Klemqabas pouvaient boire pur cet alcool violent et survivre pour s'en vanter.

En plus, la tribu du radeau vendait ses troncs en grume avec un gros profit, car l'acajou et les autres arbres précieux ne poussaient pas sur la côte wethnane de la Kemu. Ils vendaient ou échangeaient également des produits artisanaux, des petits dieux sculptés porte-bonheur, des sifflets en os d'aigle, des statuettes phalliques de leurs divinités aborigènes en jadéite, que leur étrangeté rendait attrayantes pour les Wethnans. Et des poudres aphrodisiaques et contraceptives, des amulettes de fécondité, des bracelets pour écarter le mauvais œil et les maladies, des phallus rituels garnis de plumes d'un martin-pêcheur qu'on ne trouvait que dans le pays des K'ud'em'o.

« Vous ne terminez certainement pas votre voyage dans le port de Wethna ? dit Hadon. Le courant ne peut pas vous y amener tout droit à chaque fois.

— Non, bien sûr, répondit Qasin. Les radeaux abordent

habituellement à cinquante ou soixante-dix milles d'un côté ou de l'autre de Wethna. Nous concluons alors des arrangements avec les marchands de la ville pour le transport des troncs et des marchandises par la route côtière. Nous payons naturellement pour cela. »

Une fois que tout était vendu, la tribu construisait un certain nombre de petits bateaux et repartait à la rame vers son pays sur la terre ferme. La plus grande barque emportait la pierre de leur déesse guérisseuse.

« L'avez-vous jamais perdue dans une tempête ou un accident ? demanda Hadon.

— Jamais. Voilà trois siècles que nous faisons cela et bien que nous nous soyons trouvés dans de terribles tempêtes, le radeau ou le bateau qui porte la pierre parvient toujours à bon port. Il existe cependant une prophétie, parmi notre peuple, qui dit que si la pierre était perdue, les deux mers s'assécheraient. »

Lorsqu'ils étaient arrivés chez eux au bout des deux mois de la traversée de retour, contre les courants et les vents, les voyageurs convoquaient ceux qui étaient restés. Les gens de la tribu venaient de toute la côte, et descendaient des montagnes pour participer aux réjouissances avec les passagers du radeau. Les festivités duraient jusqu'à ce que tout l'argent fût dépensé, ce qui prenait deux mois ou davantage. Durant ce temps tous festoyaient et buvaient sans rien payer. Les enterrements se faisaient dans une joyeuse ivresse. Les cérémonies de mariage étaient célébrées et les enfants, dont certains attendaient depuis trois ans, recevaient leur nom officiel.

« Rien qui soit de réelle importance ne se fait en dehors de la fête au retour au pays, dit Qasin. En attendant, les morts sont déposés en plein air au sommet d'une montagne. Lorsque les festivités sont sur le point de débiter, leurs ossements sont rassemblés, lavés et enveloppés dans des feuilles de palmier, et descendus sur la côte pour être enterrés. Nul ne peut être marié jusqu'à ce moment, bien que, naturellement, des couples vivent ensemble et ont des enfants. Nul ne peut divorcer non plus jusqu'aux fêtes, quoique des gens se séparent, bien entendu, dans l'entretemps. Aucun bien ne peut changer de mains, ni personne, accusé d'avoir enfreint la loi, ne peut être jugé jusque-là.

— Si, comme vous le dites, le juge, le procureur, l'accusé et son défenseur sont tous ivres, vous devez avoir pas mal de graves erreurs judiciaires, observa Hadon.

— Pas davantage que lorsque nous sommes tous sobres, répliqua le chef.

— Mais n'est-il pas injuste d'emprisonner quelqu'un durant deux ans en attendant d'être jugé ?

— Nous n'emprisonnons pas l'accusé jusqu'au moment de la fête,

expliqua Qasin, à moins qu'il ne soit un danger public évident, auquel cas, nous le tuons. S'il s'est enfui dans les montagnes, il est alors automatiquement considéré coupable. »

Qasin monta sur une estrade et ordonna qu'on fasse sonner une grosse cloche de bronze. Il appelait ainsi les gens des petits villages aux quatre coins du radeau. Lorsque toute la tribu fut rassemblée, le chef annonça la nouvelle du terrible schisme qui avait plongé l'Empire dans des troubles sanglants. Ce fut un tumulte qui se prolongea une demi-heure. Le chef rétablit alors l'ordre en faisant tinter de nouveau la cloche.

Les marins et les réfugiés blessés, pansés et oints de baumes guérisseurs, se traînèrent jusque-là ou y furent portés. La prêtresse psalmodia un chant religieux sur eux, puis, un par un, ils passèrent par le trou dans la pierre. Ceux qui ne purent s'y glisser d'eux-mêmes furent tirés à travers. Après que chacun y fut passé comme le bout d'un fil par le chas d'une aiguille, il était examiné par deux médecins, une prêtresse et un prêtre qui tâtaient le corps et la tête des blessés. Ils faisaient ensuite signe à une vingtaine de jeunes gens qui se tenaient près de là. Ceux-ci en emmenaient certains dans un groupe voisin de huttes pour leur convalescence. Ils en emportaient d'autres sur des brancards jusqu'à une hutte située à quelque distance à l'ouest du village central.

Hadon demanda la raison de cette ségrégation.

« Vous voyez les spirales à l'intérieur du trou dans la pierre ? demanda à son tour Qasin. Ce sont des marques magiques destinées à capter les courants qui circulent à travers l'ensemble de la terre et de la mer. Elles les concentrent, les amplifient, les accumulent. Leur champ de force est guérisseur et quiconque le traverse est guéri de tout ce dont il peut souffrir. Ou, s'il est en bonne santé, il en sort chargé à bloc de ces courants de bonté.

— De bonté ? interrogea Hadon.

— Oui, répondit le chef. Être bon c'est être sain, et vice versa. Un homme peut être mauvais et sembler pourtant en parfaite santé mais il n'est pas réellement sain.

— Que se passe-t-il pour ceux qui ont été mis dans cette hutte à l'ouest ?

— Leur état est trop mauvais pour qu'ils puissent bénéficier du champ guérisseur du trou dans la pierre, dit Qasin. Ils seront assommés au moyen de massues spécialement bénies – nous ne voulons pas que leurs ombres hantent ce radeau – et jetés ensuite à la mer.

— Mais... mais... ils pourraient survivre ! s'exclama Hadon.

— Non, sûrement pas, déclara Qasin. Les prêtres de C'ak'oguq"o' sont sensibles à l'aura qui émane de ses lèvres de pierre. Ils peuvent

sentir le manque de force vitale ; ils frissonnent au froid de la main de la redoutable Sisisken sur la chair des infortunés. Il est vrai que les malheureux pourraient vivre quelque temps. Mais pourquoi prolonger leur douleur et leurs souffrances ? De plus, nous n'avons pas de vivres en excédent à bord, nous ne pouvons réellement pas nous permettre de nourrir tous ces marins. Alors... »

Quelques instants plus tard, les blessés furent tirés dehors et leurs crânes fracassés avec des casse-tête de pierre. Le lieutenant se précipita vers le massacre et protesta violemment. Le chef fit un signe de la main et un jeune homme abattit sa massue sur la tête de l'officier.

« Nous n'aimons pas les gens qui s'ingèrent dans nos traditions, dit Qasin.

— Personnellement, j'ai toujours estimé qu'un étranger doit respecter les coutumes du peuple au milieu duquel il se trouve », dit Hadon. Mais il eut la nausée en s'éloignant. Plus tard, il se dit que le meurtre de l'officier était la meilleure chose qui pouvait être arrivée. À présent, il ne pourrait jamais aller raconter qu'Hadon d'Opar et la Sorcière-venue-de-la-mer étaient à Wethna.

Cette pensée l'amena à se demander quel serait le sort des marins qui avaient été épargnés. Il posa la question à Qasin.

« Ils seront interrogés. Ceux qui sont fidèles à Kho, mais qui avaient caché leurs véritables sentiments parce qu'ils étaient au service de Minruth, pourront débarquer du radeau quand nous toucherons la côte. Ceux qui voudraient abaisser la Déesse Blanche, Mère de Tous, ne seront plus avec nous lorsque nous parviendrons en vue des rivages de Wethna. »

D'autres questions révélèrent que le radeau ne portait pas de petites embarcations qu'Hadon et ses compagnons auraient pu emprunter pour atteindre plus rapidement la côte.

« Il vous faudra rester avec nous durant les deux prochains mois, dit Qasin. À moins qu'un bateau passe assez près pour que nous puissions le héler et ainsi vous faire embarquer à son bord. Il est peu probable que cela arrive.

— Lalila est enceinte de deux mois maintenant, dit Hadon. Elle le sera de quatre mois quand nous arriverons à Wethna. Et le voyage est long et dangereux de là jusqu'à Opar. En temps ordinaire, je ne m'inquiéterais pas du temps passé, car une galère ou un voilier rapide pourrait nous y amener en deux mois. Mais des pirates rôdent de tous les côtés et il n'existe plus d'Empire pour imposer l'ordre. Chaque ville prétend à l'indépendance et beaucoup de bourgades et de villages sont impatients de s'affranchir de la domination des villes. Nous ne savons pas à quoi il faut nous attendre au moment où nous entrerons dans un port. De plus, d'après ce que j'ai entendu dire, Minruth a laissé assez

de bateaux et d'hommes pour bloquer le détroit de Keth, ce qui signifie que nous devons gagner Kethna par voie de terre. La péninsule est une région sauvage, tourmentée, périlleuse, couverte de montagnes et pleine de prédateurs à deux et quatre pattes. Cinq mois font en réalité peu de temps pour aller de Wethna à Opar dans ces conditions.

— C'est vrai, dit Qasin. Mais pourquoi s'en inquiéter ? Vous ne pouvez rien faire jusqu'à ce que vous soyez à Wethna. En attendant, donnez-vous du bon temps. Venez dans ma hutte. Je déboucherai un cruchon de *s"okoko* pour nous deux et vous oublierez vite vos ennuis. Laissons-nous dériver avec le radeau et profitons de la vie ! »

Il sourit à Hadon de toutes ses dents triangulaires. Nul doute qu'il eût l'intention de se montrer aimable, mais son sourire avait tout de même un air sinistre.

Chapitre XXI

Soixante-dix jours plus tard, tous ceux du groupe d'Hadon, sauf Ruseth, quittèrent Wethna sur un bateau de commerce à voiles. Ruseth resta en arrière avec l'intention d'embarquer le lendemain comme matelot sur une galère marchande. Puisque son bateau était perdu, il considérait qu'il n'était plus tenu par ses ordres de conduire Lalila à Opar. Il retournerait à Khokarsa et tenterait d'intéresser Awineth à la construction d'une flotte de navires à voile triangulaire. Il ne lui dirait rien, bien entendu, de son rôle dans la fuite d'Hadon et de Lalila, de l'île.

« J'irai à Dythbeth, avait dit Ruseth. Ou j'essaierai d'entrer dans la ville. Entre-temps, elle est peut-être tombée. Si Awineth est vivante et n'a pas été capturée, je la trouverai et je la déciderai à construire une nouvelle marine. Si elle est en situation de le faire... bon, cela ne fait rien. Je verrai ce que je peux faire quand j'y serai. Si j'y arrive. Les Wethnans disent que les pirates sont maintenant nombreux et que la marine impériale ne peut plus assurer la sécurité en haute mer. »

Hadon lui souhaite bonne chance mais il ne pensait pas que Ruseth eut une grande probabilité de succès.

D'ailleurs, ses propres chances n'étaient pas tellement bonnes. Aucune des deux routes qui restaient ouvertes n'était facile ou exempte de périls. La voie normale vers la mer d'Opar passait par le détroit de Keth. Mais celui-ci, selon les renseignements wethnans, était bloqué du côté nord. Six trirèmes, quatre birèmes et de nombreux petits bateaux de guerre étaient ancrés là. De plus, deux cents soldats de la marine étaient postés au sommet des falaises formant l'entrée du détroit. Minruth avait ordonné à cette escadre de rester sur place à monter la garde, quoiqu'il en eût grand besoin à Khokarsa.

Minruth savait très bien combien le souverain de Kethna était ambitieux. Les rois de cette cité avaient toujours été trop indépendants, souvent arrogants, parce qu'ils tenaient l'extrémité sud du détroit. Aucun bateau ne pouvait quitter la Kemuwopar pour transporter ses marchandises d'Opar dans la Kemu sauf si la marine kethnane le lui permettait. Et dans des époques troublées, les escadres de Kethna s'étaient aventurées dans la Kemu et avaient ravagé la marine marchande et la flotte khokarsanes. Une expédition kethnane avait même une fois fait un raid sur les rivages de Khokarsa elle-même et avait bien failli capturer l'Empereur.

Les communications étaient actuellement coupées avec Kethna mais les autorités, à Wethna, s'attendaient que la flotte kethnane franchisse un jour ou l'autre le détroit et attaque l'escadre khokarsane. Après tout, les Kethnans disposaient d'une marine beaucoup plus nombreuse et ils pouvaient lancer une expédition terrestre contre les soldats qui tenaient les falaises dominant la sortie.

En fait, le principal sujet de conversation au grand marché et sur les quais roulait sur la question de savoir pourquoi Kethna n'avait pas déjà attaqué. Certains avançaient que Kethna avait des préoccupations plus immédiates comme de se défendre contre les pirates de Mikawuru. Personne ne savait quelle était la véritable situation puisque toute communication avait été coupée ; bien entendu, cela n'empêchait pas les gens de raconter toutes sortes d'histoires extravagantes comme étant vraies. Cela ne l'avait jamais empêché et ne l'empêcherait jamais.

Hadon envisagea de suivre la côte vers l'ouest jusqu'à ce qu'ils atteignent un petit village à une trentaine de milles à l'est du détroit. Là, ils pourraient débarquer et poursuivre leur route par-dessus les montagnes de la péninsule jusqu'à la mer d'Opar. Puis continuer le long de la côte escarpée pour atteindre la ville de Kethna. Là, ils pouvaient espérer trouver passage à bord d'un navire marchand allant à Opar. Ou, sinon, ils pourraient acheter un petit bateau à voiles. Ou, s'ils n'avaient pas d'argent, en voler un.

Le principal défaut de ce plan était que le trajet à travers les montagnes, bien que relativement court, était connu pour être très dangereux. Les deux pistes possibles étaient l'une et l'autre d'un parcours difficile et infesté de bêtes sauvages et de bandits. On disait même qu'une espèce montagnarde de Nukaar, les pithécantropes velus arboricoles, habitait dans les parages. Beaucoup de rumeurs circulaient au sujet de ce pays, mais rien de bon.

Un autre itinéraire serait d'aller droit vers le sud en partant de Wethna. Ce chemin passerait aussi par-dessus des montagnes et le parcours à travers celles-ci prendrait cinq fois plus de temps que l'autre itinéraire. Mais les ayant franchies, le petit groupe se trouverait beaucoup plus proche d'Opar. Théoriquement, ils sortiraient des montagnes tout près de la ville de Wentisuh. De là, ils pourraient prendre un bateau ou même un petit caboteur jusqu'au port qui desservait la ville d'Opar située dans l'intérieur. Après s'être renseigné au grand marché et sur les quais, Hadon décida, cependant, de ne pas prendre cette seconde route. Elle était si périlleuse que nul ne connaissait personne qui l'eût jamais utilisée avec succès.

Paga suggéra une autre solution.

« Pourquoi ne pas faire passer un petit bateau par le détroit sous le couvert de la nuit ? S'il n'y a pas de lune et que le bateau soit

suffisamment petit, nous pourrions esquiver les gros vaisseaux. Ils ne sont pas ancrés contre les falaises ni en travers de l'accès du détroit, vous pouvez en être certains.

— Non, dit Hadon. Mais le détroit est très resserré ; il n'a qu'environ quatre-vingts pieds de largeur à l'entrée. Les falaises atteignent une hauteur de deux cents pieds de chaque côté, quoique les montagnes qui sont immédiatement derrière elles s'élèvent à plusieurs milliers de pieds. Si des soldats de la marine sont postés des deux côtés, ils peuvent observer tout ce qui passe sur l'eau en dessous d'eux. Ils ont très certainement des torches ou des lampes qui flottent sur des bouées dans l'entrée du détroit, et celles-ci leur permettent de voir même la nuit. Ils auront sans aucun doute, aussi, de gros blocs de pierre prêts à être lancés sur un bateau, et de l'huile enflammée, et Kho sait quoi d'autre encore. Ils pourront alerter les bateaux du blocus en sonnant une cloche ou en allumant un feu servant de signal, ou par quelque autre moyen, qui sait ?

« De plus, rien ne les empêche d'avoir tendu un filet en travers de l'entrée du détroit. Ne pourrions-nous pas nous faufiler au-delà des gardes en passant par le haut de la falaise d'un côté ou de l'autre ? dit Lalila. Puis en suivre le bord jusqu'à l'autre bout du détroit ?

— Non, dit Hadon. Les falaises deviennent des montagnes à pic. Il y a quelques plateaux plus loin, mais je ne saurais pas comment y parvenir. De plus, les sauvages Klemqabas rôdent dans cette région. »

Pendant qu'il étudiait ce qu'il fallait faire, Hadon prit un emploi comme garde du corps d'un riche marchand wethnan. Kebiwabes ramassa un peu d'argent en chantant dans les rues et dans les tavernes. Paga se plaça comme apprenti chez un forgeron. Même s'il ne gagnait pas grand-chose, il apprit beaucoup sur l'art de travailler le fer. Cela dura trente-cinq jours, à la fin desquels ils eurent assez d'argent pour payer leur passage jusqu'au village de Phetapoeth. Mais pas suffisamment, de loin, pour acheter un petit bateau qui corresponde à leurs besoins.

« Cela nous prendrait trois mois de plus pour économiser juste assez pour acheter une très petite barque de pêche, dit Hadon, et Lalila n'a plus qu'environ quatre mois avant que le bébé arrive. Je doute que nous puissions parvenir à Opar en un mois – sûrement pas dans la situation troublée actuelle. Mais si nous prenons maintenant passage sur un bateau à destination de Phetapoeth, nous ne pourrions pas en repartir quand nous y serons. Nous ne trouverons pas de travail là-bas. Alors...

— Alors nous volerons un bateau ! s'écria Lalila. Ou nous irons à Phetapoeth et ensuite nous franchirons les montagnes !

— Je crois, dit Hadon posément, que nous allons essayer de passer par le détroit finalement. C'est périlleux mais c'est la voie la

moins dangereuse.

— Et si nous ne pouvons pas passer, pourrions-nous alors essayer par les cols dans les montagnes au-dessus de Phetapoeth ? » demanda Lalila.

Elle avait l'air inquiète, à juste raison, car des hommes robustes auraient envisagé, sans aucune joie, la perspective d'un pareil parcours. Pour une femme enceinte et une petite fille, s'y aventurer avec seulement un barde, un nain et Hadon – tout *numatenu* qu'il fût – était de la folie, ou à peu près.

Hadon se sentit en colère. D'une manière ou d'une autre, il n'avait pas fait ce qu'elle attendait de lui, pourtant qu'aurait-il pu faire d'autre ? Il n'était pas l'un de ces héros des anciens temps. Nakadeth, par exemple, qui pouvait voler une paire de souliers magiques à une diabolique araignée et marcher à travers les cieux la tête en bas, passant ainsi au-dessus des montagnes au lieu d'avoir à les contourner.

Lalila le regardait attentivement. « Ne sois pas en colère, Hadon, dit-elle. Tu n'y peux rien si tu n'es qu'un homme. »

Il fut étonné, et ce n'était pas la première fois, de son aptitude à lire ses pensées. Parfois il se demandait si elle n'était pas vraiment une sorcière venue de la mer. Cette idée le rendait fier qu'une telle femme puisse l'aimer et pourtant, en même temps, il en ressentait un malaise, en évoquant certaines pensées inopportunes qu'il avait eues. Par exemple, si Lalila pouvait lire ses pensées quand il voyait la belle épouse du marchand pour lequel il travaillait, que ferait-elle ?

En y réfléchissant, elle avait toujours un sourire assez singulier dans ces circonstances.

« Qu'est-ce qu'il y a à présent, Hadon ? dit Lalila.

— Oh ! fit-il en ouvrant de grands yeux. Rien, j'essayai de me souvenir du détroit tel que je l'ai vu voilà quelques années. »

Elle eut encore le même sourire singulier.

Il alla sur les quais cette nuit-là après son service. Il se renseigna à droite et à gauche, découvrit un maître de port et lui posa la question du passage pour Phetapoeth.

« Pourquoi voudriez-vous emmener votre femme et votre fillette dans cet endroit maudit de Kho ? demanda l'homme. Il n'y a pas d'emploi là-bas pour un *numatenu*. Par-dessus le marché, bien trop de bateaux ont disparu en y allant. Les pirates sont à l'aguet tout le long du chemin, honoré *numatenu*, embusqués dans chaque petite baie, dans chaque crique, prêts à s'élancer et à intercepter n'importe quel bateau qui leur paraisse être une proie facile. »

Hadon hésita. Sa première impulsion avait été de dire au maître du port qu'il fourrait son nez dans le cul du singe^[2] ! Il se contint cependant car il ne voulait pas l'irriter. Si l'homme en venait à avoir des soupçons à son sujet, il pourrait en faire part aux autorités et

celles-ci n'hésiteraient sûrement pas à l'arrêter pour l'interroger. Comme dans tous les pays, la fièvre de la chasse aux espions faisait rage. Wethna était théoriquement neutre, ne s'étant déclarée ni pour Awineth, ni pour Minruth. Cela plaçait la ville dans une situation délicate, car celui qui triompherait pourrait décider de punir Wethna pour n'avoir pas pris de position définie. En fait, pensait Hadon, c'est ce qui arriverait inévitablement. Les édiles municipaux, hommes et femmes, auraient dû se ranger d'un côté ou de l'autre, même s'il leur fallait le jouer à pile ou face.

La raison de la neutralité de Wethna venait de l'espoir que le vainqueur lui serait reconnaissant de n'avoir pas combattu dans le camp de l'ennemi. Hadon jugeait cela très irréaliste. Les rois et les reines considéraient toujours toute personne qui n'était pas pour eux comme étant contre eux. Et l'Histoire avait montré que les représailles pour tout ce qui n'était pas un total soutien étaient quelque chose de terrible. Des villes entières avaient été rasées et leur population, hommes, femmes et animaux, avait été massacrée pour la tiédeur de leur loyalisme.

Mais ce n'était pas l'affaire d'Hadon. Même si ce l'avait été, il l'aurait oubliée à cause d'une soudaine et beaucoup plus immédiate préoccupation. Cinq jours avant celui où le petit groupe devait partir sur une galère marchande, une épidémie éclata à Wethna.

Personne ne savait qui l'avait amenée dans la ville, mais la plupart des gens soupçonnaient des navigateurs d'en être responsables. Cela n'avait pas d'importance. Ce qui en avait, c'était que cette épidémie, qu'on appelait la fièvre suette, se répandait à une vitesse effrayante. Et elle tuait avec une rapidité encore plus effrayante.

Kebiwabes fut le premier du groupe à en entendre parler. Il rentra précipitamment de la taverne dans laquelle il chantait. Il avait grand hâte de raconter la nouvelle selon laquelle plusieurs douzaines de gens sur les quais avaient été frappés par le mal. Il trouva Hadon qui y était déjà en proie.

La maladie suivit son cours durant les trois jours habituels. D'abord Hadon fut saisi d'une indicible angoisse, le sentiment accablant mais inexprimable d'un prochain trépas. Un quart d'heure après, il se mit à avoir de violents frissons. Il eut l'impression d'avoir été soudain plongé dans les eaux glaciales d'un lac de montagne. Puis il fut pris de vertiges, souffrit d'un mal de tête atroce et de vives douleurs dans la nuque, les bras et les jambes. Il était incapable de lever même la tête.

Trois heures plus tard, il eut la sensation qu'il était en feu et alors commencèrent les sueurs profuses qui durèrent un jour et une nuit. Cette transpiration s'arrêta brusquement mais elle fut suivie d'autres

maux de tête, d'une soif intense, de palpitations cardiaques, puis de délire.

Après que la fièvre eut terminé son cours, Hadon fut délivré de ses symptômes, mais dut rester quatre jours au lit à cause d'une extrême faiblesse. Il ne fut traité par aucun médecin durant tout ce temps. Bien que le barde et Lalila allèrent chacun leur tour à la recherche d'un docteur tandis qu'Hadon était soigné par l'un ou l'autre, ils ne parvinrent pas à en trouver un. Les médecins étaient soit trop occupés pour venir, soit eux-mêmes malades ou morts. Ses amis ne pouvaient que lui donner quelques soins et ne pas perdre espoir. Lalila et Paga se relayaient pour exprimer l'eau d'un chiffon mouillé sur son corps fiévreux et lui soulever la tête pour qu'il puisse boire de grandes quantités d'eau.

Le bruit des rues, le bavardage et les cris des passants, la rumeur du grand marché peu éloigné s'étaient éteints. À part le martèlement des pas et le battement sourd d'un tambour quand les patrouilles passaient, ou l'appel des ramasseurs de cadavres pour sortir les morts, tout était silencieux. De temps à autre, un homme ou une femme criait ou un enfant pleurait.

Le lendemain du jour où se calma la maladie d'Hadon, Kebiwabes fut saisi de la même sensation incoercible d'une mort imminente. Lalila et Paga eurent deux patients à soigner, bien qu'Hadon ne fût plus un souci constant.

Le barde ne mourut pas le premier jour, ce qui signifiait qu'il survivrait probablement.

Lalila et Paga durent aller à tour de rôle chercher de l'eau et de la nourriture. Le grand marché était fermé, les marchands s'étaient enfuis chez eux ou dans la campagne. Mais on pouvait trouver à manger si l'on avait de quoi payer. Quelques commerçants avaient installé un marché sur les quais, gardé par des soldats qui ne laissaient entrer que ceux qui pouvaient montrer leur argent. Une fois, Lalila fut attaquée en revenant à la maison par un trio de voleurs affamés. Ils la jetèrent à terre, lui arrachèrent son panier et s'enfuirent avec. Elle dut donc faire deux fois le voyage ce jour-là, en emmenant Paga avec elle la seconde fois. Elle n'aimait pas laisser le convalescent et le malade sans quelqu'un pour les soigner, mais, s'ils n'avaient rien à manger, ils mourraient de toute façon.

Parfois, quand le vent tournait, ils pouvaient sentir l'odeur des corps qui brûlaient dans le grand charnier ouvert à l'extérieur du mur ouest. Alors les grosses cloches de bronze des temples de Kho et de Resu sonnaient lugubrement le glas.

Lalila et Paga s'attendaient à être frappés à leur tour, pensant que c'était inévitable. Mais ni l'un ni l'autre ne le furent et la petite fille échappa également à l'épidémie. Abeth tomba tout de même malade

quatre semaines plus tard mais ce fut d'une sorte de typhus.

La fièvre suette fit des ravages à travers la ville, tuant dix mille de ses cinquante mille habitants. Au moins le tiers de la population s'était enfuie dans la campagne dès que l'épidémie avait pris des proportions. Ils l'avaient emportée avec eux, bien entendu, et elle se répandit dans les régions rurales. Quatre-vingt mille paysans, pêcheurs, bûcherons et artisans moururent. Tout le pays de Wethna était couvert, comme d'une voile mortuaire, par la fumée écœurante des cadavres incinérés.

Parmi les victimes se trouvait la belle épouse du riche marchand. Lui était resté dans la ville, amassant les profits tirés de ses stocks de denrées alimentaires. Elle s'en alla dans leur villa sur les collines et y trouva la mort, non de la fièvre suette, mais d'une morsure de serpent. Elle rencontra un cobra en se promenant un soir dans son jardin.

En sept semaines, l'épidémie fut passée à travers tout le pays et eut disparu. Les survivants sortirent de leurs refuges et entreprirent de reconstruire la nation.

La maladie d'Abeth la laissa amaigrie et apathique. Ce ne fut pas avant presque deux mois après leur arrivée à Wethna que la fillette fut en état de voyager.

Hadon avait repris son emploi auprès du marchand car ils avaient désespérément besoin d'argent. Son poste de garde du corps lui donnait la possibilité d'apprendre beaucoup de choses des affaires de son employeur. Il entendit ainsi parler d'un petit bateau de pêche que le marchand avait acheté pour une somme modique à la veuve d'un homme qui était mort de l'épidémie. Après l'avoir examiné, Hadon décida qu'il était juste de la taille qui convenait. Il l'acheta à un prix raisonnable et il lui resta encore assez d'économies pour ré-équiper le bateau. Les hommes qu'il embaucha pour faire le travail le prirent visiblement pour un fou. Qu'est-ce que c'était, cette grande vergue attachée presque au pied du mât et dans le sens de la longueur du bateau ? À quoi pouvait-elle servir ? Et pourquoi coupait-il une excellente voile en diagonale, de telle manière qu'il avait à présent deux voiles triangulaires inutilisables ?

Hadon sourit et dit qu'il tentait une expérience. Il ne leur dit pas la vérité à cause de ce que Ruseth lui avait raconté des réactions des gens devant son propre bateau. Il ne voulait pas être soupçonné de sorcellerie et envoyé devant un tribunal d'inquisition.

Une nuit, vers une heure du matin, lui et ses compagnons sortirent le bateau du port. À l'aube, ils étaient hors de vue de la ville. Hadon n'avait guère de crainte d'être poursuivi. Qui s'inquiéterait qu'il fût parti ? Son employeur ne ferait que hausser les épaules et s'estimerait heureux de ne pas lui avoir payé sa dernière semaine – jusqu'à ce qu'il découvre qu'Hadon avait réglé ses approvisionnements sur son compte. Les deux sommes s'équivalaient et Hadon considérait

donc n'avoir rien fait de malhonnête.

Ils atteignirent le détroit en cinq jours. Mais ils surent, bien avant, que quelque chose s'était passé par-là. Ils virent l'épave d'une trirème échouée et, deux milles plus loin, ils rencontrèrent de nombreux cadavres flottant sur une large étendue. Hadon mena hardiment le bateau en plein jour jusqu'à l'entrée même du détroit. Il n'y avait plus signe d'une flotte sinon la poupe d'une birème qui sortait de l'eau, bloquant presque le passage. Il ne put comprendre ce qui empêchait le navire de couler, car la profondeur à cet endroit était d'environ quatre-vingts brasses.

Il fit affaler les voiles et ils ramèrent lentement pour passer entre l'épave et la falaise ouest. Le soleil était à ce moment droit au-dessus d'eux, leur permettant de voir à une certaine profondeur dans l'eau. Hadon émit un sifflement et Kebiwabes un juron. La galère était soutenue par une vingtaine d'autres bateaux empilés les uns au-dessus des autres.

« Il doit y avoir eu une sacrée bataille ici, dit Hadon. Mais qui a tenté de sortir ? Les Kethnans ?

— C'est plus que probable, dit le barde. Ils doivent avoir tenté de passer malgré les soldats postés sur les falaises. Et certains ont dû y réussir, sinon la flotte de Minruth serait toujours là. Les Kethnans doivent avoir engagé le combat avec les bâtiments bloqueurs et, dans la bataille, tout le monde a été coulé. »

Cela paraissait la seule explication logique, bien qu'il se pouvait que ce soit des pirates qui fussent venus par le détroit, non pas des Kethnans. C'était d'ailleurs sans importance, la voie était libre. Les soldats de marine installés sur les falaises avaient soit déserté leur poste, soit été tués par les attaquants. Peut-être qu'un navire khokarsan ou deux avaient survécu à la bataille et remmené les soldats, parce qu'à un ou deux, ils ne pouvaient pas maintenir le blocus.

Le passage resterait cependant fermé à tout navire plus gros qu'un petit bateau de pêche pour un certain temps. Finalement, le courant entraînerait les épaves dans des eaux plus profondes ou les Kethnans dégageraient celles du haut. En attendant, Hadon et son équipage, sans même excepter Lalila pourtant très avancée dans sa grossesse, conduisirent le bateau à l'aviron à travers les cinquante milles sombres et silencieux du sinueux détroit. À cause de leur petit nombre, ils n'avancèrent que lentement, car il leur fallait bien dormir la nuit. Cela leur prit donc plus d'une semaine pour franchir le passage. Durant ce temps, ils se firent beaucoup de souci à la pensée des pirates ou des Kethnans. C'en était fait d'eux s'ils rencontraient un bateau de n'importe quelle taille. Il leur serait impossible de fuir.

Mais personne d'autre n'était dans le détroit et, le dixième jour,

ils sortirent à contre-courant, de l'obscurité et du silence. Comme Keth, l'antique héros qui était entré le premier dans la mer du Sud, ils furent éblouis par l'éclat du soleil équatorial.

« Lalila ! s'écria Hadon. Je craignais que notre enfant ne naisse pas à Opar. Mais, à présent, nous avons une bonne chance d'y arriver à temps. Si Kho est avec nous, nous serons dans ma ville natale une semaine avant que tu sois prête à accoucher. »

Lalila sourit, quoiqu'elle parût fatiguée, pâlotte et anxieuse. Paga, toujours pessimiste, grommela : « Les bébés n'arrivent pas toujours au moment prévu, Hadon. »

Chapitre XXII

Kebiwabes disait que leur voyage de Khokarsa à Wethna avait eu assez de péripéties pour en faire deux épopées. Le voyage de Wethna à Opar avait eu de quoi en faire trois et il n'était même pas terminé. Hadon répliqua en déclarant, avec une fausse modestie, que tous les bardes exagéraient énormément, mais que leurs aventures depuis leur fuite de la capitale de Khokarsa pouvaient aisément faire une épopée si le barde avait suffisamment de souffle.

« Et je suppose, fit Kebiwabes, que vous pourriez condenser tous ces événements en un poème lyrique de neuf à vingt-sept vers ?

— Ce serait le fin du fin en poésie », dit Hadon. Puis, voyant que le barde avait l'air offensé, il ajouta : « Ne faites pas attention à ce que je dis maintenant, Kebiwabes. Je suis fatigué, et affamé, et anxieux, car Lalila est si grosse qu'elle semble sur le point d'éclater comme un sac de vin trop plein. Et je passe mes frustrations et mes craintes sur vous.

— Pour ne pas parler de votre manque de goût », dit Kebiwabes. Il alla à l'autre bout du bateau, ce qui n'était pas très éloigné et regarda loin en avant. Son dos exprimait sa colère.

Ce que le barde avait dit n'était pas vraiment trop exagéré. Bien des fois, Hadon avait pensé qu'ils allaient tous être morts dans la minute suivante. Mais d'une manière ou d'une autre, avec l'aide invisible et pourtant évidente de la Toute-Puissante Kho, ils s'en étaient sortis.

À de nombreuses autres occasions, alors qu'aucun danger immédiat ne les menaçait, ils s'étaient sentis en péril. Trois jours seulement auparavant, au crépuscule, leur bateau passait près d'une région marécageuse désolée, des marais qui s'étendaient à l'intérieur des terres sur des milles, puis se terminaient brusquement au pied de montagnes à pic. La seule éminence entre la mer et ces montagnes était un mamelon à un mille à peu près de la côte. Hadon leur raconta que celui-ci était censé être le site d'une ville ancienne.

« Elle fut fondée par Bessem, le fils exilé de Keth. Il se querella avec son père et puis, dans sa fureur, tua son frère ; il fut ainsi forcé de fuir. Keth ne le poursuivit pas – c'était alors un vieil homme, de près de soixante ans – mais il proclama que si Bessem revenait, il serait mis à mort instantanément sans jugement ; Bessem s'en alla donc vers le sud et s'arrêta quand il arriva ici. Ce n'était pas alors un

marécage mais une plaine basse qui montait en pente douce vers les montagnes. Et là, Bessem bâtit une ville de porphyre tiré des montagnes. Elle fut naturellement appelée Mibessem, la ville de Bessem.

« Tout alla bien. Beaucoup de gens vinrent de Kethna et de Sakawuru et de la mer du Nord, la Kemu, pour vivre dans la ville construite de blocs de pierre géants. Cela se passait alors que la mer d'Opar était presque inconnue et que Mikethna elle-même n'était qu'une petite colonie. En fait, ce fut à peu près à la même époque que la prêtresse Lupoeth conduisit une expédition dans l'intérieur et découvrit l'endroit où s'élèverait plus tard Opar, la cité des trésors.

« Quoique Mibessem fût en pleine prospérité, on racontait, cependant, en même temps, des histoires inquiétantes au sujet d'un être inconnu qui vivait dans les montagnes au-delà de la ville. On disait qu'il jouait d'une flûte de roseau, que sa musique rendait les hommes fous et ensorcelait les femmes qui suivaient alors le joueur de flûte dans les forêts des montagnes, et qu'on ne les revoyait jamais plus. Au crépuscule, on pouvait apercevoir près des limites des terres cultivées, autour de la ville, des créatures difformes, et celles-ci, quoiqu'elles parussent bestiales, ressemblaient à certaines des femmes qui avaient disparu.

« On disait que Bessem dans un moment d'aberration avait choisi de construire sa ville sur les terres d'un démon. Et l'on disait aussi que cet être satanique était en fait le chef des démons, le maître de ces créatures sans nom que la Toute-Puissante Kho avait chassées de la Kemu afin que Son peuple puisse s'y installer. Les démons qui ne furent pas tués ou engloutis assez profondément sous terre, pour qu'ils ne puissent pas s'en sortir jusqu'à la fin des temps, ceux-là s'enfuirent vers le pays qui bordait la mer du Sud.

« Et ainsi donc, l'abominable démon était furieux parce que son refuge avait été envahi. Pourtant, il restait sous l'antique contrainte imposée par la Grande Kho à son espèce. Il ne pouvait poser une main, ou une patte, ou un tentacule sur un être humain, sous le coup de la colère. Ce que la Mère de Tout avait toutefois manqué de faire, c'était d'interdire aux êtres sans nom d'utiliser d'autres méthodes. De plus, un démon pouvait toucher, ou même prendre dans ses bras, un être humain s'il ne le faisait pas en étant en colère ou avec l'intention de faire du mal. Et ainsi le flûtiste des ombres, le difforme, l'innommable, dont on entend le souffle la nuit au-dehors des fenêtres, cet être jouait de sa flûte de roseau. Et les hommes devenaient fous, et les femmes le suivaient dans sa tanière près des montagnes. Et, là, elles faisaient étrangement l'amour avec lui, et concevaient et mettaient au monde des enfants hideux.

« Or, Bessem était un héros de jadis, vous comprenez, un homme

d'une vaillance si extraordinaire que les deux mers n'ont plus vu son pareil depuis des siècles. Il s'arma donc d'une pique que deux hommes vigoureux d'aujourd'hui ne pourraient pas soulever et il s'engagea dans les terres sauvages afin d'y trouver l'être sans nom et le détruire. Mais il n'en revint pas et la flûte résonna de nouveau dans les champs autour de la ville. Les navigateurs le racontèrent à Kethna et dans les ports de la Kemu.

« Et ainsi, un jour, l'impératrice de Khokarsa envoya un navire à Mibessem, afin de savoir si les histoires qu'elle avait entendues étaient effectivement vraies. Si elles l'étaient, une prêtresse devait débarrasser le pays de ce démon. Le navire mit un an pour atteindre Kethna à cause de tempêtes et de péripéties dues aux pirates. Là, le capitaine apprit qu'il arrivait trop tard. Un bateau marchand entrant dans le port de Mibessem, au crépuscule, avait entendu la musique, étrange à vous glacer le sang, d'une flûte de roseau. Elle s'entendait à des milles par-dessus la mer calme, longtemps avant que la vigie pût voir la ville rouge. En fait, l'homme de veille ne la vit jamais car il fut induit en erreur par le mamelon sombre qui se trouvait là où elle s'était élevée auparavant. Ou peut-être vit-il son apparence extérieure, la terre amoncelée sur elle par le démon sans nom. Personne ne le sait parce que personne n'a jamais osé pénétrer dans les marécages et creuser dans ce tertre.

« Et le navire approcha donc de la côte qui n'était plus une plage de sable fin mais un marais. La pente douce s'était affaissée en une étendue parfaitement plate et des crocodiles et des hippopotames nageaient entre les palmiers et les autres arbres qui poussaient sur de petits îlots.

« Où étaient les habitants ? Nul ne savait mais on craignait qu'ils aient été victimes d'un terrible sort et gisent sous les eaux du marécage. Ou peut-être sous la terre qu'une puissance maléfique et irrésistible avait entassée sur les tours naguère orgueilleuses et les murs massifs de Mibessem.

« En tout cas, l'équipage du navire ne resta pas longtemps. La musique de la flûte se fit de plus en plus forte et les matelots entendirent un lourd pataugement, comme celui d'énormes pattes, dans le marais. Les arbres se pliaient comme si quelque chose de gigantesque les frôlait. Même les prêtresses prirent peur, et le capitaine cria à ses rameurs d'éloigner vivement la galère de là. Ils échappèrent à quoi que ce fût qui marchait dans le marais, mais ils ne distancèrent pas le son de la flûte avant d'avoir mis bien des milles entre eux et l'ancien pays de Mibessem. »

Hadon se tut. Le seul bruit était celui du vent qui sifflait dans le gréement et le clapotis de l'eau sous l'étrave. Et puis, les plongeant dans une complète terreur, vint de la côte la musique d'une flûte.

Abeth poussa un cri aigu. Kebiwabes jura et pâlit sous son bronzage. Les grands yeux violets de Lalila devinrent encore plus grands. Paga agrippa la voilure et s'y cramponna en regardant fixement la terre, avec des yeux énormes et les narines de son nez camus dilatées. Hadon étreignit la barre comme si c'était la seule chose réelle dans ce monde. Tout le reste semblait ondoyant, légèrement déformé, impalpable. Jusque-là, il s'était amusé à raconter l'histoire, à se faire peur à lui-même et aux autres. Paga, bien entendu, avait eu l'air sceptique et, à plusieurs reprises, avait manifesté son incrédulité d'un reniflement de dédain. Mais, de toute évidence, il avait été plus impressionné qu'il ne l'avait laissé voir.

Le soleil disparut sous l'horizon de la mer. L'obscurité tomba rapidement. La musique aigre devint plus forte.

Hadon sortit de son engourdissement et donna des ordres sans élever la voix, de manière que le joueur de flûte dans les marais, quel qu'il fût, ne l'entende pas. Il poussa la barre jusqu'à ce que le bateau eût mis cap au sud-ouest. La longue vergue tourna, freinée par les écoutes que tenaient Paga et Kebiwabes. Hadon gouverna tout droit, sans virer de bord pour tirer une bordée jusqu'à ce que la musique se fût éteinte depuis une heure.

Au bout d'un moment, Paga demanda : « Que supposez-vous que c'était ? Un jeune pêcheur qui jouait de sa flûte de roseau ? »

Il n'y a pas de pêcheur, répondit Hadon, pas de villages dans cette région. Personne n'oserait vivre ici.

Peut-être qu'un bateau de pêche a été jeté dans le marais par une tempête. Peut-être a-t-il fait naufrage. L'un des survivants, le seul peut-être, a utilisé sa flûte pour attirer notre attention.

Il aurait pu mieux le faire en criant. Voulez-vous que nous retournions là-bas à sa recherche ? »

Paga ne répondit pas. Les autres ne dirent rien, mais ils ne seraient pas restés silencieux, c'était visible, si Hadon avait viré de bord. Il n'avait aucune intention de le faire.

Le sujet ne fut pas soulevé de nouveau. Il semblait à tous qu'il valait mieux ne plus parler de ce flûtiste inconnu.

Chapitre XXIII

La colonne de fumée qu'ils virent toute la journée ne venait pas du port d'Opar, Nangukar. La ville avait déjà été complètement incendiée et ses cendres refroidies par la pluie. Cette fumée montait d'un funèbre bûcher de cadavres de pirates. Quatre-vingts Mikawurus avaient été massacrés au cours du raid. Les attaquants avaient été repoussés mais avaient réussi à emporter une vingtaine de leurs morts. Ils avaient fui avec leur navire, laissant soixante des leurs et une ville en feu. Les corps des pirates étaient à présent consumés par les flammes, ce qui signifiait que leurs âmes flotteraient parmi les nuages jusqu'à ce que Kho décide qu'elles avaient assez souffert comme fantômes nomades poussés par les vents. Puis elles seraient envoyées dans le souterrain domaine de la terrible Sisiken.

Tandis qu'Hadon tournait son bateau vers la plage – tous les quais étaient détruits –, il resta stupéfait. Tous les bâtiments autour du fort étaient brûlés. Les huttes et les cabanes, les maisons longues, les entrepôts, les magasins et les tavernes, tout était réduit en cendres. Les deux grandes portes de bois du fort avaient été arrachées, et quelques-unes des constructions de bois, à l'intérieur des murs, rasées par le feu.

La reconstruction avait déjà commencé. La ville était une ruche bourdonnante de travail, avec partout des chariots tirés par des bœufs, chargés de bois ou de bambou fraîchement coupé. Les marteaux et les scies frappaient et crissaient.

Hadon jeta l'ancre à une vingtaine de brasses de la côte. Un long canot, avec quatre hommes aux avirons, partit de la plage et se dirigea vers le bateau qui venait ainsi d'arriver. Hadon marchanda avec le patron et bientôt tous furent transportés sur la côte. Là, un officier des douanes commença à les questionner puis s'arrêta quand il reconnut Hadon.

« Comment avez-vous pu parvenir ici d'aussi loin que Khokarsa ? s'exclama-t-il.

— Kho Elle-même m'a ordonné par sa Voix de retourner à ma ville natale. Cela afin d'accomplir une prophétie et c'est ainsi, bien que la route fût longue et périlleuse, que nous sommes ici. »

L'officier ne demanda pas ce qu'était cette prophétie. Il aurait été indiscret de s'enquérir d'affaires auxquelles était mêlée la Déesse.

« Si les choses s'étaient passées un peu différemment, dit-il, vous auriez pu arriver ici juste à temps pour tomber aux mains des pirates.

Ils avaient vaincu toute résistance, donnaient l'assaut au fort et en forçaient le réduit central. Heureusement, environ trois cents hommes avaient été envoyés d'Opar pour renforcer la garnison au cas où quelque chose de ce genre arriverait. Nous avons pris les Mikawurus à revers et les soldats ont fait une sortie, et les ont attaqués de front. Les pirates réussirent à se dégager et à regagner leurs bateaux, mais leurs pertes furent très lourdes. Nous en capturâmes quarante dont la plupart étaient blessés. »

Hadon ne demanda pas ce qui arriverait aux prisonniers. Il savait que leurs chefs seraient torturés afin d'obtenir des renseignements sur leurs projets d'attaques futures. La torture des chefs pirates était une coutume, fondée sur le principe qu'elle était une vengeance. Après que tous les renseignements seraient obtenus, les chefs seraient décapités et le reste des pirates valides serait envoyé comme esclaves dans les mines des montagnes au-dessus d'Opar. Les blessés graves, les estropiés seraient décapités.

« Vous êtes les derniers à arriver ici de Khokarsa, reprit l'officier. Nous avons grande envie de nouvelles. »

Hadon tenta de lui dire qu'il ne savait pas grand-chose en dehors des rumeurs. Il avait été trop isolé et ne pouvait pas honnêtement dire ce qui était arrivé. Cela ne fit aucune différence. Les gens voulaient tout entendre, faits, conjectures, rumeurs, contrevérités évidentes. Le petit groupe fut entraîné rapidement, franchit la porte de la ville, pour gagner le temple où Hadon revit la Grande Prêtresse Klyhy pour la première fois depuis des années. Elle était toujours aussi belle que la nuit où ils avaient couché ensemble, la veille du jour où Hadon devait embarquer pour les Grands Jeux à Khokarsa. Elle avait légèrement grossi et ses seins opulents tendaient un peu à s'affaisser, mais ses grands yeux gris, ses épais sourcils noirs, son nez long et fin, ses lèvres pleines, son menton rond, formaient toujours l'un des visages les plus ravissants et les plus sensuels qu'Hadon eût jamais vus.

Elle lui sourit et se leva de son siège incrusté de diamants. Elle portait une haute couronne d'or mince dont les dentelures étaient ornées de neuf émeraudes, un chapelet d'émeraudes et de rubis, et une jupe de fine toile blanche tombant à la cheville. Sa ceinture était une chaîne d'anneaux d'or sertis de petits rubis. Ses seins nus étaient peints de cercles concentriques rouges, blancs et bleus ; leur bout pointu en formait le centre rouge. Elle tenait dans sa main droite un long bâton en bois de chêne, importé de Khokarsa. Son extrémité supérieure portait une statuette de Kho sous la forme d'une femme stéatopyge à tête d'hippopotame.

« Sois trois fois bienvenu, Hadon d'Opar ! proclama-t-elle. Toi qui par tous les droits devrais être empereur, mais que Kho a décrété ne pas devoir tenir ce rang ! Et sois trois fois bienvenue, Lalila d'au-delà

la Mer Extérieure, Sorcière-venue-de-la-mer ! Bienvenue également à ta fille dont nous avons beaucoup entendu parler, et à ton enfant à naître, dont on entendra encore davantage parler. Bienvenue aussi au petit homme, bien qu'il prétende être un ennemi de notre sexe, et à Kebiwabes, le barde qui voudrait être grand ! »

Hadon ne fut pas surpris de cet accueil. Le système de renseignement des prêtresses était extrêmement bon et il fallait donc s'attendre à ce que Klyhy ait beaucoup appris au sujet de son groupe et de sa mission. Il ne pourrait que très peu lui raconter qui fût nouveau pour elle, sinon leurs aventures à Rebha et après.

Des sièges furent apportés par des novices et le petit groupe s'assit. Abeth fut emmenée avec les enfants du temple. Des mets, de l'hydromel et du vin furent offerts et acceptés avec empressement. Klyhy questionna Hadon tant et si bien que lorsqu'il eut mangé et bu tout son soûl, il eut tout raconté. Le silence tomba durant un moment, interrompu seulement par les rots des convives montrant qu'ils avaient trouvé la chère excellente.

Finalement, Klyhy dit : « J'ai déjà envoyé un messenger à Opar pour informer la Reine que toi et Lalila êtes ici. Le messenger réservera cette nouvelle pour les oreilles de la Reine seule. Et j'ai également ordonné à Kaheli – l'officier des douanes qui avait parlé à Hadon – de ne dire à personne que vous êtes ici.

Pourquoi cela ? s'écria Hadon, inquiet.

Le roi Gamori a découvert que vous êtes – étiez – en route pour venir ici. Il a de nombreux espions, qui ne sont pas tous des prêtres de Resu. Vois-tu, Hadon, ce schisme, qui a déchiré l'Empire dans les Kemus, fait également son œuvre ici. Gamori est un homme très ambitieux, comme Minruth, et lui aussi voudrait placer le Dieu Flamboyant au-dessus de la Grande Mère... pas pour des raisons religieuses mais pour servir son ambition. Cependant, nous avons aussi nos espions et nous savons pas mal de ce qui se trame entre Gamori et les prêtres inférieurs de Resu. Nous savons que Gamori abhorre être subordonné à son épouse. En ce moment, en fait, Gamori et notre Grande Prêtresse, la reine Phebha, ne vivent plus ensemble. Ils se sont séparés après des années de mauvais ménage, passées à se quereller sur la politique et l'état relatif de roi et de reine, d'homme et de femme. Gamori vit à présent dans le temple de Resu, il n'a pas couché avec Phebha depuis un an. Il n'apparaît près d'elle qu'aux cérémonies officielles.

« De plus, comme tu le sais, Gamori n'a jamais aimé ton père, Kumin. Et cela remonte à ce combat dans les souterrains avec les hors-la-loi où le vieux roi, le premier époux de Phebha, fut tué. Avant que ton père perde un bras dans la bataille, il avait, selon Gamori, tenté de le tuer. Ton père soutient que c'était un accident, que la mauvaise

lumière et réchauffement du combat lui avaient fait prendre Gamori pour un hors-la-loi. Cela paraît raisonnable. Pourquoi Kumin aurait-il essayé de tuer l'un de ses camarades ? Gamori prétendit que lui et ton père s'étaient violemment disputés à propos de quelque chose – ce que c'était n'a plus d'importance maintenant – et que Kumin avait voulu le tuer à cause de cela.

« Quelle que fût la vérité, Gamori épousa alors Phebha et devint roi et grand-prêtre, ce qui le mit en position de persécuter ton père. Ce ne fut que la protection de Phebha qui évita à ton père d'être accusé de tentative de meurtre.

— Je sais trop bien tout cela, dit Hadon. Mon père dut prendre un emploi à l'intérieur du temple de Kho, hors duquel il s'aventurerait rarement de crainte que les hommes de Gamori l'assassinent. Mon père, qui avait été l'un des plus grands *numatenus* de l'Empire, en était réduit à balayer les planchers du temple pour vivre. Non qu'il ne fût pas reconnaissant à Phebha de ce travail. Si ce n'avait été elle, nous serions tous morts de faim. Gamori fut très irrité quand je fus l'un des trois jeunes hommes qui conquièrent l'honneur de représenter Opar aux Grands Jeux. Il hait toute ma famille à cause de sa vieille rancune contre mon père.

— C'est bien pourquoi Gamori ne doit pas savoir que tu es ici. Vois-tu, il y a encore une autre raison pour laquelle Gamori ne voudrait pas que tu arrives à Opar vivant et qu'une fois là, tu prennes asile dans le temple de Kho. Par ses espions, il a entendu parler de Lalila, la Sorcière-venue-de-la-mer. Il sait que de grandes choses sont attendues de son enfant. Des rumeurs – sans fondement bien sûr, mais néanmoins convaincantes – disent que cette enfant sera l'unique souveraine d'Opar et qu'il n'y aura plus de rois ici. C'est ridicule, mais Gamori en est effrayé. Il n'est qu'une bête dépourvue de toute raison, et il ne voit pas que l'enfant ne peut pas être un danger possible pour lui ; il sera mort avant qu'elle atteigne sa majorité.

« D'un autre côté, les rumeurs peuvent être correctes en un sens. Si Gamori tente de lui faire du mal, il risque de précipiter le danger même qu'il craint. Il provoquera une confrontation qui aurait pu être évitée.

— Que sommes-nous censés faire ? demanda Hadon.

— Vous resterez ici jusqu'à la nuit tombée. Vous serez alors escortés hors d'ici, aussi discrètement que possible. Vous serez introduits secrètement dans Opar et, de là, menés au temple de Kho. Une fois à l'intérieur du temple, vous serez en sûreté. Pas même Gamori n'oserait en violer la sainteté.

— Il fut un temps où j'aurais dit qu'on pouvait s'y fier sans aucun risque, dit Hadon. Mais Minruth a violé de nombreux temples, sans parler des prêtresses. Rien n'est à l'abri du blasphème ou de la

profanation par le temps qui court.

— Tu peux bien avoir raison, répondit Klyhy. Mais vous ne pouvez pas rester ici. Selon la Voix de Kho, Lalila doit mettre son enfant au monde dans le temple. Telle que je la vois, je dirais qu'elle n'a pas beaucoup de temps pour y arriver. »

Elle sortit un petit gong de bronze d'un recoin dans un bras de son siège et le frappa d'un minuscule marteau également de bronze, dont la tête avait la forme d'un léopard. Au troisième coup, un rideau de l'entrée à l'autre bout de la salle s'ouvrit. Un petit garçon d'environ quatre ans fut introduit par une prêtresse d'un certain âge. Il courut vers Klyhy en criant : « Maman ! Maman ! »

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa, puis se tourna en souriant vers Hadon.

« Voilà le fruit de notre amour, Hadon, dit-elle. Ton fils, Kohr. »

Chapitre XXIV

Il fallut trois jours pour remonter le fleuve de la mer à la cataracte. Le groupe d'Hadon était dans un long canot dont six vigoureux soldats maniaient les avirons. Klyhy se trouvait dans le canot de tête avec le petit garçon. Quelquefois, elle faisait monter Abeth dans son canot pour que les deux enfants puissent jouer ensemble. Et parfois, elle demandait qu'Hadon vienne s'asseoir près d'elle à la proue pour discuter tous les deux. Plusieurs fois, Lalila prit place à côté d'elle.

Lalila avait été surprise lors de la présentation du petit Kohr comme le fils d'Hadon. Elle n'en avait cependant pas été jalouse, sachant qu'elle n'avait pas de raison de l'être. Klyhy n'avait pas de visées sur Hadon, ni aucun désir de l'enlever à Lalila. Elle avait simplement pris Hadon plusieurs nuits pour amant, sans utiliser d'herbes de stérilité durant ce temps. Elle avait voulu un enfant d'un homme qui pouvait être le vainqueur des Grands Jeux. Klyhy avait eu de nombreux amants avant Hadon et beaucoup d'autres depuis et elle en aurait encore bien d'autres.

« Un rêve me convainquit qu'Hadon devait en être le père, raconta-t-elle à Lalila. Bhukla, l'antique déesse de la guerre avant que Resu n'usurpe ses fonctions, m'apparut. Elle me dit que je devais coucher avec Hadon et avoir un enfant de lui. Je n'avais besoin d'aucun ordre pour faire l'amour avec Hadon, quoique je fusse heureuse d'avoir l'approbation divine. Quant à l'enfant, j'avais le sentiment qu'il était temps que j'en aie un, de toute façon.

— Et maintenant, dit Lalila, que va devenir Kohr ? Restera-t-il avec vous ou ira-t-il avec Hadon ? »

Klyhy prit un air étonné. Puis elle dit : « Ah ! oui, j'oubliais ! Vous n'êtes pas au courant de toutes nos coutumes. Si je devais décider de me marier bientôt, Kohr resterait avec moi et mon époux. Je n'ai pas l'intention de le faire ; donc, à l'âge de cinq ans, il ira vivre avec son père la moitié de l'année. Vous serez sa mère suppléante durant cette période. Si je mourais, Kohr deviendrait alors pour tout le temps l'enfant d'Hadon. Et le vôtre. »

Au soir du quatrième jour, ils campèrent au pied des grandes chutes. Beaucoup d'autres gens, membres de caravanes de marchands, en route d'Opar vers le port, se trouvaient là. Sur le conseil de Klyhy, Hadon resta dans sa tente le plus possible. S'il était reconnu, l'un des

prêtres de Resu pourrait rebrousser chemin pour porter la nouvelle en hâte à Opar.

Hadon, de sous sa tente, vit au moins dix personnes qu'il avait bien connues à Opar. Et d'autres dont il se souvint qu'ils habitaient la ville. Comme il avait vécu toute sa vie à Opar, jusqu'à ces quelques dernières années, il y était très connu. Après tout, Opar n'avait qu'une population permanente de trente mille habitants seulement. Et depuis qu'il avait été le vainqueur des Petits Jeux, tout le monde le connaissait.

Sa tente ne fut démontée que lorsque les caravanes furent parties pour descendre le fleuve, puis leur troupe reprit sa marche en gravissant la route taillée dans la paroi de la falaise. À midi, ils en atteignirent le sommet et, de là, prirent la piste à travers la jungle jusqu'à un endroit du fleuve qui servait de garage à canots. Ils y trouvèrent ceux qu'avaient laissés les voyageurs rencontrés en bas des chutes. Ils prirent deux des plus petits et les soldats se remirent à ramer. Leur tâche était dure car ils allaient toujours contre le courant. Durant trois jours, ils longèrent des rives couvertes de broussailles, rencontrant de temps à autre des hauts fonds de vase, où des crocodiles bâillaient et beuglaient, ou se glissaient dans l'eau bourbeuse du fleuve. La nuit, ils campaient dans des emplacements entourés de murs, assis près de grands feux, écoutant le feulement des léopards. Ils sentaient tous abominablement mauvais, après s'être enduits de graisse de porc afin de se protéger contre les nuées de moustiques.

Quatre fois, ils croisèrent des files de longs canots chargés de marchandises qui se dirigeaient vers le port. Hadon plongeait au fond du canot quand cela arrivait, espérant que le large chapeau dont il était coiffé dissimulerait son visage.

« Maintenant que le détroit de Keth est fermé, où vont ces marchandises ? demanda-t-il à Klyhy.

— Il reste encore Kethna, Wentisuh et Sakawuru, répondit-elle. Bien que les pirates de Mikawuru écumant la mer, le commerce continue. De plus, une nouvelle colonie s'est fondée dans le sud de la Kemuwopar, Kartenkloe. Ce n'est encore qu'une petite ville minière ; il y a beaucoup de cuivre et un peu d'or là-bas. Mais c'est la porte des savanes au-delà des montagnes, où errent de grands troupeaux d'éléphants. On escompte que le commerce de l'ivoire deviendra énorme et Kartenkloe s'en occupera au passage. Elle dépend d'Opar et ainsi Opar encaissera le plus gros des profits. Une partie des marchandises que vous avez vues est destinée à Kartenkloe. »

Hadon regarda le petit garçon. Kohr était certainement son fils ; il avait les mêmes cheveux frisés, roux cuivré, que lui, le même front haut et étroit, un peu renflé aux coins. Ses oreilles étaient petites,

serrées contre la tête, un peu pointues. Ses sourcils étaient épais et se rejoignaient presque. Son nez était droit, pas très long, mais il était encore trop jeune pour que son nez soit devenu long. Sa lèvre supérieure était courte, sa bouche était charnue sans être épaisse et son menton était marqué d'une fossette.

Ses jambes étaient longues par rapport à son torse et ses bras semblaient très longs. Il aurait la démarche et l'allonge de son père.

Ses yeux étaient toutefois ceux de sa mère, grands et gris sombre.

« Un bel enfant, dit Klyhy, rencontrant le regard d'Hadon. Je l'aime beaucoup, mais je crains de ne pas être sa mère très longtemps.

— Que voulez-vous dire ? » demanda Hadon. Elle avait un caractère particulièrement gai, souriait et riait toujours.

Mais, à ce moment, elle avait l'air grave.

« Peu avant que tu arrives au port, j'ai eu un rêve. J'étais dans un lieu obscur, très profond sous terre, et j'errais dans une sorte de tunnel. Quelque chose de terrifiant me poursuivait. Cette chose m'a attrapée. Et je me suis réveillée, tremblante, en pleurs.

— Mais vous n'étiez pas tuée dans ce rêve ?

— Non, mais j'avais le sentiment d'un inévitable fatal destin. »

Elle sourit et ajouta : « Maintenant que tu es là pour prendre soin de lui, je ne me tourmente plus. Quant à ce qui pourrait m'arriver, eh bien, personne n'est éternel. Et je deviens grosse, mes seins commencent à tomber ; je regarde dans le miroir et je vois un visage qui peut encore attirer des amants mais qui, dans dix ans de plus, les détournera. J'ai vécu une belle vie, bien meilleure que celle de la plupart des gens. Et si je devais mourir à présent, je n'en aurais de chagrin que parce que cela causerait de la peine à mon enfant.

— Si tout le monde avait la même attitude que la vôtre, dit Hadon, ce monde ne serait pas un si lamentable endroit.

— Il n'y aurait pas de guerres, dit-elle, ou alors beaucoup de gens deviendraient fous. »

Lorsque Hadon avait descendu le fleuve, il avait fallu quatre jours pour atteindre les cataractes et trois pour arriver de là au port. En remontant le courant, le voyage du port aux chutes prit quatre jours et il en fallut cinq et demi jusqu'à Opar. Une heure après le milieu du jour, les longs canots franchirent une courbe du fleuve. Celui-ci qui avait une largeur d'un quart de mille s'agrandit soudain en un lac d'un mille et demi de large. Sur la droite, s'étendait une bande étroite de plaine au-delà de laquelle se dressaient des escarpements abrupts. Et derrière ceux-ci, s'élevaient de très hauts pics. Sur la gauche, à un mille de distance, se trouvait Opar, la cité des fabuleux trésors, de l'or et des bijoux, des tours, des minarets et des dômes dorés, des hautes murailles massives de granit. Opar, sa ville natale.

Des larmes emplirent ses yeux. Il sentit une douleur dans sa

poitrine, un sanglot lui échappa. Lalila, le voyant si ému, lui passa un bras autour du cou et attira son visage pour poser un baiser sur sa joue.

Les longs canots restèrent au milieu du courant jusqu'à ce qu'ils eussent un demi-mille derrière eux. Puis, ils obliquèrent leur course vers la ville. La navigation était dense, bateaux de pêche, barques et longs canots transportant les produits des fermes de la rive ouest au nord d'Opar. Cette vallée était longue et relativement étroite, elle s'étendait sur une quinzaine de milles pour se terminer au pied d'une grande cataracte vers le nord.

La rive ouest était plus plate et plus large que celle de l'est, mais ensuite venaient les contreforts des montagnes, puis les grands pics, aussi hauts que ceux de l'est.

À un mille exactement à l'est de la ville, se trouvait une petite île, la seule du lac. Des arbres l'entouraient ; et au centre s'élevait un temple surmonté d'un dôme, tout blanc. Cette petite île n'était habitée que par trois personnes, des prêtresses servantes du sanctuaire de Lupoeth. L'île était le premier endroit où la prêtresse-exploratrice Lupoeth avait posé le pied en arrivant dans la vallée. C'était là qu'elle en avait rencontré les premiers habitants, les primitifs Gokakos. Et c'était là qu'elle avait demandé à l'un d'eux quel était le nom de ce lieu. En répondant dans son propre langage, il avait dit « Opar », ce qui signifiait : « Je ne vous comprends pas. » Lupoeth avait appelé la vallée Opar, croyant par erreur que c'était son nom indigène. Plus tard, la ville avait également été appelée Opar.

L'île était aussi l'endroit où la prêtresse était morte à l'âge avancé de soixante-dix ans. Elle avait été divinisée et un temple lui avait été érigé. L'île de Lupoeth, comme celle de la déesse Karneth, était interdite au sexe masculin.

Les canots se glissèrent à travers les autres embarcations et passèrent devant les cabanes et les maisons longues de bois construites hors des murs de la ville. Ces bâtisses s'étendaient à un demi-mille vers l'ouest et à un quart de mille vers l'intérieur des terres. C'étaient les habitations des Gokakos, esclaves et affranchis, ainsi que de leurs surveillants, leurs chefs d'équipe et les soldats qui assuraient l'ordre. De grands entrepôts bordaient aussi les quais de bois. Au-dessus des murailles du nord, se trouvait un village de bois similaire mais celui-là abritait les classes les plus pauvres, affranchis et humains.

Hadon noua les cordons de son chapeau sous son menton.

Le vent soufflait fortement ce jour-là et il ne fallait pas que sa coiffure s'envole et révèle sa chevelure et son visage. Pour mieux se dissimuler, il s'était mis un bandeau noir sur l'œil gauche. Son sabre de *numatenu* était enveloppé dans une couverture. Il le portait sur son épaule avec une caisse plate de marchandises. Il devait suivre Klyhy

comme s'il était son serviteur.

Les longs canots s'amarrèrent à un quai de bois appartenant au temple de Kho. La prêtresse attendit que tous fussent prêts à débarquer puis avança hardiment dans la rue qui longeait la muraille à l'extérieur. Un soldat ouvrit un parasol de bambou et se précipita pour le tenir au-dessus de sa tête ; un autre battait d'un petit tambour et un troisième jouait d'une flûte de roseau. Klyhy aurait préféré aller discrètement mais, comme beaucoup de gens la reconnaîtraient, elle pensa qu'il valait mieux le faire avec le cérémonial habituel. Sinon certains auraient pu se demander pourquoi elle essayait de passer si inaperçue.

La muraille extérieure avait cinquante pieds de haut et était faite de blocs cyclopéens de granit veiné de quartz rose. Au milieu du mur est, s'ouvrait un portail assez large pour que vingt hommes épaule contre épaule puissent y passer. Les deux portes étaient de bronze massif de dix pieds d'épaisseur, et ornées de scènes de l'histoire d'Opar sculptées en haut relief. Ces portes n'avaient été fermées que trois fois depuis qu'elles avaient été mises en place, voilà huit cents ans. Elles avaient été trois fois jetées à terre, cependant, chaque fois par un tremblement de terre. La ville elle-même avait été rebâtie trois fois et le serait sans doute encore bien d'autres fois.

Les voyageurs traversèrent le marché qui s'étendait sur un demi-mille le long du fleuve. Ce grand marché ressemblait beaucoup à n'importe quel autre dans l'Empire, à part la présence de si nombreux Gokakos. Ces demi-hommes velus, courts, trapus, le cou épais, la poitrine massive, le front bas, autrefois nombreux, ne se trouvaient plus à présent que dans cette vallée, mais on disait qu'il en existait à l'état sauvage ailleurs sur les bords de la mer du Sud.

Des deux côtés de la grande porte, des piquiers montaient la garde. Chaque détachement était de trente hommes ; ceux de gauche appartenaient au Roi ; les autres à la Reine.

Klyhy ne ralentit pas mais continua de marcher comme si elle était en mission ouverte et honnête. Ce qui serait d'ailleurs vrai, se dit Hadon, si l'on pouvait faire confiance à Gamori. Les officiers des gardes la saluèrent ; elle leur donna sa bénédiction et poursuivit son chemin. Le petit groupe franchit le mur extérieur, épais de vingt pieds et parvint au mur intérieur. Celui-ci était de la même hauteur, mais surmonté alternativement de tours rondes et de monolithes pointus de granit. Les tours abritaient des sentinelles ; les monolithes commémoraient les héros et les héroïnes d'Opar. Il devait y en avoir deux érigés en son honneur, pensa Hadon, puisqu'il avait été deux fois vainqueur, aux Petits et aux Grands Jeux. Ils étaient vraisemblablement plus loin dans la rangée et ne pouvaient être vus d'où il était.

La porte intérieure était ouverte elle aussi, ses lourds vantaux de bronze poussés de côté. Leur groupe entra dans l'avenue des Divinités-Oiseaux. Elle avait cent cinquante pieds de large, la plus grande partie en était occupée par un autre marché. Beaucoup des animaux et des oiseaux qui étaient en vente seraient sacrifiés dans le temple de Kho de l'autre côté de l'avenue.

Klyhy les conduisit à travers les étalages, les cages et les parcs au-delà des bêtes et des oiseaux bruyants, des marchands et des chalands encore plus bruyants. Son but était le gigantesque porche nonagonal du temple, pile massive de blocs de granit coiffée d'un dôme bulbeux, recouvert de feuilles d'or. Des deux côtés du portail se dressaient trois rangées de monolithes de granit, douze par rangée. Chacun était deux fois plus grand qu'Hadon et sculpté à son extrémité supérieure à la forme d'un oiseau. Les caractéristiques des oiseaux, tous inspirés de vrais, avaient été exagérées et déformées. Les têtes étaient plus grosses ou plus petites que la normale, les becs plus crochus ou même tordus, le nombre des yeux allait de un à neuf, les plumes étaient trop longues ou trop larges, les serres énormes ou parfois inexistantes.

Quoiqu'on eût cru qu'ils avaient été sculptés par quelqu'un de fou, ils devenaient reconnaissables après les avoir regardés de plus près. Tous représentaient des oiseaux se transformant en êtres humains, à des stades divers de métamorphose. Hadon n'avait cessé d'être nerveux et en sueur depuis qu'ils avaient quitté le bateau. À présent, à dix pas seulement du portail du temple, il commençait à respirer plus aisément. Sa bouche demeurerait encore sèche mais il pourrait boire à la fontaine qui jaillissait juste à l'intérieur de l'entrée.

Et alors, il entendit un appel : « Hadon ! Hadon ! »

Il se retourna et vit un vieil ami, Sembes, un camarade d'enfance et un concurrent aux Petits Jeux, Il avait été éliminé par Hadon dans les épreuves de lutte mais n'en avait pas été fâché. Quand Hadon était parti pour Khokarsa, Sembes lui avait, en fait, offert un cadeau avec tous ses vœux.

Mais les choses pouvaient avoir, à présent, changé. Ou Sembes pouvait avoir des ordres ; il se conduirait en bon officier et ferait son devoir même si ce n'était qu'à contrecœur qu'il obéissait.

Hadon avait été alerté par l'uniforme de Sembes qui était celui d'un lieutenant de la garde du Temple de Resu, le Dieu Flamboyant.

Sembes aurait dû être souriant en revoyant un ami absent depuis des années, mais peut-être en avait éprouvé un certain choc. Sa voix avait certainement été étranglée comme par une grande tension.

Il était suivi d'une escouade de douze piquiers.

Il avançait vers Hadon, la main tendue. Son visage parut changer, puis se refermer, puis changer de nouveau. Ses yeux semblèrent se rétrécir et étinceler ; ils passèrent d'Hadon à Klyhy et revinrent à

Hadon.

« Écoute, Hadon ! J'étais justement de patrouille dans ce quartier et voilà que je te vois ! Je croyais que tu étais à Khokarsa ! »

Derrière Hadon, Lalila chuchota : « Prends garde, Hadon ! Il ment ! Il pue la peur ! »

Klyhy s'était arrêtée. Et, dans un sifflement de serpent, elle dit : « Lalila a raison ! Quelqu'un t'a vu sur le quai, Hadon, et a couru le dire au Roi ! Ses espions sont partout !

— Salut, mon vieil ami ! » dit Hadon. Il soulagea ses épaules de leur fardeau, et glissa la main dans la couverture roulée au-dessus. Ses doigts se refermèrent sur la poignée de Karken, dont l'ivoire d'éléphant était sillonné de stries pour une meilleure prise.

Sembes s'arrêta : « Qu'est-il arrivé à ton œil, Hadon ? demanda-t-il.

— Je le fais reposer, répondit Hadon et il arracha son bandeau. Emmenez les autres dans le temple », jeta-t-il à mi-voix à Klyhy.

Sembes porta la main à la garde de son sabre, une arme lourde et coûteuse de fer aciéré, faite de feuillard corroyé. Elle avait la même forme convexe se terminant en pointe que celle des simples soldats, mais était plus longue d'environ un pied.

« Donc tu sais ! s'écria Sembes, haussant les sourcils. Bien, je suis vraiment désolé, Hadon, mais j'ai des ordres. Tu es en état d'arrestation, comme soupçonné de trahison ! »

Hadon attendit un instant avant de répondre. Derrière lui, Lalila tenant la main d'Abeth et de Kohr courait vers le portail. Les yeux de Sembes se tournèrent une minute sur elle, mais, de toute évidence, il n'avait pas d'ordres la concernant. Paga la suivait de son allure dandinante, l'air mauvais, la main sur la poignée de son glaive. Kebiwabes hésita, puis dit : « Lieutenant, je suis un barde et ma personne est donc sacrée. Inviolable, ajouta-t-il, aux yeux de Kho Toute-Puissante et de toute l'humanité.

— Écartez-vous, alors », dit Sembes. Il ruisselait de sueur. D'un revers de bras, il s'essuya les yeux, puis tira son sabre du fourreau. Ce fut le signal pour les soldats de se déployer en demi-cercle, leurs piques dirigées vers Hadon.

Kebiwabes, à présent derrière Hadon, murmura : « J'ai dit cela simplement pour gagner du temps. Je combattrai à vos côtés.

— Merci, dit Hadon à voix basse. Mais filez dans le temple aussi vite que vous pourrez. Je ne veux pas vous avoir dans les jambes. »

Le barde sursauta puis grommela quelque chose d'insultant. Hadon n'avait pas le temps d'expliquer. Il tira son *tenu* du paquet et fit un pas en avant.

En même temps, Klyhy avança également. Elle brandit son bâton de grande prêtresse et cria : « Arrêtez ! Cet homme est sous la

protection de Phebha et donc sous celle de la Toute-Puissante Kho Elle-même ! Il est l'époux d'une femme sur laquelle Kho a souri et à qui Elle a parlé de Sa Voix ! Touchez à l'un ou à l'autre et vous subirez la colère de la Déesse ! »

La sueur de Sembes devint encore plus abondante. Les piquiers pâlirent tous. Hadon jeta un coup d'œil sur les alentours. Les cris, le brouhaha, la rumeur du marché s'étaient éteints. La plupart des vendeurs et des acheteurs les regardaient en silence ; seul restait le bruit des animaux.

« J'ai mes ordres, Prêtresse, et ils viennent du Roi, le grand prêtre de Resu lui-même. À moins qu'ils ne soient contremandés par un agent du Roi ou par la Reine en personne, je dois faire mon devoir. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— Je comprends que vous ne tenez aucun compte de ce que je vous ai dit ! s'écria-t-elle. Dois-je le répéter ? »

Hadon regarda de nouveau sur sa gauche ; Lalila et les enfants étaient maintenant à l'intérieur du temple. Paga était resté dans l'entrée, les yeux furieux. Il semblait incertain, comme s'il ne pouvait décider de rester pour protéger Lalila ou revenir en arrière à l'aide d'Hadon.

« Cours comme si Kopoethken elle-même en voulait à ta virilité, Kebiwabes ! dit Hadon. Je ne peux pas les tenir à distance plus longtemps ! À présent, file ! »

Lançant un cri, il fit un autre pas en avant, tenant la poignée de Karken à deux mains, la droite autour de l'extrémité et la gauche serrée au-dessus. Sembes rugit et avança, le pied droit en avant, le torse penché pour former une ligne droite avec sa jambe gauche.

La lame d'Hadon rejeta la sienne de côté, et son tranchant affilé passa en travers de la veine jugulaire de Sembes. Hadon recula tandis que Sembes, le sang jaillissant de son cou, s'écroulait. Sembes n'était pas le sabreur qu'était Hadon mais il était victime du système. Seul un *numatenu* utilisait la longue lame légèrement courbe à bout tronqué. Quoique cette arme fût de toute évidence supérieure au sabre d'estoc plus court, en combat individuel, son usage était interdit au personnel militaire et naval dans tout l'Empire – sauf à Mikawuru, mais les pirates n'avaient aucun sens des convenances. Il était vrai que Sembes, même s'il avait été armé d'un *tenu*, aurait perdu de toute façon, mais ce n'aurait pas été en aussi peu de temps, et ses piquiers auraient pu agir pour repousser Hadon.

À présent, avant que les piquiers puissent changer de position, lever leurs armes pour les lancer, Hadon était déjà loin. Le portail n'était qu'à vingt pas et il était le plus rapide coureur de l'Empire. Même ainsi, il ne pouvait prendre le risque que des piques puissent voler avant qu'il n'ait atteint le sanctuaire. Dans les quelques derniers

pas, il se lança en avant, tenant son *tenu* d'une main, et glissa tout de son long sur le pavement. Il s'écorcha la poitrine, les genoux et les orteils, mais il s'enfonça comme un éclair dans les ombres de la grande salle.

Paga s'était écarté juste à temps pour éviter d'être jeté à terre. Trois piques passèrent tout près, l'une frappa le côté du portail, la seconde passa au-dessus d'Hadon et transperça un garde, la troisième rebondit sur le ciment, glissa et vint s'arrêter à côté d'Hadon.

Il s'était déjà relevé et avait bondi de côté. Quoiqu'il fût théoriquement à l'abri de toute nouvelle attaque, il ne se fiait pas aux piquiers pour avoir suffisamment de sang-froid pour s'en souvenir.

Hadon se remit de nouveau sur ses pieds. Paga qui ne semblait plus être qu'une barbe avec des pieds, affalée dans un coin, se redressa péniblement. Le garde malchanceux gisait sur le dos, la pique plantée dans la poitrine ; il cracha du sang et eut quelques soubresauts avant de mourir.

Lalila et les deux enfants étaient partis vraisemblablement dans la salle suivante.

Klyhy entra alors. Il était visible qu'elle était choquée.

« Tu n'as certainement pas essayé de t'en tirer en discutant, dit-elle. Je croyais vraiment les intimider et te faire entrer ici sans effusion de sang.

— J'ai une sorte d'intuition de ces situations, répondit Hadon. Discuter n'aurait fait que retarder l'inévitable. De plus, je connais... je connaissais Sembes. C'était un garçon brave et résolu, à cheval sur la consigne, sur le règlement – et il était au service du Roi. Il n'aurait été retenu qu'un moment. Au premier pas que j'aurais fait dans la direction du temple, j'aurais eu son sabre en plein dans le dos. Il fallait que je le surprenne, lui et ses hommes. Et c'est dommage... j'aimais bien Sembes. Mais on n'a pas le temps de pleurer sur lui maintenant. On fera cela plus tard. »

Si on le peut jamais, ajouta-t-il mentalement. Les événements avaient été trop vite dans ces derniers temps pour laisser place à des choses telles que le chagrin et les regrets. Et il pressentait que leur marche deviendrait même encore plus implacable et plus rapide dans le proche avenir.

La salle dans laquelle il était n'avait pas changé depuis qu'il l'avait vue la dernière fois... pas surprenant, puisqu'elle n'avait en rien changé en cinq cents ans. Le sol était en ciment – ce n'était pas l'original, bien entendu, et les murs étaient de granit recouvert de plâtre épais. Celui-ci était peint de fresques représentant des scènes de la religion et de l'histoire d'Opar. La plupart d'entre elles étaient situées dans la jungle représentée en verts violents et en rouges sanglants. Ça et là, parmi les fresques, se dressaient des statues

d'hommes et de bêtes. Des tablettes rectangulaires d'or étaient fixées aux murs entre les peintures. Elles portaient des hiéroglyphes, souvenir des temps d'avant que le syllabaire du héros Awineth ait été adopté. C'était une salle très ancienne comme toutes les salles et tous les saints lieux du Temple. Le passé semblait y planer sombrement, répandant une atmosphère lugubre sur le caquetage des foules qui l'emplissaient nuit et jour. Le passé pesait lourdement ici, imprégnant les murs de granit et les objets, et paraissait s'y être établi pour l'éternité. On disait que le Temple durerait dix mille ans, que la Toute-Puissante Kho Elle-même l'avait promis à la prêtresse Lupoeth qui l'avait bâti. C'était, en fait, le seul édifice dans Opar qui ne s'était pas écroulé au cours des trois grands tremblements de terre, bien que des réparations considérables eussent été nécessaires.

La rêverie d'Hadon fut brève. Un tumulte à l'extérieur le ramena au portail. Durant un instant, il ne put déterminer ce qui se passait. Une foule tourbillonnait juste devant l'entrée, criant, hurlant, beuglant. Puis une ouverture dans la cohue révéla un piquier que les gens indignés battaient à mort.

Tout fut terminé en quelques minutes tandis que des coups de sifflets stridents déchiraient l'air d'un bout à l'autre de la rue. La foule reprit le sentiment de la réalité, se rendit compte que les hommes du Roi arrivaient, et se dispersa. Elle laissait derrière elle douze cadavres violacés et ensanglantés.

Chapitre XXV

Bientôt la rue fut vide de civils. Il n'y resta plus que les bêtes et les oiseaux abandonnés par leurs propriétaires effrayés et une cinquantaine de soldats. Hadon fut heureux de voir un nombre équivalent de soldats de la Reine arriver quelques minutes plus tard. Sinon, il se serait senti contraint de se réfugier très loin à l'intérieur du Temple. En principe, du moins, il était en sûreté à un pas à l'intérieur du portail, mais il avait la sensation qu'en pratique, les soldats surexcités du Roi pourraient bien violer cet asile sacré. À présent, en face des hommes de la Reine, ils n'oseraient pas.

Klyhy avait envoyé une novice chercher la Reine. Puis elle avait accompli les derniers rites pour le garde infortuné. Cela fait, elle sortit. Elle fut saluée par les chefs des deux troupes qu'elle prit à part pour discuter de la situation.

Tandis qu'ils discutaient avec animation, Phebha survint. C'était une grande femme maigre d'une cinquantaine d'années. Elle avait été belle étant jeune, des seins orgueilleux, un corps aux douces rondeurs, des jambes longues, des traits séduisants en dépit d'un nez plutôt long. À présent, consumée depuis quelques années par une fièvre d'origine mystérieuse, en dépit des prières de ses sujets, elle avait l'aspect d'une vieille sorcière. Elle restait cependant d'une allure impressionnante, et pouvait être terrible quand elle le voulait.

Elle portait une courte jupe en peau de léopard femelle, attachée autour de sa taille par une étroite chaîne d'anneaux d'or ornés de diamants. Sa longue chevelure noire était nouée sur la nuque en chignon conique, serré dans une résille faite de nombreuses pièces d'or rondes et ovales. De chaque côté de celle-ci, des chapelets de pièces d'or ovales pendaient jusqu'à sa taille. Ses bras et ses jambes étaient couverts de nombreux et lourds cercles d'or incrustés de bijoux. Un long poignard orné de pierres précieuses était passé dans un anneau d'or attaché à sa ceinture et, dans sa main droite, elle tenait un long bâton mince de chêne au bout duquel était serti un énorme diamant.

En traversant la salle à grands pas, suivie d'une horde de prêtresses, de conseillers et de serviteurs, masculins et féminins, elle salua Hadon. Et elle fut dans la rue, exigeant très haut de savoir ce qui se passait.

Hadon allait la suivre quand il entendit son nom. Il se retourna au

son de cette voix familière et courut embrasser son père. Kumin lui passa son bras autour des épaules et pleura. Lorsqu'il se fut maîtrisé : « Je pleure, dit-il, non seulement parce que tu es revenu après une longue absence, mon fils, mais parce que ta mère est morte !

— Quand cela ?

— Voilà trois jours, Hadon. Elle s'est couchée en se plaignant de douleurs dans le bas ventre. Elle m'a réveillé un peu avant l'aube en disant qu'elle souffrait terriblement, et je pouvais le voir en la regardant à la lumière de la chandelle. Elle aurait dû me réveiller longtemps avant, bien que je doute que cela aurait servi à grand-chose. Je suis allé chercher une doctoresse, mais avant que celle-ci pût arriver, ta mère poussa un grand cri et, en quelques minutes, elle mourut dans des douleurs atroces.

« Les doctresses pratiquèrent son autopsie, car il était nécessaire de déterminer si elle était morte de poison ou de magie noire ou parce que la Toute-Puissante Kho l'avait décidé. Les doctresses conclurent qu'un organe interne avait été malade depuis un certain temps et avait éclaté, répandant ses poisons dans son corps.

« Ton frère et sa famille furent appelés et descendirent des montagnes – où il a commencé à travailler comme ingénieur dans les mines après ton départ – et elle fut enterrée à midi le lendemain. »

Hadon hocha la tête. « Je sacrifierai une belle vache sur sa tombe, dit-il, dès que j'en aurai la possibilité », puis il pleura avec son père. Bientôt Lalila lui secoua l'épaule et il regarda.

« Je ressens les premières douleurs », dit-elle.

Hadon se redressa, essuyant ses yeux. Dehors, s'entendait la voix stridente de Phebha. Elle anathématisait les hommes du Roi pour avoir violé le droit d'asile, même si c'était un accident. Ils avaient tué un garde du Temple et Kho ne leur pardonnerait pas cela facilement.

Le colonel des troupes du Roi s'écria que les soldats qui avaient commis ce forfait étaient morts, qu'ils avaient payé. Que de toute façon c'était un accident, ainsi qu'elle-même l'avait admis, et donc pas une profanation. Elle répliqua qu'elle n'avait pas l'habitude qu'on discute avec elle, et qu'un sacrilège avait été accompli, par accident ou par intention. Le colonel voulut dire quelque chose mais elle cria qu'il devait se taire. Là-dessus, des trompettes de bronze sonnèrent et des tambours battirent, et la foule cria : « Le Roi ! Le Roi ! »

Hadon appela une prêtresse d'un certain âge qui était derrière le groupe rassemblé sous le portail : « Darbha ! »

Elle se retourna. « Oui ? » fit-elle et, le reconnaissant, elle sourit et s'exclama : « Hadon !

— Mon épouse Lalila ressent les douleurs de l'enfantement, dit-il. Il faut qu'elle soit conduite dans la Salle de la Lune. »

Darbha eut quelque difficulté à s'arracher aux événements de la

rue. « C'est Lalila ! répéta-t-il très fort. Connaissez-vous la prophétie au sujet de son enfant ?

— Oui, nous la connaissons, répondit Darbha. Nous en avons entendu parler hier. »

Elle se fraya un chemin à travers l'attroupement et parla à Klyhy qui était juste en dehors du portail. Klyhy quitta à regret son poste, mais, lorsqu'elle vit Lalila, elle se mit très vite en action. Elle appela trois prêtresses près d'elle et leur donna l'ordre d'emmener Lalila dans la salle qui lui avait été préparée.

Hadon embrassa Lalila. « Tout ira bien, dit-il.

— Je voudrais que ce soit vrai ! s'écria-t-elle. Mais je crois que quelque chose de terrible va se passer ici, Hadon ! Très bientôt !

— Il n'y a rien que tu puisses y faire s'il en est ainsi », dit-il. Un froid passa sur sa peau et lui glaça le dos, mais il agit comme si ses paroles n'avaient pas d'importance. « Il faut que tu ailles avec Klyhy. Tout se passera bien. Nous sommes dans le Temple à présent et, selon l'Oracle, notre enfant aura une vie longue et glorieuse si elle naît à l'intérieur de ces murs. »

Klyhy s'adressa à une quatrième prêtresse. « À la première occasion que vous trouverez, parlez à Phebha. Dites-lui que Lalila est ici et va accoucher bientôt. »

Klyhy et les trois autres se placèrent autour de Lalila et, tandis que l'une d'elles entonnait une lente mélodie, ils l'emmenèrent rapidement. Hadon se retourna vers le portail. Il ne serait pas admis dans la Salle de la Lune ; il ne pouvait donc rien faire pour la reconforter.

Son père avait pris un air déconcerté. Évidemment les prêtresses ne lui avaient rien dit de la prophétie. Hadon commença à lui expliquer mais une sonnerie de trompettes accompagnée d'un roulement de tambours l'interrompit. « Plus tard, père, quand on aura le temps », et il s'avança à travers la foule vers le portail.

Le Roi était arrivé avec une centaine de soldats. Lui et son épouse étaient face à face dans l'espace entre les deux troupes. Ils étaient, en fait, presque nez à nez et s'invectivaient l'un l'autre. Gamori était un homme lourdement bâti, velu, le nez crochu, le teint basané, les joues bleues par la barbe, et avec beaucoup de gris dans sa chevelure noire. Ses cheveux tombaient plus bas que ses épaules, dissimulant le fait qu'il avait perdu voilà longtemps son oreille droite. Elle avait été coupée au cours du combat dans lequel Kumin avait laissé un bras.

Phebha, comme fatiguée de discuter et consciente qu'elle était en danger de perdre complètement sa dignité, s'arrêta brusquement de parler. Elle tourna le dos et se dirigea vers le portail tandis que Gamori hurlait après elle. Il lui ordonnait de revenir mais elle, Reine et grande prêtresse, donc d'un rang supérieur, ne lui prêta aucune

attention.

Le visage presque violet, Gamori se retourna, empoigna une pique et l'arracha des mains du plus proche soldat. Un cri d'horreur s'éleva de la foule, y compris un grand nombre de ses propres hommes. Hadon cria à Phebha de prendre garde et s'élança vers elle, son sabre dégainé. Au même moment, l'officier des troupes de la Reine se précipita pour la défendre. Gamori gronda à cette vue – Hadon put voir son expression mais ne put entendre ses paroles – et lança la pique au visage de l'officier. La pointe s'enfonça dans sa bouche, il lâcha son épée et saisit la hampe, puis s'effondra en arrière. Les hommes de la Reine poussèrent un hurlement et chargèrent. Hadon agrippa Phebha par la taille et la porta à demi jusqu'au portail, gardant son côté droit entre elle et les soldats du Roi. Gamori aurait pu le poignarder dans le dos mais, son propre dos tourné, il courait se réfugier derrière les piques de ses hommes. Alors les piques volèrent des deux côtés et les deux troupes se heurtèrent, s'entremêlèrent, tournoyèrent, luttèrent sauvagement.

Hadon lâcha Phebha une fois dans le Temple. Elle tempêta de fureur durant plusieurs minutes puis, comme si de l'eau lui avait été jetée au visage, elle redevint calme. « Mes hommes vont être massacrés, leurs adversaires sont trop nombreux », dit-elle. Elle appela un trompette qui, sur son ordre, sonna la retraite. Un moment après, beaucoup des hommes de la Reine s'échappèrent de la mêlée. Une vingtaine réussirent à entrer dans le Temple ; les cadavres des autres restèrent étendus sur le sol.

Phebha donna encore un ordre et une herse s'abattit en travers de l'énorme entrée. Une porte de fer massif suivit, barrant le passage aux hommes de Gamori, même s'ils avaient eu envie de pénétrer dans le Temple.

« C'est la guerre ouverte à partir de cet instant ! cria Phebha. Nous allons agir immédiatement. » Elle jeta un regard furieux autour d'elle, vit Klyhy qui venait vers elle et demanda : « Qu'y a-t-il ?

— La compagne d'Hadon, la Sorcière-venue-de-la-mer, dit Klyhy. Elle a été emmenée dans la Salle de la Lune. Mais ses douleurs d'enfantement ont cessé. Elles étaient fausses.

— Gardez-la quand même dans la Salle de la Lune, dit la grande prêtresse. La prophétie sera accomplie. » Elle regarda Hadon. « Bienvenue dans ta patrie, Hadon à la haute taille ! quoique ce soit un triste et sinistre retour ! Pas inattendu, cependant ! Bon, Gamori a révélé sa véritable ambition, que je connaissais depuis toujours. Celle d'être celui qui élèverait le Dieu Flamboyant au-dessus de la Mère de Tous. Et celui qui, et ce ne serait pas incidemment, se mettrait au-dessus de la Reine. Vois-tu, Hadon, ses espions ont entendu eux aussi parler de la prophétie, et Gamori a peur de l'enfant. Il a également

peur que toi, Hadon, bien que frustré de ton trône d'empereur, ne puisse vouloir réclamer le sien comme roi. Et il craint, à juste raison, que je puisse tenter de le déposer et de te faire roi.

— Moi ? Roi ?

— Tu as été le vainqueur des Grands Jeux, et tu devrais donc être roi. Tu es un vrai fidèle de Kho et tu devrais donc remplacer cette misérable hyène de Gamori. Et puis il y a la prophétie. Si ton enfant doit atteindre les gloires qui lui sont promises, elle doit être protégée. Comment pourrait-elle être mieux protégée que si son père est roi ? Et sa mère, reine ?

— Majesté... commença Hadon.

— Je suis malade et je n'ai plus longtemps à vivre, poursuivit Phebha. Si je devais mourir bientôt, Gamori et les adorateurs de Resu auraient un gros avantage. Klyhy est une femme capable, une femme forte mais elle a besoin d'un homme solide à la tête de ses troupes. Tu es l'homme qu'il faut. Tu ne peux l'épouser puisque tu es l'époux de cette femme aux yeux violets venue d'au-delà de la Mer Extérieure et pour laquelle une prophétie a été faite. Et tu es le père de l'enfant à naître. Je te proclamerai donc comme le nouveau roi, qui doit prendre le trône de Gamori selon les décrets de la Toute-Puissante Kho. Et ton épouse deviendra la nouvelle reine. Ne t'inquiète pas au sujet de Klyhy. Elle s'attend à cela et en est très contente. Elle n'a pas d'ambitions d'être grande prêtresse et reine.

— C'est vrai », dit Klyhy. Elle était apparue à côté d'Hadon, un instant auparavant. « Mais il y a une vaste différence entre le fait de proclamer Hadon et Lalila souverains d'Opar, et celui de pouvoir réellement les asseoir sur le trône, Gamori en barre le chemin. »

Phebha regarda autour d'elle. « Il y a trop de gens ici pour discuter d'affaires d'État. » Elle fit signe à une prêtresse. « Hala, dit-elle, prends soin d'Abeth, la petite fille, et de Kohr, le petit garçon, et occupe-toi du bien-être des hommes d'Hadon. Kumin, tu viens avec nous. »

Phebha les conduisit à travers de nombreuses salles. Toutes étaient splendides, certaines offrant même plus de magnificence et de beauté qu'on aurait pu en trouver dans le palais de l'impératrice de Khokarsa. Une salle contenait sept très hautes colonnes d'or ; dans une autre le sol était fait d'une seule plaque d'or qu'on disait avoir trois pieds d'épaisseur.

Opar était riche, en vérité, mais l'orgueil de ses citoyens était modéré par le sentiment qu'elle était un objet d'envie et de convoitise. Elle était en sécurité lorsque l'Empire était puissant mais, à présent que la guerre civile l'affaiblissait, Opar était vulnérable à une attaque. Le raid des pirates de Mikawuru n'avait été qu'une manière de sonder ses défenses. Et brusquement Opar était elle-même déchirée par une

guerre entre ses propres citoyens.

Ils montèrent trois étages d'escaliers de granit et suivirent une longue galerie de mica poli jusqu'aux appartements de Phebha. Ceux-ci étaient véritablement somptueux mais elle les mena dans une petite pièce qui était presque nue et les invita à prendre place autour d'une simple table de bois. Tandis qu'on leur apportait du vin et quelques mets, elle exposa son plan d'attaque. Hadon était stupéfait. Apparemment, elle s'était attendue à cette situation depuis longtemps.

Avant qu'elle pût terminer, elle fut, toutefois, obligée de s'asseoir sur une chaise. Ses joues étaient rouges, ses yeux fiévreux, sa respiration pénible. Ses seins ballants se soulevaient et retombaient rapidement.

« C'est la fièvre, dit-elle, bien qu'aucune explication ne fût nécessaire. Pas moyen d'en venir à bout. J'ai une grande force de volonté mais je ne peux faire oublier à ma chair le feu qui la mine. Mais toi, Hadon, et toi, Klyhy, vous savez ce qu'il faut faire. Quant à toi, Kumin, tu connais le chemin. Tu n'as pas oublié les antiques souterrains et leurs pièges. Tu peux conduire ton fils à la bataille.

— Plus que cela ! s'écria Kumin. Je peux n'avoir qu'un bras et je peux avoir passé de nombreuses années à balayer les planchers et à épousseter les statues, mais je suis un *numatenu*. Je peux tenir un sabre d'une seule main et très bien m'en tirer ! »

Phebha ferma les yeux et sourit. « Bon ! dit-elle. Tu feras cela. »

Kumin était impatient. Il avait deux pouces de moins que son fils mais, avec ses six pieds, il restait un homme de haute taille à Opar. Ses cheveux étaient gris, bien que, lorsqu'il avait l'âge d'Hadon, ils eussent été aussi noirs que l'aile de Kagaga le corbeau. Il avait pris un peu d'embonpoint mais il était encore massivement bâti et donnait une impression de grande force. En fait, ayant été obligé de se servir d'un seul bras depuis vingt ans, il avait acquis une force extraordinaire dans ce bras.

« J'ai donné mon sabre Karken à mon fils, mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas en manier un autre.

— Alors tu dois agir ce soir, Hadon, reprit Phebha. Prends quelques-uns de mes hommes ; Klyhy te dira les noms des meilleurs. Et que Kho te donne la ruse et le courage afin que tu nous débarrasses de cette hyène de Gamori. »

On frappa à la porte. Un serviteur l'ouvrit et une prêtresse entra. Elle se pencha et chuchota à l'oreille de Phebha, regardant à plusieurs reprises dans la direction d'Hadon et de Kumin, puis elle sortit. Phebha resta une minute silencieuse.

« J'ai de mauvaises nouvelles, dit-elle enfin, Kumin, les hommes de Gamori se sont emparés de ton fils Methsuh. Ils l'ont amené juste devant la Porte des Neuf. Mon époux, cet immonde porc, a fait dire

qu'il veut te parler, Hadon. »

Kumin lâcha un juron, Hadon dit : « Que peut-il vouloir faire de... ? » Il s'arrêta, les sourcils froncés. « Je suppose qu'il veut faire un marché. Si je me livre à lui, il relâchera Methsuh sain et sauf.

— J'imagine que c'est exactement ce qu'il proposera, dit Phebha. Mais tu ne peux pas accepter cela, Hadon, même si tu le veux. Lalila a besoin de toi, ton enfant à naître aura besoin de toi ; Opar a besoin de toi. J'en suis navrée pour Methsuh, mais tu ne peux pas te sacrifier pour ton frère.

— Allons d'abord voir ce que Gamori a à dire », dit Kumin. Il était pâle mais déterminé.

Phebha ordonna à ses serviteurs d'amener une litière. Elle y fut placée et portée à la suite d'Hadon et de son père. En chemin, Hadon demanda des nouvelles de sa sœur.

« Dedar est maintenant mariée, dit Kumin. Elle est partie avec son mari, Nanquth – tu te souviens de lui – pour la nouvelle colonie de Kartenkloe. C'était voilà un an. J'ai eu de ses nouvelles une demi-douzaine de fois. Elle est heureuse quoiqu'elle dise que c'est une vie très dure. Elle est enceinte et cela me fait plaisir. Elle va me rendre bientôt grand-père une fois de plus, mais Kho seule sait si je verrais jamais cet enfant.

— Père, tu vivras pour voir bien d'autres petits-enfants », dit Hadon.

La foule amassée sous le porche dut être de nouveau écartée pour que Phebha, Hadon et les autres puissent regarder au dehors. La porte de fer plein dut être levée, la herse resta encore abaissée. Après qu'elle eut échangé sa litière pour un fauteuil, la Reine dit : « Levez la herse. »

Des soldats prirent son fauteuil et la portèrent jusqu'à l'entrée même. Hadon ne pensait pas que ce fût sage car cela la rendait très vulnérable mais, de toute évidence, elle ne croyait pas que même Gamori oserait l'attaquer.

Le marché était empli d'un millier de soldats du Roi, estima Hadon, en formation de combat. En jetant un coup d'œil hors du portail, il pouvait voir dans la rue, au-delà des masses d'hommes cuirassés et armés de bronze. Des deux côtés était amassée une foule d'habitants de la ville. Trois rangées de piquiers lui faisaient face. Ces gens n'étaient pas particulièrement bruyants mais des cris s'élevaient de temps à autre au-dessus de la sourde rumeur.

Cette foule tendrait à rendre Gamori prudent, se dit Hadon. Il ne voudrait pas la mettre en fureur en menaçant la grande prêtresse elle-même.

Cependant Gamori pourrait être assez téméraire pour en venir à l'épreuve de force. Il pouvait croire qu'un massacre des citoyens descendus dans la rue intimiderait le reste de la population. Et il

pouvait avoir raison.

Des trompettes sonnèrent. Les troupes de droite s'écartèrent. Six soldats encadrant un prisonnier avancèrent par l'étroit passage.

« Methsuh ! » s'écria Hadon, et il entendit son père lui faire écho avec désespoir.

Methsuh, qui ressemblait beaucoup à Hadon, les mains liées derrière lui, le visage ensanglanté et tuméfié, fut jeté sur le pavage. Gamori fit un geste, les trompettes et les tambours retentirent plus fort. La foule devint silencieuse. « Faisons un marché, Phebha ! Un échange ! Un traître contre un autre !

— De quoi parles-tu, Gamori ? dit-elle d'une voix claire mais faible. Qui est un traître ? Tu es le seul que je voie !

— Pas moi ! beugla Gamori. Je ne fais pas la guerre contre toi, mon épouse ! Je ne fais que soutenir le droit de Resu à la primauté, l'ordre de choses tel qu'il devrait être ! Mais je ne suis pas là pour discuter avec toi ! Je veux ce traître, Hadon ! Notre Empereur m'a fait savoir qu'il devait être arrêté et renvoyé à Khokarsa !

— Il n'y a plus d'Empereur légal ! dit Phebha. Notre Impératrice, la Grande Prêtresse Awineth, a proclamé Minruth traître, blasphémateur et profanateur ! En conséquence, Gamori, tu n'as aucun fondement légal pour ce que tu réclames ! En fait, en appuyant l'exigence du rebelle Minruth, tu declares à la face de tous que tu es un rebelle, un blasphémateur et un profanateur ! Et ainsi la Toute-Puissante Kho est courroucée contre toi, Gamori ! Et elle est courroucée contre tous ceux qui te soutiennent ! La mort et la destruction s'abattront sur ceux contre lesquels Kho est courroucée !

— Silence, misérable chienne menteuse ! » rugit Gamori. Son visage était très empourpré, mais ceux des soldats près de lui étaient blêmes. « Je ne suis pas ici pour discuter de religion, de politique ni même de toute autre chose qu'un échange de traîtres ! Je veux Hadon ! Et s'il refuse de se livrer ou si tu refuses de le jeter à la porte du Temple, alors j'exécuterai son frère ! Maintenant ! Sous ses yeux et les tiens ! Et sous les yeux des divinités ! Le sang de Methsuh retombera sur les mains d'Hadon, et sur tes mains !

— Tu ne peux ordonner à la grande prêtresse de Kho de se taire ni l'insulter – et donc Kho en même temps – sans châtiment ! » s'écria Phebha. Sa voix était plus forte à présent, sa colère avait triomphé de sa faiblesse pour un instant.

Kumin, qui était près d'Hadon, gémit : « Grande Kho, ne me fais pas cela ! J'ai perdu mon épouse voilà deux jours seulement et, maintenant, je vais perdre l'un ou l'autre de mes fils ! »

Methsuh était à genoux à une douzaine de pas seulement du portail. Deux officiers se tenaient derrière lui, le sabre dégainé. Gamori était un peu sur le côté et à cinq ou six pas en arrière. Les

premiers rangs des piquiers étaient à une vingtaine de pas de chaque côté du portail.

Hadon se demanda si cet espacement avait été arrangé pour qu'il fût tenté de se précipiter pour tenter de délivrer son frère. Probablement.

Il y eut un moment de silence. Gamori toujours le visage enflammé, les lèvres ouvertes et les dents serrées, marchait nerveusement de long en large. Soudain, il cria : « Eh bien, Hadon ! Je n'attendrai pas longtemps !

— Tu ne feras, bien sûr, rien de tel, dit Phebha à Hadon. Ce serait un geste noble et généreux si tu donnais ta vie pour celle de ton frère. Et aussi un geste extrêmement stupide et égoïste. Le destin d'Opar et l'avenir de la vraie religion à Opar dépendent de toi. Personne d'autre ne peut rallier les fidèles de Kho comme tu le peux. Tu es un héros, le vainqueur des Grands Jeux...

— Je sais tout cela ! s'écria Hadon, osant, dans sa colère et son chagrin, l'interrompre. Je sais que Gamori ne s'attend pas vraiment à ce que je me sacrifie pour Methsuh ! Quel profit y aurait-il là sinon pour Gamori et la cause de Resu ?

— C'est la cruauté, dit Kumin, qui pousse Gamori à faire cela. Il ne peut violer le droit d'asile, il tuera Methsuh pour nous faire du mal ! Il espère que l'un de nous ne pourra pas supporter d'être témoin de la mort de Methsuh et foncera donc pour le sauver !

— Tu ne feras pas cela ! » dit vivement Phebha.

Kumin poussa un cri, arracha Karken de la main d'Hadon et fut hors du porche avant que ce dernier put le retenir. Hadon s'élança derrière lui mais un soldat qui était près du fauteuil de la Reine poussa sa pique entre ses jambes et il s'étala devant le portail. Des piques furent instantanément lancées sur lui. Il roula en arrière dans l'entrée. Deux piques passèrent par-dessus lui, une si près que sa hampe heurta ses côtes. Une troisième frappa le sol juste devant lui, sa pointe piquant dans le ciment. Il gagna vivement à quatre pattes l'abri du mur en dedans du porche et il ne vint plus de piques.

Il rebondit trois secondes plus tard, déterminé à voir ce qui se passait même si cela l'obligeait à esquiver d'autres projectiles. Il vit les deux officiers qui avaient gardé Methsuh gisant dans la rue, la gorge tranchée. Methsuh était couché sur le flanc mais s'efforçait encore de se redresser. Gamori se défendait avec son sabre contre l'arme sanglante de Kumin. Bien que celui-ci n'eût qu'un bras, il maniait Karken comme s'il tenait sa poignée à deux mains. Et alors l'inévitable arriva. Des piques s'enfoncèrent dans les côtes et le dos de Kumin. Il chancela et tomba, son sabre toujours pointé vers Gamori.

Le Roi avança et abattit sa lame sur le cou de Kumin. Le sang jaillit, inondant les pieds de Gamori qui se pencha, prit la tête coupée

par les cheveux et la brandit avec un cri de triomphe.

Hadon, poussant un hurlement, saisit la pique d'un soldat et la lança sur Gamori.

Elle vola presque droit, frappant le Roi à l'épaule. Il lâcha la tête et s'écroula dans la mare de sang, agrippant la hampe.

Un soldat transperça Methsuh de sa pique. D'autres soldats, oubliant dans leur rage et leur affolement qu'ils commettaient un sacrilège, lancèrent leurs piques vers le portail. Plusieurs manquèrent de peu Phebha et Hadon ; une s'enfonça dans le ventre d'une prêtresse. Une seconde après, la herse s'abattit et la porte de fer se ferma avec fracas. Des observateurs qui étaient aux fenêtres des étages supérieurs du Temple rapportèrent plus tard que Gamori avait été immédiatement emporté. La pique ne semblait pas lui avoir infligé une blessure mortelle, à moins que l'infection ne s'y mette. Mais Gamori avait donné un ordre avant d'être emmené et il fut exécuté impitoyablement ; les assistants furent massacrés, à part un certain nombre qui réussirent à s'échapper. Et ce fut alors vraiment la guerre civile à travers tout Opar.

Chapitre XXVI

« Je reviens à l'instant de la Salle de la Lune, dit Phebha. Les douleurs de Lalila ont repris. Elle a maintenant été consacrée prêtresse et j'ai donné l'ordre qu'on répande l'annonce qu'elle sera notre nouvelle Reine. Et que tu seras le nouveau Roi.

— Comment pourrez-vous le faire ? demanda Hadon. Aucun crieur public ne s'aventurera dans les rues. Il serait tué.

— Nous avons nos moyens. Lalila aura à les apprendre ; elle a beaucoup à apprendre, en fait. Je lui enseignerai tout ce que je pourrai avant que je meure. Après cela, Klyhy et Hala, et les autres, lui enseigneront le reste.

— Il est trop tôt pour parler de cela. Nous devons d'abord nous débarrasser de Gamori.

— Ce qui sera fait avant que la nuit soit terminée, si Kho le veut. Dans deux heures, il sera minuit. J'ai sacrifié un coq et trouvé les augures favorables, quoique un peu ambigus. Mais ne le sont-ils pas toujours ? Minuit est le meilleur moment pour te mettre en route. Klyhy te servira de guide puisque ton père ne le peut plus. »

Hadon s'efforça de ne pas penser à Kumin ni à son frère. Ce n'était pas le moment de se livrer au chagrin, mais uniquement celui de penser à la vengeance.

Il alla à la fenêtre et regarda dehors : le ciel était chargé de nuages et la ville aurait dû être obscure, à part les torches des patrouilles. Mais à présent les flammes des habitations des affranchis au nord et des taudis des esclaves au sud, ainsi que de quelques grands bâtiments dans la ville elle-même, illuminaient la nuit. Les nuages étaient rouges, reflétant les incendies d'en-bas. Çà et là des torches ballottaient, ressemblant, à cette distance, à des lucioles. La bataille s'était à peu près éteinte pour la nuit, si l'on pouvait en croire les rapports. La majorité de la population avait fui la ville, pour éviter de se trouver prise entre les hommes de la Reine et ceux du Roi. Beaucoup de civils avaient cependant rejoint l'un ou l'autre camp ou s'étaient lancés dans le pillage. Les zones bâties en bois hors des murs étaient destinées à brûler entièrement. Personne ne tentait d'éteindre les flammes ; toute lutte contre le feu était restreinte à l'intérieur des murailles.

Comme la plus grande partie de la ville était bâtie de pierre massive, les incendies y étaient relativement peu nombreux.

Cependant, beaucoup de meubles avaient été portés dans la rue pour en faire des barricades, et celles-ci avaient été mises en flammes. Les tentures et le mobilier de nombreuses maisons avaient également été entassés et embrasés afin de créer des diversions.

Gamori avait fait investir le vaste Temple, laissant une centaine d'hommes à chaque entrée. Puis il avait déclenché dans toute la ville le massacre qui avait provoqué la panique chez les civils. Le flot des fuyards avait longtemps empêché les soldats de la Reine de se frayer un chemin jusqu'au Temple. Ils ne pouvaient avancer contre la masse qui se ruait vers les bords du fleuve et la jungle derrière la ville.

Gamori avait été emporté dans ses appartements du Temple de Resu et y avait été soigné. Selon les espions de Phebha, il ne les avait pas quittés mais il conduisait les opérations par l'intermédiaire de son général, Likapoeth. Si l'on pouvait en croire le renseignement, Gamori serait sur pied à la fin de la matinée du lendemain. En attendant, Likapoeth avait deux fois donné l'assaut à la Porte des Neuf, l'ébranlant à coups de lourds béliers de bronze. En même temps, des soldats avaient tenté de s'introduire par les fenêtres du premier étage. De l'huile bouillante avait été déversée sur eux ; leurs échelles poussées de côté ou en arrière s'étaient abattues avec leurs occupants hurlants. Les béliers n'avaient pas réussi à enfoncer la double barrière de la herse et de la porte de fer, et l'huile bouillante qui tombait des fenêtres avait découragé les attaquants.

Puis la herse et la porte avaient été ouvertes et Hadon s'était rué dehors à la tête d'une contre-attaque. Il en était seulement résulté que ses forces avaient été repoussées avec de lourdes pertes. Il avait subi plusieurs blessures peu graves et avait même failli être capturé.

Plus tard, un groupe d'environ trois cents des soldats de la Reine avaient réussi à s'ouvrir la voie jusqu'au portail. Hadon était de nouveau sorti avec ses hommes pour aller à leur aide, et deux cents des renforts étaient parvenus dans le Temple.

Phebha avait envoyé des messagers au port pour ordonner qu'au moins la moitié des soldats qui s'y trouvaient – six cents hommes – viennent à Opar. Mais il faudrait plusieurs jours avant qu'un messager puisse y arriver, même en n'arrêtant ni jour ni nuit. Et quatre autres jours pour que ces hommes lourdement armés atteignent Opar à force de rames. De plus, Gamori devait certainement faire surveiller le fleuve, si bien que rien ne garantissait que les messagers passeraient.

Environ cinq cents soldats étaient à présent à l'intérieur du Temple. Malheureusement, au moins la moitié étaient hors de combat. Après avoir mangé la soupe faite dans les grandes marmites de la cuisine, deux cent cinquante avaient été pris de violents vomissements. En une heure, près d'une centaine étaient morts dans de terribles souffrances. Les autres avaient survécu mais étaient trop

malades pour être du moindre secours. Phebha avait ordonné une enquête à peine une demi-heure après que la première douzaine de soldats eut montré des signes d'empoisonnement. Mais les coupables, deux chefs cuisiniers, avaient disparu. Des cordes encore pendues à des fenêtres du second étage montraient le chemin qu'ils avaient pris pour s'échapper.

« Gamori n'est pas aussi stupide que je l'avais cru, bien qu'il soit encore plus ignoble, dit Phebha. Bon, il nous a durement frappés, mais si tu réussis cette nuit, Gamori et toutes ses ambitions s'en iront en fumée sur son bûcher funéraire. »

Hadon fut choqué. « Vous avez l'intention de le brûler ?

— Pourquoi pas ? Il mérite le sort d'un traître et d'un blasphémateur. Voudrais-tu que je lui accorde les honneurs funèbres d'un héros et que j'érige une stèle sur sa tombe simplement parce qu'il a, à un moment, siégé sur un trône et été mon époux ?

— C'est seulement que cela ne se fait pas souvent.

— Si tu dois être un bon Roi, tu feras beaucoup de choses qui se font rarement.

— J'ai appris à faire ce genre de choses », dit Hadon.

Il prit congé et alla à son appartement, Abeth et Kohr étaient endormis dans une chambre intérieure, veillés par une prêtresse âgée. Elle leva les yeux quand Hadon avança la tête dans la pièce. Elle sourit et fit signe que tout allait bien pour les enfants. Il gagna son lit mais fut tout à fait incapable de dormir. Après s'être tourné et retourné, il but plusieurs tasses d'infusion d'hibiscus. Puis il marcha de long en large. Au bout d'un long, long temps, la clepsydre indiqua qu'il était l'heure de partir.

Klyhy le rejoignit devant la porte des appartements de Phebha. « Elle dort, dit-elle, c'est inutile de la réveiller ; nous savons ce qu'il faut faire. »

L'esclave de Klyhy portait une grosse jarre d'une substance noire. Elle l'ouvrit, Hadon et Klyhy se mirent nus et s'enduisirent de cette pommade. Puis ils se rhabillèrent, bien que ce ne fût que de peu de chose. Chacun portait un étroit pagne noir, des mocassins en peau d'antilope et une ceinture garnie de plusieurs fourreaux de crochets de métal. Des petits sacs étaient pendus à quelques-uns des crochets. Dans une boucle à la ceinture d'Hadon était passé un curieux instrument de fer en forme de T. Durant ce temps, quatre hommes, également couverts de la même pommade noire, entrèrent. Ils portaient des rouleaux de corde à leur épaule, et leurs fourreaux contenaient des couteaux et des haches à manche court. Les petits sacs pendus aux crochets renfermaient des projectiles biconiques. Leurs frondes de cuir étaient passées dans des boucles de leur ceinture.

Hadon avait rencontré ces quatre soldats dans l'après-midi. Il

avait étudié les plans avec Klyhy et eux jusqu'à ce que tous puissent les redessiner de mémoire. Comme les autres, Hadon avait juré de ne jamais révéler ce qu'il avait appris de ces plans. Il avait également juré de ne pas se laisser tomber vivant entre les mains de l'ennemi.

Complètement équipés, Hadon et Klyhy emmenèrent le petit groupe dans la galerie, passant devant une sentinelle postée au coin et prirent un corridor latéral. Au bout de celui-ci, Klyhy tira une grosse clef de fer d'une escarcelle et ouvrit une petite porte de fer. À l'intérieur de la pièce, elle tâta autour d'elle jusqu'à ce qu'elle trouve des torches dans des supports. À l'aide d'un briquet à silex et d'un peu d'amadou, elle alluma un minuscule feu, puis elle jeta l'amadou enflammé sur l'une des torches imbibées d'huile. Deux des soldats allumèrent également des torches.

La pièce était en apparence utilisée comme resserre. La prêtresse passa derrière une pile de caisses de bois ; les autres la suivirent. Il y avait un espace entre la pile et un grand coffre placé contre le mur. Celui-ci était fait de blocs de pierre, chacun de trois pieds au carré. Klyhy souleva le couvercle du coffre ; il était à demi plein de rouleaux de papyrus. La prêtresse ordonna à ses compagnons de les retirer, ce qu'ils firent. Au fond se trouvait un saumon de plomb pesant une quarantaine de livres. Ils l'ôtèrent de là et une plaque de bronze se souleva de quelques pouces.

« Le plomb maintenait la plaque enfoncée, dit-elle. Si on l'enlève, la plaque se soulève et des contrepoids se mettent à agir de l'autre côté du mur. Vite ! Par l'ouverture ! »

Une partie du mur s'était ouverte. Tous passèrent rapidement dans le tunnel qui se trouvait derrière. Hadon, sur l'ordre de Klyhy, tira sur un énorme levier de bois à l'intérieur de l'ouverture. La prêtresse replaça le saumon de plomb, jeta les rouleaux de papyrus dans le coffre et franchit le passage. Hadon lâcha le levier et la porte de pierre se referma.

« Seule la Reine a la clé de la resserre, dit Klyhy. Seules, elle et deux prêtresses connaissent le secret de cette pièce. À présent, vous, bien qu'étant des hommes, le connaissez parce que nous sommes en un cas de force majeure. Mais Kho vous foudroierait si vous en parliez jamais. Car si nous pouvons l'utiliser pour atteindre nos ennemis, ils pourraient l'utiliser pour nous atteindre. »

Le tunnel avait à peu près dix pieds de large et huit de haut. Il était bien ventilé, quoique la source de l'air ne fût pas visible. La flamme des torches s'inclinait vers l'autre bout du souterrain. Klyhy passa la première, tourna à gauche. Il était inutile qu'ils sachent où menait la galerie de droite, elle ne le leur dit donc pas. Celle de gauche était basse, plus étroite, et s'allongeait sur environ cent vingt pas, en tournant souvent, passant apparemment entre les murs de

pièces et de corridors. De temps en temps des niches étaient creusées dans les murs, et dans certaines d'entre elles se trouvaient des crânes.

« Ils sont censés avoir appartenu aux esclaves qui construisirent ces passages secrets, dit la prêtresse. J'en doute, pourtant, car ils auraient sept cents ans et je crois qu'ils seraient tombés en pourriture depuis tant de temps. Les murs sont épais mais ils sont humides. Personnellement, je pense que ce sont les restes d'ennemis de grandes prêtresses des quelques dernières générations. Cependant, si cela est vrai, où sont les squelettes ? »

Celles qui auraient pu répondre à sa question étaient mortes elles aussi.

Les quatre soldats faisaient un signe pour écarter les mauvais esprits en passant devant chaque crâne.

Absorbé dans ses propres pensées au sujet des crânes, Hadon suivait de près Klyhy. Tout à coup, il se cogna dans elle, ce qui la fit sursauter puis pester :

« Espèce de grand maladroît ! Fais attention où tu vas ! Tu as failli me faire tomber là-dedans ! »

Elle montrait le puits qui s'ouvrait presque sous ses pieds.

Hadon ne dit rien. Elle avait raison. Il aurait dû faire plus attention. S'il n'oubliait pas tout sauf la tâche à accomplir, il risquait bien de tout oublier pour toujours.

La lumière de la torche se reflétait sur de l'eau loin en dessous. Elle montrait aussi une échelle de bronze scellée dans la pierre. Klyhy se glissa par-dessus le bord et se mit à la descendre rapidement. Un homme du nom de Wemqardo tendit sa torche afin qu'elle put voir jusqu'au bas. En l'atteignant, elle passa de l'autre côté de l'échelle et disparut dans une ouverture. Wemqardo lui fit passer la torche au bout d'une corde puis descendit lui-même. En quelques minutes, tous les six furent dans un autre tunnel. Celui-ci tournait rapidement vers la gauche, les emmenant durant un quart de mille en un parcours aussi sinueux que celui d'un serpent. En parvenant à ce qui semblait être le bout du passage, la prêtresse appuya sur un côté du mur tout près du coin. Il ne s'ouvrit qu'avec difficulté, et il fallut tout le poids d'Hadon pour le pousser. Les pivots de bronze grincèrent terriblement, ce qui fit encore pester Klyhy.

Un air froid et humide les frappa. Ils s'avancèrent par l'ouverture sur un bloc incurvé de granit où se trouvait un canot juste assez grand pour que six personnes puissent y tenir malaisément. Bien que petite, l'embarcation emplissait presque toute la place sur cette cale. Une rivière, sombre et huileuse, coulait à quelques pouces au-dessous de la surface de la pierre. Hadon leva sa torche pour mieux voir. L'autre côté était au moins à trois cents pieds de distance. Le plafond et les murs formaient une voûte qui scintillait dans la lumière ; le granit

contenait de nombreuses veines de quartz. La plus haute partie du plafond était à une trentaine de pieds au-dessus de l'eau, mais sa hauteur semblait varier plus loin.

« J'ai entendu parler de cette rivière enfouie sous la ville, dit Wemqardo ; on dit que le Serpent Froid habite dans la vase épaisse de son fond et quand...

— Tais-toi, espèce d'idiot ! ordonna Klyhy. Veux-tu faire peur à tout le monde ! »

Wemqardo ne dit rien de plus mais il avait fait naître toute une série de pensées dans l'esprit des autres. Hadon se remémora les contes à donner la chair de poule qu'il avait entendus étant enfant, d'horifiantes histoires des démons du roc, de créatures à moitié gorilles, à moitié larves qui étaient censées hanter ces tunnels. On disait que les esclaves, qui creusaient dans ces profondeurs à la recherche de l'or, disparaissaient souvent inexplicablement. Ou que leurs compagnons les avaient vus entraînés de force par des êtres ténébreux et difformes... Il valait mieux ne pas penser à de tels monstres mais comment ne *pas* penser à quelque chose ?

Ils mirent le canot à l'eau et y embarquèrent, non sans manquer de peu le faire chavirer. Ils le poussèrent dans le courant à l'aide des pagaies à manche court qui s'y trouvaient. L'avant et l'arrière étaient munis de supports pour deux torches ; la troisième avait été éteinte. Leur lumière vacillante révélait des niches creusées dans les murs, chacune contenant un crâne. Elle montrait aussi, de temps en temps, un bouillonnement soudain de l'eau quand une pagaie s'y enfonçait. Hadon, à voix basse, demanda à Klyhy ce qui causait ce phénomène.

« Ce sont de petits poissons qui infestent ces eaux, dit-elle. Ils sont aveugles et incolores, et n'ont qu'environ quatre pouces de long. Mais ils ont une grosse tête et beaucoup de dents aiguës, et ils se rencontrent en très grand nombre. Il ne ferait donc pas bon tomber dans la rivière. Tu serais réduit à l'état de squelette en dix minutes.

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé plus tôt ? fit Hadon avec une certaine irritation.

— Vous aviez déjà assez de choses à vous tourmenter. »

Hadon leva sa pagaie et la regarda un moment à la lumière des torches. La palette de bois était criblée de trous à de nombreux endroits.

« S'ils sont si nombreux, comment trouvent-ils assez à manger dans cet environnement stérile ? demanda-t-il. Y a-t-il beaucoup d'autres espèces de poissons ici ? Et que mangent-ils ?

— Il y a quelques autres espèces de poissons, répondit Klyhy, mais pas beaucoup. Pas assez pour expliquer le pullulement de ces poissons diables.

— Alors que mangent-ils ?

— Je voudrais bien le savoir. Mais peut-être vaut-il mieux pour ma tranquillité d'esprit que je ne le sache pas. »

Hadon souhaita n'avoir pas été si curieux.

Après avoir dépassé deux autres quais inclinés, aboutissant vraisemblablement à d'autres pans de mur pivotants, elle leur dit de se diriger sur le troisième. Ils entrèrent dans la petite cale sans encombre. Avec l'aide d'Hadon, Klyhy ouvrit le pan de mur. Il grinça bruyamment comme l'autre. Le canot dut être laissé sur le quai incliné, car il était trop gros pour passer par l'ouverture. Hadon n'aima pas cela. Et si les hommes du Roi patrouillaient dans cette zone – comme la prêtresse avait dit qu'ils le faisaient parfois – et voyaient le canot ? Ils pourraient l'emmener avec eux, ce qui laisserait Hadon et son groupe sans aucun moyen de s'en sortir.

« Ils ne viennent pas très souvent par ici, dit la prêtresse. Et comme Gamori a besoin de tous les hommes qu'il peut réunir pour se battre, je doute qu'il en ait de reste à envoyer par ici. De plus, les hommes du Roi ne connaissent rien des passages secrets. Ils peuvent soupçonner que nous en ayons mais ils ne savent pas où ils sont.

— Mais ne trouveraient-ils pas cela singulier de découvrir un canot tout seul contre un mur ?

— Je le suppose. Parfois, en effet, un canot disparaît et nous présumons qu'une patrouille l'a trouvé et emmené, mais une crue de la rivière pourrait aussi bien l'expliquer. Quelle que soit la raison de ces disparitions, les hommes du Roi ne semblent jamais avoir tenté d'ouvrir les pans de mur pivotants. Ils peuvent avoir pensé que ces canots étaient utilisés par les démons du roc ou d'autres êtres encore plus diaboliques. Je ne crois pas que les patrouilles aiment s'attarder ici.

— Une chose de plus à nous inquiéter », marmotta Wemqardo.

Hadon, de son côté, se serait fait du souci à propos de Wemqardo, s'il n'avait été assuré par Phebha que l'homme était un soldat très aguerri sur lequel on pouvait compter. Wemqardo pouvait grogner et sembler avoir des appréhensions, mais quand serait venu le moment de l'action, il y mettrait beaucoup d'ardeur, c'était certain.

Ils poursuivirent leur chemin par un tunnel étroit, si bas qu'Hadon devait baisser un peu la tête. Puis le plafond devint soudain beaucoup plus haut. Au bout d'à peu près cent vingt pas, Klyhy s'arrêta. Hadon s'attendait à ce qu'elle pousse sur le pan de mur qui terminait le passage, mais elle éleva sa torche. En levant le regard, il vit une ouverture carrée d'environ trois pieds de large, en travers du plafond. Elle lui remit sa torche, prit la corde qu'elle portait à l'épaule et la déroula. Au bout était fixé un grappin de fer à trois griffes. Elle le lança trois fois dans le noir avant qu'il s'accroche. Après avoir vérifié qu'il tenait solidement, elle se hissa dans l'ouverture en s'aidant de ses

pieds appuyés contre la paroi.

La torche d'Hadon montrait que le grappin s'était accroché sur le premier barreau de bronze d'une échelle scellée dans la pierre. Et Klyhy était en train d'y monter.

Il la suivit avec la torche. En cinq minutes, ils escaladèrent, tous, les barreaux derrière la prêtresse. En haut, ils passèrent dans un tunnel si resserré et si bas qu'ils durent avancer à la file et presque en rampant. Lorsqu'ils atteignirent le bout, ils descendirent une autre échelle de bronze d'au moins cinquante pieds puis prirent un tunnel qui menait droit au-dessous de la rivière.

Klyhy s'arrêta de nouveau après encore des détours. Elle montra un signe gravé dans la roche à sa droite, environ cinq pieds au-dessus du sol. C'était un simple trait vertical barré de deux traits horizontaux près du haut.

« Cela indique un piège », dit-elle, bien que Phebha leur eût enseigné à tous l'usage des signes secrets.

La prêtresse alla jusqu'à une pierre rectangulaire encastrée dans le sol juste au-delà du signe. Elle avait cinq pieds de large, un saut facile sans élan. Klyhy sauta et avança plus loin pour laisser la place aux autres. Ils franchirent tous la pierre en prenant soin d'atterrir au moins un pas au-delà de la fente.

« La dernière fois que je suis venue ici – la dernière fois que quiconque y soit venu –, c'était voilà six ans, dit Klyhy, j'ouvris la trappe sur l'ordre de ma supérieure – elle est morte maintenant – pour en vérifier le fonctionnement. Deux squelettes étaient au fond qui ne s'y trouvaient pas auparavant selon elle. Vois-tu, cette pierre ne cède pas immédiatement, mais avec un certain retard qui laisse plusieurs personnes s'avancer sur elle avant qu'elle ne bascule. Apparemment, au moins deux soldats du Roi avaient découvert ce passage. Leur armure était reconnaissable, mais ils étaient tombés dans le piège et si d'autres étaient avec eux, ils décidèrent de ne pas pousser plus loin leur exploration.

— Qu'est-ce qui empêche le Roi de placer, lui aussi, des pièges ? fit Wemqardo.

— Rien du tout », répondit-elle pas très gaiement.

Wemqardo grommela. Klyhy se tourna et les emmena tout droit sur une soixantaine de pas. Puis elle lança de nouveau son grappin et, un moment après, ils marchaient tous dans un nouveau passage horizontal. Elle s'arrêta une fois pour montrer un autre signe gravé, un trait horizontal au-dessous d'un cercle. À un pied, se trouvait un creux dans la pierre. Celui-ci était assez grand pour qu'une grosse main d'homme pût s'y placer. Elle y mit les doigts, accrochant le bord saillant. « Si l'on tire sur cette pierre, elle sort et cela fait s'effondrer le plafond sur une centaine de pieds de ce côté. » Elle pointa le doigt en

avant : « N'oubliez pas cela !

— Est-ce que ce dispositif a été essayé ? dit Wemqardo.

— Ma foi, non, dit-elle. Du moins, pour autant que je le sache. Il a été construit, Kho seule sait depuis combien d'années, de siècles, peut-être...

— Alors il pourrait ne pas fonctionner, remarqua Wemqardo.

— Espère simplement que vous n'aurez pas à vous en servir. Ou que, si vous le faites, il fonctionnera. Il existe à peu près deux douzaines de ces dispositifs dans ce réseau de souterrains. Si vous êtes poursuivis, gardez l'œil à l'aguet de ce signe. La pierre creuse sera tout près.

— Ce sera bien ma malchance de ne pas avoir de torche ! fit Wemqardo.

— Parler de malchance porte malchance, dit l'un des autres soldats.

— Taisons-nous à présent, ordonna Hadon. Nous approchons du conduit vertical qui va jusqu'au toit du Temple, n'est-ce pas ?

— Oui », dit Klyhy.

Une minute plus tard, ils arrivèrent à une autre extrémité apparente du tunnel. Klyhy fit fonctionner le dispositif qui la faisait pivoter. Le petit groupe passa dans un prolongement du tunnel avec un trou dans le sol quelques pas plus loin. Au-dessus, un conduit vertical montait tout droit et contenait une échelle de bronze. En se penchant sur le trou, Hadon découvrit qu'il s'enfonçait à une trentaine de pieds.

« La rivière souterraine, expliqua Klyhy. Ce sont les hommes du Roi qui ont creusé ce puits, poursuivit-elle ; le vieux roi Madimeth, l'arrière-arrière-grand-père de Gamori. Il voulait un moyen éventuel de fuir par la rivière en cas de révolte ou d'invasion. Il n'en informa pas son épouse mais elle le découvrit, bien entendu, et fit creuser les conduits et les galeries nécessaires pour sortir par ici. Ainsi les prêtresses de Kho ont disposé depuis longtemps d'un passage secret menant au temple de Resu, bien qu'il n'ait jamais été utilisé jusqu'à maintenant. L'échelle originelle de bronze fut également installée par Madimeth. Voilà une cinquantaine d'années, un tremblement en fit tomber une partie dans la rivière et celle qui existe à présent fut scellée à sa place.

— J'espère que les hommes qui l'ont fait étaient de bons ouvriers, marmotta Wemqardo.

— On verra bien », dit Hadon. Il bondit au-dessus du trou et attrapa un barreau des deux mains tandis qu'un de ses pieds raclait la paroi puis un autre barreau. Le bronze lui sembla fléchir un peu mais ce n'était probablement que son imagination. Il monta quelques échelons pour laisser la place de sauter pour un autre. Klyhy accrocha

un barreau mais son pied glissa et elle resta suspendue un moment, jurant et suant sans doute à grosses gouttes, jusqu'à ce que son pied eût trouvé appui sur un autre échelon.

Une torche fut passée à Hadon, qui y noua sa corde, et l'emporta ainsi, la tenant de côté afin qu'elle ne dégoutte pas sur ceux qui étaient en dessous de lui. Lorsqu'il atteignit un signe – gravé là depuis combien de décennies ou de siècles ? –, il s'arrêta. Il haussa la torche et l'attacha deux barreaux au-dessus de sa tête.

Le dernier soldat avait attaché la seconde torche à l'échelle au niveau du tunnel. À présent, ils étaient éclairés d'en dessus et d'en dessous et n'étaient plus encombrés. Très loin vers le haut, un ovale pâle indiquait l'issue du conduit sur le toit. La lumière provenait du reflet des incendies sur les nuages.

Le signe était une flèche, la pointe en bas, au-dessus d'un trait horizontal : le caractère du syllabaire qui signifiait entre autres choses : soleil, dieu solaire, aigle. Dans ce cas, il indiquait l'entrée de l'appartement du grand vicaire de Resu, le Dieu Flamboyant.

Selon Phebha, le mur était très mince à cet endroit. C'était, en fait, une plaque de pierre, un simple panneau, qui devait fonctionner comme un pont-levis. Sa partie supérieure s'abattant en arrière vers le sol. À l'origine, l'ouverture de ce panneau ne pouvait être commandée que de l'intérieur de l'appartement. Madimeth n'avait pas voulu que quelqu'un puisse entrer en venant du conduit, bien entendu. Pourtant, celui-ci était accessible du toit et c'était pourquoi douze gardes se trouvaient toujours à son débouché.

Madimeth n'avait naturellement pas compté avec l'infatigable astuce des grandes prêtresses, qui savaient qu'une épreuve de force pourrait bien se produire un jour entre Resu et Kho. Les prêtresses avaient creusé, foré, taillé des passages à travers le granit massif, mettant peut-être cinquante ans ou davantage, mais atteignant finalement leur objectif.

Le stade final avait entraîné le percement d'un trou dans la pierre du panneau, donnant accès au dispositif qui abaissait cette partie du mur. Maintenant, Hadon tira de sa ceinture le long instrument de fer curieusement façonné des siècles auparavant et qui avait attendu cette occasion unique depuis tout ce temps. Il ne servirait plus de nouveau.

Il introduisit la grosse extrémité de l'instrument de fer dans le trou puis y poussa les deux tiers de la tige. Le bout creux coiffa facilement la tête à neuf côtés d'un axe. S'assurant qu'il était solidement fixé, Hadon tourna la poignée en T. Neuf fois il la fit tourner complètement, grimaçant aux grincements qui sortaient du trou.

Quelque chose beugla au-dessus de lui. Il en fut si saisi qu'il perdit presque sa prise sur l'échelle. Il releva la tête pour regarder en

haut. La faible lumière venant des nuages avait à présent disparu, remplacée par le flamboiement de torches. Et l'un de ces brandons se détacha et dégringola vers eux.

Heureusement, la torche enflammée passa seulement tout près. Si elle avait atteint son but, Hadon aurait dû lâcher prise et tomber, ce qu'il n'aurait certainement pas fait, ou, sinon, se laisser frapper par elle.

Klyhy poussa un cri horrifié de protestation. Wemqardo jura et dit : « Je le savais ! Je le savais ! » Les autres exprimèrent leur terreur à leur manière, mais Hadon ne put distinguer leurs paroles. Et ne s'en préoccupa d'ailleurs pas. Comment avaient-ils été découverts ? Les hommes de garde n'avaient sûrement pas vu la lueur de leurs torches ? Le conduit débouchait trop loin au-dessous d'eux et la clarté venant des grands incendies et de leur reflet sur les nuages était trop grande.

Peut-être quelqu'un avait-il remarqué voilà longtemps les ajouts faits par les hommes de la Reine au mécanisme d'ouverture du mur, et, au lieu de les enlever, les avait reliés à un système d'alarme. Et, quand Hadon avait fait tourner l'axe, il avait déclenché un signal avertissant les hommes du Roi que quelqu'un était dans le conduit.

Quoi que ce fût qui ait alerté les sentinelles, il était trop tard pour pénétrer dans l'appartement. En fait, il n'était pas question d'y pénétrer. Le panneau du mur ne fonctionnait pas, ne s'abattait pas vers l'intérieur comme il était censé le faire.

Au contraire même, et, là, il commença à s'effrayer davantage : le haut du panneau s'ouvrait vers l'extérieur !

Hadon n'eut que le temps de se rendre compte que son idée était juste : le mécanisme avait été découvert depuis longtemps. Le panneau était maintenant agencé de façon à s'ouvrir dans le conduit. Et quiconque serait accroché à l'échelle se retrouverait suspendu en dessous, dans le vide, à moins qu'il ait pu gagner les échelons immédiatement inférieurs.

Hadon cria à Klyhy de descendre, mais elle était déjà en train de le faire, de même que les autres qui n'avaient heureusement pas été figés de peur. Les mains d'Hadon furent ainsi sur l'échelon juste au-dessous du panneau lorsqu'il s'abattit en avant, sa partie supérieure marquant bruyamment un arrêt de l'autre côté du conduit.

Du moins, le panneau servirait-il de protection, réfléchit très vite Hadon. Il empêcherait les gardes en haut du conduit et dans l'appartement de lancer des choses sur eux. Les damnés imbéciles à l'intérieur ne pourraient pas les poursuivre. Ne se rendaient-ils donc pas compte que leur propre piège les empêcherait de sortir dans le conduit ?

Mais si, ils avaient pensé à cela. Ils n'étaient pas de tels damnés

imbéciles. Le panneau continua de s'abattre avec un grincement tout droit vers Hadon, aplati contre l'échelle.

Chapitre XXVII

Comme le panneau ne le manquerait pas, il fut contraint de prendre le seul parti possible. Il lâcha l'échelon et sauta en arrière, se laissant tomber dans le conduit, en se tenant droit le plus longtemps qu'il put.

Au-dessus de lui, des hommes hurlèrent quand le panneau les frappa.

Tout, autour de lui, n'était qu'un brouillard et il était comme gelé à l'intérieur, ne se demandant pas même ce qui était arrivé à Klyhy, ni pourquoi elle restait silencieuse.

Puis il eut dépassé la zone éclairée par la torche attachée au dernier échelon. Il était dans le noir et continuait de tomber, tomber, mais toujours droit. Peut-être l'eau en bas du conduit serait-elle assez profonde pour qu'il put survivre au choc s'il y entraient les pieds les premiers.

Enfin il fut hors du conduit – une brève sensation d'espace soudain élargi autour de lui, de fraîcheur humide – et il plongea dans la rivière.

La force de l'impact fut suffisante pour l'étourdir un peu, bien qu'il fût entré dans l'eau impeccablement, n'offrant qu'un minimum de surface. Il coula, coula en ralentissant. Ses orteils s'enfoncèrent soudain dans la vase froide. Ses genoux avaient fléchi et, durant quelques secondes, il resta accroupi au fond comme la divinité de la rivière, ce monstre souvent décrit mais bien rarement vu. Lui aussi se tapit au fond, le regard tourné vers le haut, guettant une victime, habituellement une jeune fille ; il resta là replié, énorme et difforme, guettant, guettant, patient comme seuls les immortels peuvent être patients.

Sur ces pensées, Hadon remonta à la surface. Le courant l'avait entraîné loin du conduit, ou, du moins, il le supposait. Il ne pouvait rien voir et n'avait que la sensation de l'eau froide et d'une terreur encore plus paralysante. Il ne pensait plus à la divinité de la rivière mais aux petits poissons aveugles à la grosse tête et aux dents aiguës. Il s'attendait à sentir quelque chose lui arracher un morceau de chair à tout moment, puis une centaine de mâchoires s'accrocher à lui... à ce moment, sa main tendue heurta quelque chose – un corps – et il poussa presque un cri.

Quoiqu'il s'en fût écarté vivement, il y revint en nageant et tâta

avec les mains. C'était le cadavre d'un homme. Sa tête était fendue. Un rouleau de corde était encore passé à son épaule. Un de ses hommes.

À part le clapotement de l'eau contre les murs et quelques gargouillis çà et là, on n'entendait que peu de bruit. Hadon nagea vers la droite et, une minute après, toucha la pierre froide. Il continua de nager lentement, tâtant la paroi de temps en temps, espérant tomber sur l'une des cales qui conduisaient à un tunnel. Jusque-là, il n'avait rien rencontré d'autre que la pierre plutôt lisse. Il n'avait pas vraiment grand espoir de trouver une de ces cales ; leur nombre devrait être restreint et limité à une certaine zone. Pour autant qu'il sût, il avait dépassé cette zone. Dans un moment, il aurait dépassé la ville qui était au-dessus de lui, emporté, Kho et les démons du souterrain séjour, seuls savaient où. Il deviendrait trop fatigué pour nager et coulerait. Ou le plafond s'abaisserait de plus en plus jusqu'à passer sous la surface et il serait noyé, ou les petits poissons aveugles...

Le cri aigu fut si inattendu, si proche, si vibrant d'une terreur absolue, que son cœur s'en arrêta presque.

Il sut, cependant, que ce ne pouvait être que Klyhy.

« Au secours ! au secours ! Oh, Kho, viens à mon secours ! Ils me dévorent vivante ! »

Hadon nagea sur place, en se tournant, l'oreille tendue pour tenter de savoir de quelle direction venaient ces cris.

« Klyhy ! s'écria-t-il. C'est Hadon ! Où êtes-vous ? »

Les cris et son appel se répercutaient en échos sur les parois du tunnel. Il ne pouvait dire où elle était, bien qu'il pensât qu'elle devait être sur sa gauche.

« Oh, Kho ! hurlait Klyhy. Au secours ! Ils me déchirent en morceaux ! »

Hadon nagea vers la voix. Elle cessa de crier un instant. Il entendit battre l'eau et alla de ce côté ; certain à présent qu'il savait approximativement où elle était. Là-dessus quelque chose toucha sa jambe droite. Une seconde après, beaucoup de ces choses mordaient dans son mollet, ses orteils, son tendon d'Achille. D'abord, cela ne provoquait pas de douleur, seulement une sorte d'engourdissement. Mais bientôt ce fut comme du feu à une douzaine d'endroits.

Sa main gauche toucha une chair douce, Klyhy hurla près de son oreille. Sa main droite cogna la paroi, glissa sur elle, s'arrêta sur un rebord de pierre de peut-être cinq pouces d'épaisseur. Ses doigts s'y cramponnèrent, ceux de son autre main saisirent l'épaule de Klyhy. Dans sa souffrance, elle s'arracha à leur étreinte mais ils se raccrochèrent à ses longs cheveux.

Lui criant de cesser de se débattre, il l'attira contre lui. Elle le frappa au visage ; ses ongles lui griffant les yeux et le nez. Et, à

présent, c'était sa jambe gauche qui était attaquée. La douleur le transperça. Puis encore d'autres souffrances, cette fois aux fesses et son pagne fut tiraillé, déchiré.

Ce fut cette dernière attaque qui lui donna une force surhumaine. Il se hissa sur la cale d'une seule main, craignant de lâcher Klyhy de l'autre. Alors que la partie supérieure de son corps était déjà sur le quai incliné, ses jambes et toute la région de son aine subissaient encore de nouvelles attaques. Il tira Klyhy sur la petite avancée de pierre. Il lui asséna un coup de poing à l'épaule, tâta pour chercher son visage et la frappa au menton. Elle s'affaissa, ne criant plus.

Il se hissa complètement sur la pierre, balbutiant d'horreur et de peur, et chassant les poissons de ses jambes du tranchant de la main. Leurs mâchoires lâchaient à regret, emportant encore un peu de chair avec elles. Il se pencha, tira Klyhy plus haut sur la cale, et il recommença l'opération sur elle. Certaines de ces choses visqueuses, tortillantes, se délogaient facilement ; d'autres s'accrochaient, l'obligeant à les saisir par la tête et à les arracher, ce qui faisait hurler Klyhy. Et bien qu'il ne put voir le sang, il le sentait sous ses doigts.

Il se tourna alors et tâtonna autour de lui sur la cale, espérant y trouver un canot. Il n'y en avait pas. Il tâta donc la paroi, suivit la fente fine de séparation d'un doigt et poussa sur un côté du panneau pivotant. Celui-ci s'ouvrit lentement en grinçant, l'obligeant à un gros effort. Apparemment cette issue n'avait pas été utilisée depuis bien, bien longtemps.

À l'intérieur, l'air était épais avec une odeur de renfermé et étonnamment sec, mais l'air plus frais et plus humide de la rivière le remplaça rapidement. Il tâta le long du mur à sa gauche, en montant et descendant la main. Lorsqu'il rencontra un grand renforcement, il s'arrêta. Ses doigts découvrirent plusieurs torches – bien sèches – quelques silex, un briquet et une boîte. Celle-ci contenait un peu d'amadou, lui aussi étonnamment sec. En quelques minutes, il eut allumé une torche ; il n'avait jamais été aussi heureux de toute sa vie de voir la lumière.

Ses jambes et ses fesses étaient en sang, mais, heureusement, ses plaies n'étaient pas profondes. Elles étaient néanmoins douloureuses.

Il sortit sur le quai incliné et resta épouvanté un instant. Le corps de Klyhy n'était qu'une loque sanglante. Des morceaux de chair avaient été arrachés partout et c'était miracle qu'elle pût encore être vivante après avoir perdu tant de sang.

Il la souleva dans ses bras et la porta dans le tunnel.

Quand il la reposa à terre, il vit qu'elle avait perdu plusieurs orteils et un bout de sein, et les os d'un petit doigt étaient à nu.

Elle gémit et le regarda avec des yeux déjà vitreux. « J'ai mal, Hadon ! »

Il lui retira son pagne et enleva le sien, les essora et les noua autour de ses pires blessures. Mais le sang continuait de couler.

« Oh, grande Kho, j'ai mal ! » gémit-elle encore. Puis se regardant, elle demanda : « Pourquoi vivrais-je ? Dans cet état ? Qui voudrait jamais coucher encore avec moi ?

— Il y a bien d'autres choses dans la vie que de coucher avec des amants, dit Hadon. D'ailleurs, vos blessures guériront.

— Tu es un menteur, dit-elle d'une voix de plus en plus faible. Hadon... »

— Il se pencha pour mettre une oreille tout près de ses lèvres.

« Prends bien soin de Kohr. Dis-lui...

— Oui ?

— J'ai mal, mais...

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sens plus la douleur à présent. Tout devient noir... »

Elle murmura quelque chose puis, dans un soupir, elle s'éteignit.

Hadon prononça à voix basse les mots rituels et fit les signes nécessaires ; il promit à Kho et Sisiken de leur sacrifier un beau taureau et un beau coq pour le repos de Klyhy. Il promit également à son âme qu'elle serait honorée comme une héroïne d'Opar. Il érigerait une stèle pointue sur sa tombe, après qu'elle ait été convenablement enterrée, et il veillerait à ce que l'une des tablettes d'or dans le temple de Kho commémore son nom et ses hauts faits. Sa tablette serait près de la sienne.

À ce moment, il aperçut une très faible lumière qui venait au loin sur la rivière. Il se dressa péniblement, notant presque inconsciemment que ses plaies avaient à peu près cessé de saigner maintenant ; seules quelques-unes suintaient encore. Il fixa la torche dans le renforcement, de telle manière qu'elle n'éclaire pas directement à travers l'ouverture du tunnel. Puis il poussa le pan de mur jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une fente d'un pouce de large entre la paroi et le côté du panneau pivotant. Il y mit l'œil et regarda vers l'amont de la rivière. Un long canot venait juste d'arriver en vue.

Il contenait une trentaine d'hommes. Quatre torches, deux à l'avant, deux à l'arrière, éclairaient les casques et les cuirasses de bronze des payeurs et des deux officiers. On ne voyait pas de piques mais celles-ci, supposa-t-il, devaient être rangées dans l'embarcation.

Il ferma le panneau et enleva la torche. Il prit le poignard de Klyhy et le passa dans sa ceinture. Maintenant, il lui fallait agir seul, en ne pensant qu'à se sortir de là. Sa mission avait échoué et les hommes du Roi étaient à sa recherche. Pas exactement, car ils ne devaient pas savoir qui étaient les envahisseurs – ni non plus si l'un d'eux avait survécu à la chute dans le conduit – mais des patrouilles exploraient les souterrains. Les hommes du long canot verraient le

sang sur la cale et s'arrêteraient pour se livrer à des investigations. Ils pousseraient le pan de mur pivotant et en peu de temps seraient sur ses traces.

Pour autant qu'il sût, d'autres soldats pouvaient venir dans les tunnels qui étaient devant lui. Ils auraient l'avantage, car il était probable que certains connaîtraient ces passages ou, au moins, en auraient plus ou moins des plans. Lui n'avait pas la moindre idée d'où aucun d'entre eux menait.

Hadon avança de plusieurs centaines de pas jusqu'à ce qu'il parvienne à ce qui semblait être le bout du passage. Après avoir passé lentement la torche au long du mur en quête d'un signe avertisseur, il poussa le pan de mur et l'ouvrit. Il donnait sur une pièce ronde qui formait le fond d'un conduit vertical. Une suite d'échelons de bronze scellés dans la paroi lui permit de monter une cinquantaine de pieds plus haut. Le conduit se terminait au milieu d'un tunnel horizontal. Hadon hésita, ne sachant quelle direction prendre. Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il regarda dans le conduit et vit des soldats en bas. Dix grimpaient déjà aux échelons, tandis que d'autres s'entassaient dans la pièce ronde. Ceux qui étaient sur les échelons montaient lentement car l'homme en tête tenait une torche d'une main. Il était forcé de passer le poignet droit autour d'un échelon au lieu de le saisir fermement.

Hadon pensa qu'il valait mieux les ralentir le plus possible. Il prit le tunnel de droite – le « bon » sens, celui qui porte chance – jusqu'à ce qu'il parvienne à un coude. Il posa sa torche sur le sol et revint en arrière, guidé par la lueur des torches dans le conduit. Il se coucha près du bord et attendit. Bientôt la lumière devint très vive et il put sentir une forte odeur de résine. Le visage du soldat de tête apparut.

Hadon lui arracha sa torche de la main, la lança derrière et le saisit à la gorge. La pointe de son poignard s'enfonça dans l'œil de l'homme jusqu'au cerveau. Il cessa de hurler.

Hadon lâcha le poignard, prit le soldat par le cou de sa main libre, et hissa le corps dans le tunnel. En dessous, les autres criaient. Ils ne savaient pas ce qui se passait mais les hurlements de l'homme de tête les avaient alarmés. Hadon défit le ceinturon porte sabre du cadavre et le boucla autour de sa taille. Puis il lui enleva son casque et sa cuirasse. Il se pencha sur le conduit, le casque dans une main, la lourde cuirasse dans l'autre. Le soldat qui était maintenant en tête leva les yeux et jeta un cri. Il n'était qu'à cinq pieds au-dessous d'Hadon, qui lui lança la cuirasse de bronze en plein visage. L'homme poussa un hurlement étranglé et tomba en arrière, manquant de peu ceux qui le suivaient sur les échelons, mais son corps s'abattit sur les soldats entassés en bas, les précipitant presque tous à terre.

Hadon lança le casque à la figure de l'homme qui venait à

présent, le faisant également tomber et tuer ou blesser encore d'autres soldats.

Il souleva alors le premier cadavre des deux mains au-dessus de sa tête, effort qui fit de nouveau saigner quelques-unes de ses plaies, et il le précipita dans le conduit. Le corps frappa l'homme le plus haut sur les échelons et le délogea ; ils s'abattirent ensemble sur celui qui était immédiatement en dessous ; les trois tombèrent, deux en hurlant. Quatre autres soldats furent abattus, tous s'écrasèrent sur le tas de morts et de blessés du fond.

Cela laissait encore deux hommes sur les échelons. De plus, en dépit de l'amas gémissant du bas, d'autres soldats arrivaient du tunnel dans le conduit. Hadon en compta huit. Il avait donc immobilisé une vingtaine d'hommes sur les trente. Pas mal pour un seul opposant, se dit-il.

Les survivants étaient ou insensés ou très braves, ou les deux. Ils continuaient de monter les échelons, semblant ne pas entendre les appels au secours de l'entassement sanglant d'en bas.

Hadon décida qu'ils étaient stupides. Ils étaient dans une position sans espoir, si lui restait où il était et il aurait été fou de s'en aller à présent. S'il les laissait atteindre le tunnel horizontal, ils auraient l'avantage du nombre.

Hadon attendit près du trou. Au bout d'un moment, il entendit la respiration bruyante du premier soldat. Il se redressa alors et quand le casque de bronze apparut lentement – l'homme était circonspect –, il abattit son sabre. Pas assez fort cependant pour fendre le casque ou assommer le soldat qui hurla mais s'accrocha aux échelons. Hadon se baissa, défit la jugulaire et lui enleva son casque ; l'homme le regarda, ses yeux louchant. Hadon saisit ses longs cheveux et tira ; quand le soldat arriva hors du trou, Hadon lui lança un coup de genou sous le menton, l'homme s'étala inconscient.

Se penchant sur le conduit, Hadon lança le casque au visage du soldat suivant qui grimpait à toute allure, en désespéré. La force du choc lui écrasa le nez, mais il ne lâcha pas les échelons.

Hadon prit le sabre et le poignard du soldat étendu sur le sol près de lui. Puis, il le fit rouler par-dessus le bord. Deux cris retentirent, l'un de l'homme qui tombait ; il venait juste de reprendre suffisamment connaissance pour se rendre compte de ce qui lui arrivait, l'autre de celui qu'il entraînait avec lui. Ayant lâché prise, il tombait aussi. Trois autres soldats furent arrachés des échelons.

Ce qui ne laissait plus que les trois derniers.

Ceux-ci devinrent brusquement très prudents et battirent en retraite. Hadon ne voulait cependant pas que quelqu'un puisse le suivre. Il lança un sabre sur eux. La pointe de l'arme frappa le sommet du casque du premier des trois. Il tomba avec un cri perçant sur

l'homme qui était au-dessous de lui et tous deux s'abattirent dans le tas au bas du conduit. Le seul survivant redescendit très vite, mais trop vite dans sa terreur. Il perdit prise et tomba de vingt-cinq pieds de haut sur le côté. Hadon pensa qu'il s'était également tué ; mais non, il se remettait sur pied et passait par-dessus le tas de corps.

Hadon lança un poignard sur lui. Mais il le rata, la lame s'enfonça dans le cou d'un homme étendu sur le ventre en travers de plusieurs cadavres. Le soldat s'enfuit dans le tunnel et bien qu'Hadon attendît cinq bonnes minutes, il ne reparut plus.

Hadon se demanda s'il devait descendre l'échelle et aller tuer cet homme. Mais cela ne servirait à rien. L'homme était pris au piège puisqu'il ne pouvait utiliser le long canot trop lourd pour lui seul. Il n'oserait pas revenir monter par le conduit avant longtemps, très longtemps. Il voudrait être certain qu'Hadon ait quitté les lieux.

Ce qu'Hadon faisait justement. Il s'en allait, une torche à la main, un poignard et un sabre dans leurs fourreaux. Pas de doute à présent sur lequel des deux tunnels il devait prendre. Du bout de celui qui était à droite venait une faible lueur, un murmure de voix. Puis un bruit à glacer le sang, une brusque explosion d'aboiements ! Des chiens !

Chapitre XXVIII

Hadon marcha ou trotta durant ce qui dut être des heures. Il descendit, monta, avança dans des tunnels et des conduits, complètement perdu et mourant de soif. Une fois, il sortit sur un quai incliné donnant sur la rivière, où il but à longs traits. Mais il ne s'y trouvait pas de canot ; il revint donc sur ses pas jusqu'à ce qu'il trouve un autre tunnel et s'y engagea. À plusieurs reprises, il entendit des chiens aboyer et des hommes crier, mais il les évita chaque fois. Du moins mit-il pas mal de distance entre eux et lui. Si les chiens pouvaient flairer ses traces, ils ne pouvaient le suivre dans les conduits. Il fallait les descendre ou les hisser avec des cordes, de telle façon que ses poursuivants perdaient beaucoup de temps à ces endroits.

Ils finiraient sûrement par le rattraper à la longue, à moins qu'il ne trouve un moyen de sortir de ce labyrinthe à trois dimensions.

Il descendit un conduit d'environ trente pieds de profondeur qui se terminait dans le plafond d'un tunnel. Il se laissa tomber du dernier échelon sur le sol de pierre. À deux ou trois pas devant lui se trouvait ce qui semblait être un cul-de-sac, un mur de blocs de granit de dix pouces de large et six pouces de haut, cimentés. Il y alla et poussa sur un côté, puis l'autre, les deux résistèrent à ses plus puissants efforts. Ou le mécanisme pivotant de bronze ne fonctionnait pas ou alors le mur était bien ce qu'il paraissait être.

À cinq pas dans l'autre sens s'ouvrait un conduit. Il y alla et regarda en bas. La lumière de sa torche se reflétait sur l'eau, la rivière ou peut-être un puits. Une faible lueur rouge apparaissait en haut du conduit – le ciel libre. Les grands incendies en dehors de la ville se reflétaient sur les nuages, ce qui produisait cette lueur tremblotante là-haut, ce rougeoiement ovale.

Mais il n'y avait pas de barreaux fixés dans la paroi du conduit. Et celle-ci allait en se rétrécissant légèrement vers le haut.

Le tunnel continuait sur une dizaine de pas de l'autre côté du puits. Hadon n'arrivait pas à comprendre pourquoi il n'existait pas un moyen de le franchir. Les constructeurs du tunnel avaient-ils voulu que celui qui passerait par-là saute par-dessus le trou ? Ou y avait-il eu là une passerelle de bois maintenant effondrée par le pourrissement ? Ou un treuil pour le puits ? Il ne savait pas ce qu'avait été la situation. Il savait ce qu'elle était à présent.

Il entendit des aboiements lointains et retourna au conduit par lequel il était descendu. Des torches brillaient en haut et plusieurs têtes étaient penchées sur le trou. Des aboiements frénétiques noyaient les cris des hommes que leurs bouches ouvertes rendaient évidents.

Hadon recula vivement hors de vue. Il se tourna et, tenant sa torche sur le côté, il revint en arrière jusqu'au mur de maçonnerie. Là, il se ramassa, prit autant d'élan qu'il put et, arrivant au bord du puits, il bondit par-dessus.

Il atterrit assez facilement de l'autre côté, avec quelques pouces de marge. Un saut de quinze pieds n'était pas un grand exploit pour lui. Mais ses poursuivants allaient être arrêtés un bon moment. Il doutait que leurs chiens osent sauter. Et les soldats devraient se débarrasser de leurs casques et de leurs lourdes cuirasses de bronze avant de le faire. Tel que la chose se présentait, seuls les plus audacieux et les plus agiles le tenteraient.

Un instant, il songea à rester de l'autre côté du trou et à y repousser ceux qui sauteraient. Mais cette idée, bien que séduisante, n'était pas praticable. Les soldats pouvaient lui lancer des piques ou des projectiles de fronde qu'il ne pourrait esquiver. Non, il ne pouvait que fuir encore, en espérant que le saut au-dessus de l'abîme les ferait hésiter un moment.

Le tunnel de l'autre côté du puits avait une quinzaine de pieds de large. De ce côté-ci, il était plus étroit, sept pieds seulement. Il le suivit sur une cinquantaine de pas, arrivant à un escalier taillé dans la pierre qui descendait. Le bas était à une vingtaine de pieds au-dessous et, de là, le tunnel continuait. Quelques minutes plus tard, il parvint à une lourde porte de bois, barrée par deux énormes verrous.

Il tira ces verrous et ouvrit la porte. Les gonds de fer grincèrent. Espérant que personne n'était de l'autre côté pour être alerté par le bruit, il franchit le seuil. Il se trouva dans une grande pièce d'environ soixante pieds de long, trente de large et cinquante de haut. Elle était vide à part trois lingots d'or. Hadon pensa qu'elle devait avoir été utilisée comme salle du trésor et qu'on l'avait vidée sauf ces trois lingots. Ou peut-être était-ce l'inverse et les trois lingots, les premiers qu'on y déposait.

Cela n'avait pas d'importance. Ce qui en avait, c'était que, près de la porte sur le mur de pierre suintant, un signe était gravé, le même que Klyhy avait montré, un trait horizontal au-dessous d'un cercle, et, à côté, le renforcement avec la poignée.

Hadon traversa la salle. À l'autre bout, se trouvait une porte, mais elle n'était pas verrouillée. Juste au-dehors la lumière de sa torche lui révéla le même signe avec le renforcement et la poignée.

Au-delà, le tunnel allait tout droit aussi loin qu'il pouvait voir.

Hadon revint dans la salle, essayant de comprendre le bizarre

emplacement des verrous sur les portes.

Pourquoi en fait les barrer ?

Était-ce pour empêcher quelqu'un d'autre de venir par ce chemin ?

Hadon eut l'intuition que le long tunnel droit menait à un lieu à l'extérieur des murs de la ville. Et comme des hors-la-loi, des esclaves fugitifs, des sauvages Gokakos et même des Nukaars, les hommes des bois velus, rôdaient par-là, les portes étaient peut-être barrées à cause d'eux.

Bon, il verrait ce que cela signifiait plus tard. Ou peut-être pas. Cela n'avait pas d'importance pour le moment.

Il regarda à la porte par laquelle il était entré. Une lumière brillait au loin dans le tunnel ; l'un des soldats avait donc sauté – ou très probablement plusieurs, d'après la vitesse à laquelle se rapprochait la lumière. Un ou deux hommes seulement n'avanceraient pas si hardiment. Surtout en sachant qu'il pouvait être quelque part en embuscade.

Hadon courut à l'autre porte. Il s'arrêta juste après l'avoir passée et saisit la poignée dans le renfoncement. Il mit un pied en arrière et tira de toutes ses forces. Le pan de mur s'entrebâilla en grinçant puis s'ouvrit d'un coup. Il dut reculer vivement pour ne pas tomber. Et se mit à courir tandis que derrière lui, le plafond, qui était fait de briques et de ciment sur une trentaine de pieds de longueur, s'écroulait.

Le fracas fut énorme, résonnant loin dans le tunnel. Pas de poussière cependant, car les pierres étaient trop humides pour cela.

Il n'entendit et ne vit plus de poursuite après cela. Même si les briques n'avaient pas comblé entièrement le tunnel, elles avaient sûrement contraint les hommes du Roi à s'arrêter. Ils devaient même se demander combien d'autres pièges semblables pouvaient se trouver devant eux. Et Hadon ne pensait pas que le passage serait dégagé avant pas mal de temps. Le mécanisme des prêtresses d'autrefois avait fort bien fonctionné.

Au bout d'une trentaine de minutes, il parvint à un escalier étroit en spirale. Il le monta et déboucha brusquement dans un passage juste assez large pour ses épaules, entre deux murs de granit. Les nuages rougeoyaient au-dessus de lui. Les marches avaient cessé, remplacées par une pente très inclinée de granit poli. Il la gravit et se retrouva en plein air. Il était debout au sommet d'un énorme rocher.

En dessous de lui se dressait un tout petit temple rond en marbre, dont la blancheur reflétait un grand feu. C'était plus un oratoire qu'un temple, il consistait en un cercle de colonnes de marbre blanc surmonté d'un toit conique plaqué d'or. Le plancher était une mosaïque de pierres multicolores avec une grande statue au centre. Au pied de la statue brûlait un feu dans un grand brasero de bronze.

Hadon avait été d'abord désorienté. À présent, il savait où il était. Dans l'île de Lupoeth. Opar était là-bas, à un mille de l'autre côté du lac. Ses tours et ses dômes, et ses murailles brillaient dans les incendies qui flamboyaient autour d'elle.

Le tunnel passait par-dessous la rivière souterraine de la ville, et menait à cette petite île – l'île consacrée à la demi-déesse Lupoeth et interdite au sexe masculin. Il avait commis un sacrilège mais sans le vouloir.

Son acte ne pouvait pas être caché à Kho, il le savait. Mais puisqu'il était venu ici alors qu'il risquait sa vie pour La servir et qu'il n'a pas su ce qu'il faisait, il pourrait en être pardonné. S'il réussissait à partir avant que les trois prêtresses le découvrent, il s'en sortirait peut-être sans conséquences graves. Comme il pouvait voir toute l'île d'un seul coup d'œil et qu'il ne voyait pas les trois femmes, il savait qu'elles étaient dans leur petit logis au-dessous de lui dans la partie creusée du rocher. L'une d'elles était éveillée puisque le feu devait être entretenu en permanence.

Il descendit du côté opposé du grand rocher qui était là comme une petite falaise. Le fleuve en baignait le pied et il dut le contourner en pataugeant dans l'eau. Une fois, il glissa dans un trou profond et dut nager jusqu'à ce que ses pieds touchent de nouveau le fond. Il fit le tour de toute l'île en cinq minutes, sans trouver de bateau.

Les trois prêtresses se faisaient probablement apporter leurs vivres et leur bois à brûler par le lac, car le tunnel ne devait être utilisé qu'en cas d'urgence ou pour des messages secrets.

Il ne restait qu'une chose à faire. Traverser le fleuve à la nage pour regagner Opar. Mais le courant était fort au milieu et Hadon était épuisé des émotions et des efforts physiques de la journée et de la nuit.

Il pourrait peut-être nager jusqu'à la rive mais il serait loin au-delà d'Opar quand il l'atteindrait.

Par contre, se dit-il, pourquoi ne pas nager jusqu'à la rive orientale, bien plus proche dans la direction opposée ? Des pêcheurs et des chasseurs devaient habiter sur la bande de terre entre le fleuve et les escarpements des montagnes de l'est. Ils auraient des bateaux et il leur en emprunterait tout simplement un.

C'était la chose la plus raisonnable à faire.

Hadon s'assit dans l'eau jusqu'à la ceinture et se reposa un moment. Le temple avait un aspect surnaturel dans la lumière étrange des nuages et du feu dans le brasero de bronze. La statue géante de Lupoeth s'élevait trois fois plus grande que nature, au milieu des colonnes de marbre. Elle était dans le style raide, sans grâce, des anciens ; son marbre peint aux teintes de la chair, des cheveux et des yeux. Ainsi qu'il était encore commun à l'époque, son corps devenait

animal à partir de la taille ; dans ce cas, l'arrière-train d'un crocodile. Les seins étaient énormes et ronds, chacun marqué de la tête stylisée du saurien, totem de Lupoeth. Ses yeux étaient bleus, sa chevelure longue et noire, surmontée d'une triple couronne d'or sertie de diamants. Dans sa main droite, elle tenait une gigantesque lance d'or.

Au-delà des colonnes, Hadon pouvait voir l'ouverture obscure creusée dans le pied du rocher. Où était la prêtresse qui entretenait le feu sacré ?

Cette question reçut une réponse soudaine à laquelle il ne s'attendait pas. Une forme blanche surgit de derrière un petit rocher à sa droite. Elle avança vers lui, devenant un peu plus distincte en se rapprochant de la lueur du feu dans le brasero de bronze. Ce n'était pas un fantôme, comme il l'avait d'abord cru un instant en la voyant. C'était une femme en robe blanche avec un capuchon.

Apparemment la lumière était assez forte pour éclairer Hadon. La prêtresse s'arrêta au bord de la rive rocheuse et s'immobilisa en le regardant longuement. Finalement, rendu nerveux par cet examen prolongé et silencieux, il s'écria : « Gardienne du temple de Lupoeth ! Je suis Hadon, fils de Pheneth et de Kumin le *numatenu*, et je suis le vainqueur des Petits Jeux d'Opar et des Grands Jeux de Khokarsa, je suis un fugitif... »

La femme rejeta son capuchon en arrière, révélant un visage d'un certain âge. « Je te connais, Hadon, dit-elle. Te souviens-tu de Neqokla, gardienne de la Salle de la Lune durant de nombreuses années ? Je te donnais des sucreries de temps en temps et un gros baiser aussi quand tu étais petit. J'espérais de grandes choses de toi, bien que je prévoyais aussi que tu aurais beaucoup de gros ennuis !

— Neqokla ! s'écria Hadon joyeusement. À présent, je me souviens ! Vous avez été envoyée ici voilà une douzaine d'années ! Je ne vous ai plus revue depuis ! Oui, j'aime me rappeler toutes vos bontés en actes et en paroles. Vous étiez si bonne pour un petit garçon qui n'était que le fils de parents bien pauvres.

— Comment es-tu arrivé ici ? » demanda-t-elle. Puis : « Mais, bien sûr, tu es venu par le tunnel jusqu'au fleuve ! J'ai cru sentir un tremblement de terre, voilà déjà un bon moment, mais j'étais à demi somnolente et je me suis dit que j'avais rêvé. Ou que Lupoeth faisait trembler le sol pour me réveiller et me rappeler à mon devoir.

Ce tremblement de terre a été causé par l'effondrement d'une partie du tunnel à la sortie de la grande salle qui contient trois lingots d'or, dit Hadon. J'ai déclenché le piège pour échapper aux hommes du Roi. Je ne savais pas que le tunnel conduisait ici. J'ai commis ce sacrilège en toute ignorance.

— Nous ne connaissons que ce qui s'est passé dans la ville jusque tard dans la soirée d'hier, dit Neqokla. Le capitaine du bateau de

ravitaillement nous a donné les nouvelles, disant qu'il ne pourrait peut-être pas revenir dans deux jours comme d'habitude. Nous observâmes longtemps les incendies et fîmes divers sacrifices à Lupoeth, en lui demandant de protéger la ville qu'elle a fondée et d'aider les fidèles de Khodans leur lutte contre les hérétiques.

« Quant à ton sacrilège, je suis certaine qu'une légère pénitence satisfera Lupoeth. Tu es au service de Kho, sa mère, la Mère de Tous.

— Dans ce cas, dit Hadon, puis-je mettre le pied sur l'île ?

— Tu le peux, mais il faudra peut-être aussi que tu te remettes à l'eau. »

Elle montrait quelque chose derrière lui. Il se retourna et vit un groupe de torches qui se dirigeait de la ville vers l'île.

« Ils viennent de ce côté, dit Neqokla. Ces torches sont fixées à un long canot monté par des soldats du Roi. Ils doivent avoir deviné que tu es ici.

— Comment l'ont-ils pu ? » demanda Hadon. Puis : « Je suppose que les hommes qui ont été arrêtés par l'écroulement dans le tunnel sont retournés faire leur rapport au Roi. Il doit avoir décidé d'après la situation du traquenard qu'il se trouvait en dessous de la rivière souterraine, il en aurait également déduit alors que le tunnel était utilisé par les prêtresses pour aller à l'île ou en venir. Je vous ai trahies !

— C'était impossible à éviter, dit Neqokla. Je vais réveiller les autres et nous écouterons rapidement ton récit afin de décider ce que nous pourrons faire. »

Elle se dirigea d'un pas pressé vers la porte ronde creusée à la base de l'énorme bloc de rocher. Leurs voix devaient avoir déjà réveillé les deux femmes, car elles apparurent dans leurs fantomales robes blanches avant que Neqokla ait atteint le temple. Elle leur fit signe et elles vinrent vivement. L'une était âgée, les cheveux blancs, le dos cassé, estropiée par l'arthritisme. C'était leur supérieure, Awikloe. L'autre, Kemmeth, avait un peu plus de trente ans, c'était une jolie fille qui avait été à l'école du Temple en même temps qu'Hadon.

Neqokla expliqua rapidement tout ce qu'elle savait et Hadon ajouta les indications manquantes. Kemmeth et Neqokla apportèrent un grand siège de bois du logis de la vieille prêtresse. Elles le placèrent à une vingtaine de pieds du feu dans lequel Neqokla remit du bois.

« Gamori est un homme sans pitié, capable de tout, dit Awikloe. Il a déjà grandement péché en violant le droit d'asile et en attaquant, et en tuant des prêtresses et des fidèles de Kho. Il n'hésitera pas à violer un autre tabou et à mettre pied sur cette île. Il peut même projeter de nous tuer, bien que ce serait aller loin, même pour lui. Quant à ses hommes, ils doivent être aussi peu scrupuleux et aussi avides que lui,

sinon il ne les aurait jamais emmenés dans ce bateau.

— Pardonnez-moi, Awikloe, dit Hadon, mais on dirait que vous pensez que Gamori sera lui-même dans ce bateau.

— Je crois qu'il y est, dit-elle en ployant ses mains noueuses. Il veut être certain que tu seras tué ; être témoin lui-même de ta mort. De plus, ses hommes, aussi endurcis qu'ils puissent être, hésiteraient à toucher un sol tabou à moins d'être conduits par le Roi lui-même. Mais nous verrons si j'ai raison ou non.

— Si je n'étais pas ici, il n'aurait plus aucune excuse pour venir sur l'île, dit Hadon. Je peux nager jusqu'à la rive orientale.

— Après tout ce à travers quoi tu es passé ? Sois franc Hadon. Peux-tu franchir un demi-mille à la nage, fatigué comme tu l'es ?

— Je pourrais.

— Ou plus probablement tu ne pourrais pas. En tout cas, la situation est trop belle pour l'abandonner. Cette affaire doit être réglée une fois pour toutes. Si tu tues Gamori, la rébellion s'effondrera.

— Et comment pourrais-je faire cela alors qu'il a un plein canot d'hommes ? En admettant, bien sûr, qu'il soit dans le canot.

— C'est ton affaire. D'après ce que j'ai entendu dire, tu es assez astucieux pour cela. Tu es un homme qui connaît bien des tours, toujours à la hauteur du péril en toute occasion, capable d'improviser quand il le faut, et d'échapper à la mort là où d'autres s'y laisseraient prendre.

— Même le roi des renards fut pris dans la cage aux canards, fit Hadon.

— Ne me lance pas des proverbes, jeune homme.

— Si je reste ici à le défier hardiment, ses hommes me cribleront des piques jusqu'à faire de moi un porc-épic humain tout hérissé de piquants. Non, je ne dois pas être vu tout de suite, ou du moins pas reconnu. »

Hadon posa quelques questions et expliqua ce qui pourrait être fait. Les trois prêtresses furent d'accord pour agir comme il le proposait. Elles ne pensaient pas que cela eût une grande chance de succès mais cela valait mieux que rien.

Et ce fut ainsi que Gamori et ses hommes eurent une vision impressionnante quand ils approchèrent de la petite île du Temple de Lupoeth. Le feu flambait haut, et son éclat illuminait d'en dessous la statue géante, y provoquant des jeux de lumières et des ombres. Lupoeth prenait un aspect menaçant et terrible, ses yeux et sa bouche prenant une âpre sévérité. La vieille prêtresse était tassée sur son siège, le dos au feu, le visage obscur sous son capuchon. La prêtresse d'un certain âge était debout près du grand brasero de bronze, prête à jeter plus de combustible dans les flammes. Elle aussi était vêtue d'une robe blanche comme d'un linceul. La jeune prêtresse était à la droite

de la plus vieille, mais elle s'était mise entièrement nue et s'était tailladé les seins, les bras et les jambes avec un petit poignard. Sa chevelure défaite ondoyait bien qu'il n'y eût pas de vent. Un moment plus tard, lorsque l'avant du canot racla doucement contre la rive rocheuse, Gamori vit pourquoi ses cheveux semblaient avoir une vie propre : une petite tête plate dardant une langue fourchue se souleva de leur masse et se tourna vers lui.

« Par le venin de ce serpent, j'invoque la mort ! cria la jeune femme nue. Que mon sang appelle le tien ! »

Un murmure s'éleva parmi les hommes, trente payeurs, un homme de barre et un officier qui se tenait derrière Gamori à la proue. Les rameurs avaient posé leurs pagaies dans le canot, et dégainé leurs glaives ou saisi leurs piques. Gamori tenait un sabre d'officier dans sa main gauche. Il était casqué et cuirassé, et portait une longue cape écarlate, un court jupon écarlate auquel étaient cousues des plumes de martin-pêcheur, et des sandales en peau d'hippopotame. Un épais bandage blanc autour de son bras couvrait la blessure infligée par la pique d'Hadon. Comme il était gaucher, il pouvait toujours manier aisément le sabre.

« Ne pose pas le pied sur cette île, dit la vieille prêtresse d'une voix aiguë et vibrante. Ce sol est sacré, Gamori, et il est interdit à tous les mâles de le toucher ! »

Quelque chose n'allait pas dans cette scène, mais Gamori n'arrivait pas à saisir au juste ce que c'était. Puis l'officier, un colonel, tira sur sa cape et dit à voix basse : « Majesté ! Lupoeth n'a pas sa lance d'or ! »

Gamori leva son regard de la forme blanche assise sur son siège pour le tourner vers les colonnes et il ressentit un choc soudain. La grande lance d'or avait disparu ! La main de l'idole était toujours fermée mais ne tenait plus rien.

« Où est-elle ? » dit-il cherchant éperdument des yeux à travers l'île. Le feu éclairait les colonnes blanches et les robes blanches comme des linceuls des deux prêtresses, et la forme blanche marquée de taches sombres de la jeune prêtresse nue. Il faisait rougeoier la statue de Lupoeth qui semblait le considérer d'un regard plein de colère, et la haute face du gigantesque rocher qu'on disait être tombé du ciel peu avant que Lupoeth et son expédition arrivent dans cette vallée.

La supérieure s'écria : « C'est moi qui ai la lance de la déesse, Gamori ! Elle me l'a remise à moi, sa prêtresse, pour l'employer contre le premier homme qui violera cette île, qui la souillera, qui défiera Lupoeth et la Toute-Puissante Kho !

— Tu as commis assez de crimes contre la Déesse, contre ton épouse et Reine, la Grande Prêtresse, Gamori ! Tu paieras bientôt pour

tout cela, Gamori ! Mais n'ajoute pas à tes abominables crimes en mettant pied sur un sol que les divinités t'ont interdit. Va-t'en, Gamori, avant que, dans sa colère, la lance de Lupoeth n'exerce sa vengeance ! »

Dans le canot, les hommes murmurèrent de nouveau. L'officier leur cria de se taire mais sa voix manquait d'autorité.

Pourtant Gamori, quoiqu'il dût être tout aussi effrayé, ne pouvait pas reculer. Paraître avoir peur à présent, après avoir attaqué le temple de Kho et tué des prêtresses, massacré le quart de la population au nom du Dieu Flamboyant et de la suprématie du Roi – reculer affaiblirait sa cause, irréparablement. Il ne faudrait pas grand-chose pour renverser le cours des événements. Bien qu'il eût entraîné ses hommes à commettre le sacrilège, il n'avait pas fait disparaître toutes inquiétudes en eux. Tout au fond d'eux-mêmes, quoiqu'ils eussent soif des trésors et du pouvoir qui leur avaient été promis, ils avaient toujours la crainte de la Déesse. Ce malaise les avait poussés à la folie, à l'attaque furieuse de tout ce qu'on leur avait appris à révéler et à honorer depuis leur enfance. C'était cette frénésie qui les avait fait tuer là où il était inutile de tuer, se livrer à des profanations au-delà de leurs ordres.

Montrer maintenant la moindre faiblesse serait, pour Gamori, affaiblir en même temps ses partisans. Ils se demanderaient pourquoi Gamori n'était pas passé outre aux interdits alors que son pire ennemi était à sa portée. Hadon était quelque part sur cette île minuscule, il se cachait probablement dans les pièces creusées à l'intérieur du rocher. Et leur étonnement les amènerait à une énorme perte de confiance en lui. S'il hésitait à présent, c'était peut-être qu'il y réfléchissait à deux fois. Peut-être croyait-il en réalité, en dépit de ce qu'il prétendait, que Resu n'était pas suprême, que Kho était la plus grande des divinités.

Le visage de Gamori était hagard à la lumière du feu, profondément marqué par la fatigue, le souci et la crainte. Mais il n'allait pas reculer. Il se tourna vers ses hommes et cria : « Je vais à terre ! Suivez-moi tous et fouillez l'île pouce par pouce ! Et si les prêtresses s'opposent à vous, tuez-les ! » Il passa par-dessus la haute proue, aidé par l'officier. Le fleuve lui arrivait à la ceinture à cet endroit, mais il brandit son sabre de la main gauche, laissant traîner la droite dans l'eau. Il baissa la tête comme un taureau et avança malgré le courant. Un instant après, il fut sur la rive, l'eau ruisselant de sa cape et de son jupon court.

La vieille prêtresse, sur son siège, sembla se faire plus grande et plus droite. D'une voix aiguë, elle cria : « Tu viens te livrer au funeste séjour de la terrible Sisiken ! Ne le suivez pas, soldats, qui êtes traîtres à votre Reine et à votre Déesse ! Vous pouvez encore échapper à la colère de Lupoeth ! Allez-vous-en, vous et votre canot,

immédiatement ! Courez vous présenter devant Phebha et implorez son pardon, en disant qu'Awikloe vous a envoyés. »

Le colonel, qui avait été sur le point de sauter à l'eau, s'arrêta.

Gamori se retourna et hurla : « Obéissez-moi ! »

Le colonel ne bougea pas. Quelques soldats s'étaient levés mais, à présent, ils se rassirent.

« Ils attendent de voir ce que tu vas faire, Gamori ! » dit la vieille avec un ton très net de moquerie dans sa voix.

Gamori se tourna sur elle en grondant. « Je te tuerai, espèce de vieille sorcière ! Et ils verront que ta Lupoeth est impuissante à protéger sa propre première prêtresse ! Et si ce n'est pas suffisant, je tuerai les deux autres ! »

La jeune prêtresse nue se taillada de nouveau les bras et les cuisses en criant : « Mon sang appelle ton sang, Gamori ! » Le serpent glissa hors de sa chevelure sur son cou et s'enroula autour de ses épaules ensanglantées.

Gamori avança vivement sur la supérieure, son sabre levé.

La prêtresse qui était près du brasero de bronze y lança un fagot de petit bois coupé puis jeta une poignée de poudre verte sur les flammes. Un nuage vert s'éleva avec un ronflement sourd, la recouvrant en un instant, puis s'étendit pour voiler la vieille prêtresse sur son siège. Les soldats dans le canot sursautèrent ou gémirent ; Gamori s'arrêta.

Le nuage vert s'éclaircit rapidement, révélant Awikloe dressée de toute sa taille, magiquement grandie, derrière son siège. Dans sa main droite, elle tenait la lance d'or géante, l'élevant au-dessus de la tête alors qu'aucun homme n'aurait pu soulever ce poids d'or d'une seule main.

« Voyez ! criait-elle, Lupoeth m'a donné la taille et la force pour tuer son ennemi, l'ennemi de la Reine, et mon ennemi ! »

Il est possible que Gamori, qui était beaucoup plus près que les soldats dans le canot, vît le visage caché sous le capuchon. Peut-être aussi se dit-il qu'après tout, cette lance n'était pas faite d'or massif.

Quoi qu'il pensât, il n'eut aucune chance de l'exprimer.

La prêtresse brandit la lance en arrière et plus haut, pour la lancer, et l'arme vola sur sa cible.

Gamori poussa un cri et se tourna, mais la pointe s'enfonça dans son cou en plein dans sa gorge. Suffoquant, étreignant la lourde hampe qui traînait sur le sol, il chancela en arrière. La vieille prêtresse sortit de derrière son siège et s'assit, semblant se rapetisser et reprendre sa taille normale.

Gamori tomba à la renverse dans l'eau qui lui couvrit le visage. La lance d'or disparut sous la surface, maintenant son corps enfoncé, l'empêchant d'être emporté par le courant.

Les prêtresses étaient aussi immobiles que l'idole. Elles ne dirent rien, il n'y avait d'ailleurs plus rien à dire. Le colonel fit un signe, les soldats saisirent leurs pagaies, firent reculer le canot et, après un demi-tour, ils s'enfuirent vers Opar, rougeoyante dans les flammes.

Ce ne fut pas avant que le canot fût à moitié chemin de la ville que la prêtresse se leva de son siège. Sa robe fut alors enlevée, révélant le visage épanoui et la haute taille d'Hadon. La vieille femme sortit en boitillant de la porte ronde. Hadon alla au cadavre, en retira l'énorme lance et la lança sur le sol de l'île. Puis il tira le corps du Roi sur la rive car il faudrait le montrer au peuple d'Opar afin que tous soient convaincus qu'il était bien mort.

Neqokla, utilisant une couverture pour occulter le feu selon les intervalles voulus, avait envoyé des signaux au veilleur dans le dôme du temple de Kho. Un long canot arriva une heure plus tard et s'en retourna à l'aube avec Hadon. Il fut accueilli sur le quai par Phebha qui dirigea les rites destinés à le laver des crimes de régicide et de profanation de l'île de Lupoeth. Après quoi, escorté de soldats maintenant à distance la foule qui l'acclamait, il fut conduit au Temple, puis à travers le Temple jusqu'à la salle dans laquelle Lalila était couchée dans un lit.

Bien qu'elle fût pâle et défaite, elle sourit en le voyant. Il l'embrassa, puis il prit dans ses bras la petite forme emmaillotée. Il souleva le pan de couverture rabattu sur son visage et vit le plus ravissant bébé nouveau-né qu'il eut jamais vu. De grands yeux bleus le regardaient, fixés sur lui avec une aisance que les bébés de cet âge n'ont tout simplement jamais.

Phebha, assise dans son fauteuil derrière lui, dit : « Hadon, admire ta fille ! La princesse d'Opar ! »

FIN

[1] Cette histoire est racontée tout entière dans *Allan and the Ice Gods*, l'un des romans de H. Rider Haggard où figure son plus célèbre héros, Allan Quatermain.

[2] Traduction littérale d'une formule khokarsane très répandue. Elle vient d'un vieux conte populaire qui est trop inconvenant même pour la tolérance actuelle de l'édition. Cependant, comme la plupart des vieilles plaisanteries obscènes, son origine remonte à l'Âge de Pierre et on la retrouve, sous une forme ou une autre, dans tous les pays.